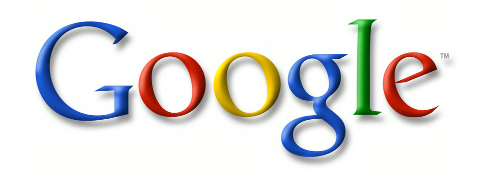
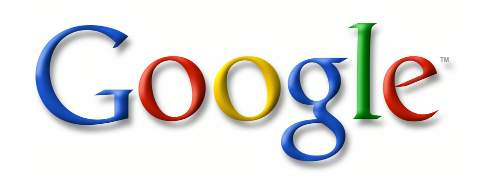
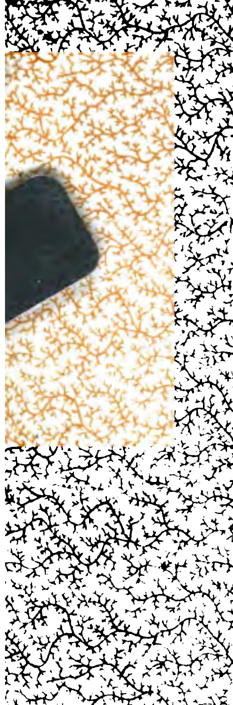
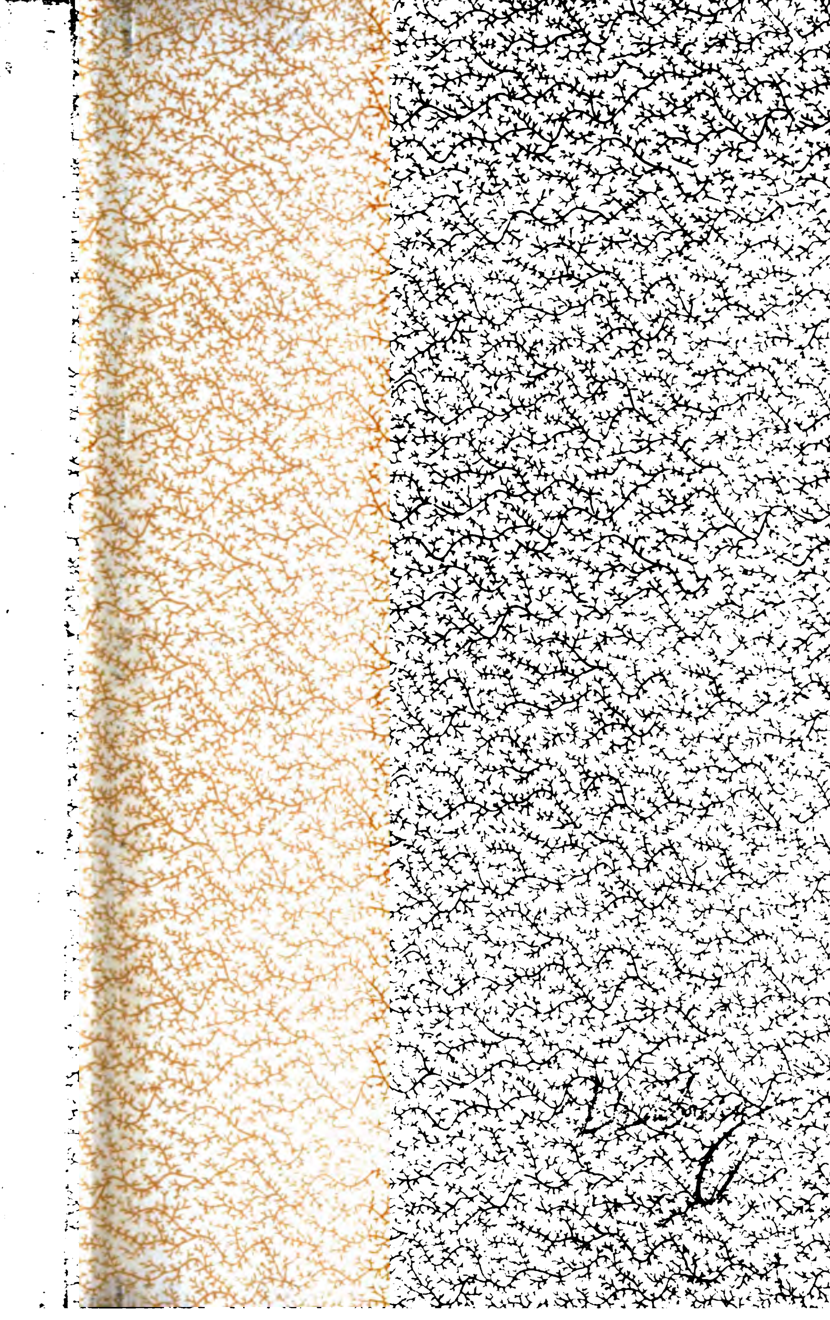








Sainte Mathilde

89095. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

"LES SAINTS"

Sainte Mathilde

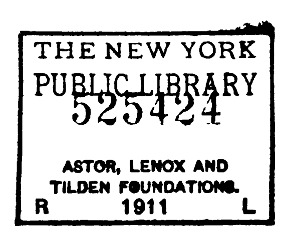
par

L. EUGÈNE HALLBERG
Professeur à l'Université de Toulouse

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

1899

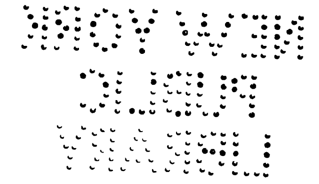


Approbation de S. Gr. Mgr MATHIEU, archevêque de Toulouse.

« *Nihil obstat quin imprimatur* »

✝ FRANCISCUS DESIDERATUS
Arch. Tolosanus.

Tolosæ, Februarii die XIV, 1899.



INTRODUCTION

LA VIE DE SAINTE MATHILDE ET LA CRITIQUE ALLEMANDE

Nous ne faisons aucune difficulté de reconnaître, en commençant cette biographie, que, jusqu'à ces derniers temps, les sources de l'histoire de sainte Mathilde, assez abondantes à première vue, étaient en réalité peu nombreuses pour une critique exigeante. Pendant très longtemps, on s'est contenté de certains renseignements généraux et vagues, reproduits par divers auteurs des âges suivants qui, évidemment, avaient recueilli des traditions anciennes et authentiques, mais en y mêlant des détails controuvés et des inexactitudes de leur façon. Seuls, les Bollandistes ont donné à peu près fidèlement le texte de la seconde biographie, en y ajoutant tous les témoignages qu'ils avaient pu recueillir par ailleurs. Ce n'est que tout dernié-

rement, avec la publication des *Monumenta Germaniæ,* que l'on a eu la biographie ancienne, laquelle nous paraît offrir tous les caractères d'une véracité, sinon absolue, du moins satisfaisante.

Pour le commun des lecteurs, assez indifférent aux questions de méthode et de critique, le *Dictionnaire de la Conversation*, de Brockhaus, pouvait paraître suffisant, même en Allemagne; il ne consacre que peu de lignes, fort insignifiantes d'ailleurs, à la reine Mathilde.

Chez nous, en fait de livres de vulgarisation, c'était encore l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne qui donnait au grand public les renseignements les plus exacts et les plus circonstanciés. On peut dire qu'elle résume assez fidèlement la seconde biographie de la sainte, telle que la donnent les Bollandistes; mais on n'y trouve rien de très précis, et l'ensemble peut paraître un peu vague, parfois même trop fleuri ou trop oratoire.

Un opuscule plus récent, destiné à vulgariser en Allemagne les connaissances historiques, a résumé ainsi qu'il suit les principales données que l'on trouve dans les *Monumenta Germaniæ*, de Pertz.

« Mathilde (c'est-à-dire *puissante guerrière*), fille du comte Dietrich, descendant de Widukind, se maria en 909 avec le duc Henri de Saxe, qui devint dans la suite roi de Germanie; elle lui donna trois fils, l'empereur Otton le Grand, Henri de Bavière, et Brunon, archevêque de Cologne. Elle se signala surtout comme bienfaitrice des pauvres et comme fondatrice de nombreux couvents; elle mourut, le 14 mars 968, dans celui qu'elle avait fondé à Quedlinbourg. Sa petite-fille, Mathilde (née en 955, morte en 999), fille d'Otton I[er], régente de l'empire sous Otton III (977-979), fut la première abbesse de ce couvent. La reine Mathilde fut plus tard canonisée[1]; sa fête est le 14 mars. Un moine du couvent de Nordhausen écrivit sa biographie (c'est la Vie la plus ancienne, éditée par Pertz). »

Un éloge relativement ancien de sainte Mathilde se trouve dans un livre du XVI[e] siècle,

1. On pourra voir plus loin au chapitre VII que cette assertion est erronée, et que Mathilde fut d'abord déclarée sainte par la voix du peuple et des évêques. — Quant à l'auteur de la Vie ancienne, dont il est ici question, rien de positif ne peut être établi à son sujet, malgré la savante dissertation de Fœrstemann, que nous résumons dans l'Appendice.

les *Vies des Saints*, de Laurent Surius, moine chartreux de Cologne, mort le 23 mai 1578, à qui ses contemporains ont consacré une épitaphe des plus louangeuses :

« On peut voir quelques-uns des traits du visage de Surius, dans cette image que la sculpture a reproduite sur un petit tableau; mais celui qui lit les ouvrages de Surius, œuvre d'un art considérable, y voit son génie autant que sa piété[1]. »

Voici ce qu'il cite, comme venant d'un livre d'*Annales*, rédigé au x[e] siècle[2] par un moine du couvent de Corvey, nommé Chindus (Kind).

« *Piété de Mathilde dans le culte divin.* — Mathilde, femme du roi de Germanie Henri et mère de l'empereur Otton le Grand, fut une femme d'une sainteté admirable. Si nous voulions dire quoi que ce soit à sa louange,

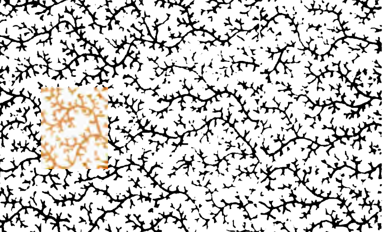
1. « Est aliquid Suri spectare in imagine vultus
Quam spatio exiguo sculpta tabella refert;
At Suri libros, magna quos texuit arte,
Qui legit, ingenium cum pietate videt. »

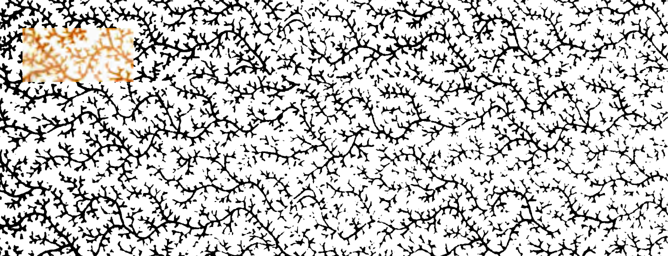
2. Surius s'est évidemment trompé; la date de 930 qu'il donne en tête de cet éloge (au 14 mars) ne peut se défendre d'aucune façon; nous savons pertinemment que la sainte mourut en 968

nous resterions au-dessous de la vérité, car la vertu d'une femme si illustre surpasse toutes les ressources de notre faible talent. Qui pourrait, en effet, exposer dignement le soin vigilant qu'elle employait à s'occuper du culte divin? Chaque nuit, sur tous les modes et de toute manière, elle remplissait sa cellule de la mélodie des cantiques divins. Car elle avait une cellule tout près du temple, où elle prenait un peu de repos, et d'où elle se levait toutes les nuits pour entrer dans l'église; et là, elle chantait tout comme les chantres et les chanteuses dans leurs cellules ou en dehors, ou lorsqu'ils forment des groupes de trois dans la rue pour louer et bénir la clémence divine. Elle restait ainsi dans l'église, persévérant dans les veilles et les prières, et attendait la solennité de la messe.

« *Sa libéralité envers les pauvres et les étrangers.* — Puis elle recevait les plaintes des malades, d'où qu'ils vinssent; elle allait visiter les plus voisins, leur fournissait le nécessaire et tendait ensuite la main aux pauvres; elle accueillait avec une extrême générosité les étrangers qui ne cessaient d'affluer près d'elle, elle ne renvoyait jamais personne sans un









Sainte Mathilde

il n'est pas difficile de défaire ou de refaire l'histoire, et de prouver que les anciens n'y entendaient absolument rien. Aucun saint, aucun grand homme, aucun peuple ne résisterait à pareille critique. Rien de plus simple que cette façon de démolir les renommées qui paraissaient le mieux établies !

Nos pauvres aïeux ne pouvaient trouver grâce devant ces farouches démolisseurs. Songez donc, des hommes du moyen âge ! Comment peut-on être du moyen âge ! Est-ce qu'on ira leur demander de l'intelligence, de la bonne foi, de la véracité ? On a inventé pour eux l'adjectif *moyen-âgeux*, qui a fait fortune dans la petite presse quotidienne. *A priori*, tout ce qu'ils racontent n'est qu'un tissu de légendes, de fables, de mensonges, d'inepties.

Voyez plutôt la biographie la plus ancienne de sainte Mathilde, rédigée quinze ans après la mort de la reine, ou la Vie plus récente, écrite un quart de siècle plus tard, sur la demande de son petit-fils, l'empereur Henri[1], que nous

1. Sur l'ancienne Biographie, voir à l'Appendice, le résumé de l'intéressante dissertation de Fœrstemann. Quant à la seconde, voici ce qu'en disent les Bollandistes :

« La vie de sainte Mathilde, écrite par l'ordre de son petit-fils Henri II (saint Henri), avait été conservée en ma-

avons la faiblesse, nous autres, d'appeler saint Henri : le critique allemand a trouvé, dans ces deux biographies, un certain nombre de faits qui se rencontrent également, présentés à peu près avec les mêmes expressions, dans des biographies de saintes plus anciennes. Donc l'auteur a pillé ses devanciers et n'a songé qu'à orner sa sainte de toutes les vertus possibles, sans se préoccuper de ce qui appartenait ou non à Mathilde elle même : donc il ne mérite nulle créance pour son histoire tout entière. Ou encore il a orné son récit de certaines phrases ou parties de phrases empruntées à des textes connus, à des classiques tels que Virgile ou Térence : donc il n'a écrit cette biographie que pour faire preuve d'esprit, pour étaler son érudition, en même temps qu'il flattait le prince

nuscrit dans les archives du monastère de Saint-Pantaléon, à Cologne ; ce monastère avait été fondé par le fils de Mathilde, l'archevêque saint Brunon. qui s'y était fait ensevelir; on s'explique ainsi le soin jaloux avec lequel on avait toujours veillé sur ce manuscrit. Il fut publié pour la première fois, au XVI[e] siècle, par Jean Gamansius. Quelques extraits et un résumé avaient été insérés dans les Chartes de Cologne, mais ce ne sont que des fragments tronqués et sans grande valeur. Le chroniqueur Thietmar en avait cité des passages dès l'an 1012. » — Le plus ancien manuscrit de cette Vie se trouve actuellement à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

qui la lui avait commandée; et la conclusion, c'est qu'il faut se méfier de l'œuvre entière et révoquer en doute la plupart des faits qu'elle relate, ceux surtout qui sont du domaine du surnaturel, de la grâce, de la foi. Enfin le biographe a commis quelques erreurs de détail, il s'est trompé sur des dates ou des faits historiques très solidement établis de nos jours, — comme, par exemple, en disant qu'Henri l'Oiseleur, encore jeune, épousa Mathilde, et en ne parlant pas d'un mariage antérieur de ce prince : donc il a sciemment, volontairement falsifié l'histoire, et son témoignage n'est plus valable.

Voici, du reste, pour mettre le lecteur à même de juger ce genre de polémique, la façon dont s'exprime le critique allemand[1] : « La Vie la plus ancienne, dont le manuscrit a été découvert il y a peu d'années par Rod. Kœpke et publié dans les *Monumenta Germaniæ*, SEMBLE OFFRIR DES GARANTIES SÉRIEUSES DE VÉRACITÉ (retenons ce demi-aveu, qu'on va retirer tout à l'heure!). L'auteur, probablement un

1. *Das Leben der Kœnigin Mathilde*, nach der Ausgabe der *Monumenta Germaniæ*, von Dr Phil. Jaffé. Zweite Auflage, neu bearbeitet von W. Wattenbach. (Leipzig, Dyk, 1891.)

Saxon, habitait Nordhausen, où la sainte était venue souvent et où se trouvaient des témoins de sa vie. Mais on doit pourtant se méfier de lui, à cause de sa tendance à imiter ses devanciers, les auteurs de biographies sacrées ou de traités religieux, comme Boèce, Prudence, et d'autres, à emprunter des vers de Virgile, ou de Térence, pour orner son style; ce qui est plus grave encore, on trouve de véritables plagiats : tout le début, avec ses affirmations de véracité, est littéralement copié dans Sulpice Sévère, et bien d'autres passages dans la suite. En réalité, l'auteur ne devait pas beaucoup connaître la vie de son héroïne; aurait-il, sans cela, utilisé, comme il l'a fait, la *Vie de sainte Radegonde*, par Venantius Fortunatus? » Et le critique appuie sa démonstration en citant des passages exactement pareils, dans les deux auteurs, sur les bonnes œuvres de la reine, sur sa sainteté, sur ses miracles. « On ne doit pas dire que, ces deux vies offrant une grande ressemblance entre elles, les narrateurs ont pu se rencontrer, ou encore, que le second pouvait emprunter les termes du premier.... Il y a également à relever des naïvetés, des anachronismes, des

erreurs grossières.... Tout cela doit nous engager à n'accueillir que sous toutes réserves le récit de l'ancien biographe, qui contient évidemment un peu de vérité mêlé à ses fables, mais où il est très difficile de discerner le vrai du faux. »

Voilà pour l'ancien biographe, pour celui qui a écrit une dizaine d'années seulement après la mort de Mathilde. Un autre, un peu plus récent, puisqu'il écrivit entre l'an 1002 et l'an 1012, mais dont l'ancienneté, comme on voit, est encore très respectable, et qui est, en somme, presque contemporain de la sainte, n'est guère mieux traité par le critique de Berlin. « Cette nouvelle Vie, dit-il, composée sur l'ordre de Henri II de Bavière (l'empereur saint Henri), est dominée par un autre point de vue, et constamment favorable au nouveau souverain. L'auteur utilisa le travail de son devancier, mais en changea la rédaction; il l'écrivit en prose rimée, ce qui ne veut pas dire, comme l'ont prétendu quelques-uns, que ce soit la mise en prose d'un poème antérieur. Le latin est meilleur, la langue plus littéraire, l'ensemble mieux composé, de sorte qu'on n'eût point songé à soupçonner l'auteur d'avoir reproduit

une Vie plus ancienne, si ce dernier manuscrit n'avait fini par être découvert. Le nouveau biographe ajoute des discours, rectifie en apparence certains faits, et omet surtout ceux qui intéressent les Otton, pour lesquels a été écrite la première biographie, tandis qu'il en ajoute d'inédits, toujours à la gloire et en l'honneur de la nouvelle branche régnante des Henri de Bavière. Cette préoccupation domine en réalité l'œuvre tout entière et doit nous la rendre suspecte. »

Le critique allemand s'égaye volontiers de la façon dont les visions prophétiques de la sainte sont exploitées en sens divers par les deux biographes ; chez l'un, elle prédit la grandeur des Otton, chez l'autre, celle des Henri, et toujours avec une insigne maladresse. « Donc, s'il faut se méfier de l'ancienne biographie, on doit suspecter encore plus la seconde, qui, quand elle ne copie pas la première, ne s'en écarte que pour des raisons d'intérêt dynastique. L'une et l'autre ne peuvent guère que nous fournir un exemple de la manière dont procédaient les historiographes de cour à l'époque des empereurs saxons[1]. »

1. Préface de Jaffé à la *Vie de la reine Mathilde* (1857).

Wattenbach, le dernier éditeur (1891), plus timide que son devancier, tout en insistant sur la plupart de ses objections, constate que la préface de Jaffé fit beaucoup de bruit, en Allemagne et ailleurs, lors de sa publication. « On fut ainsi amené à se méfier des Vies de saints écrites au moyen âge, rapportées de pièces et de morceaux. » Dès 1866, Kœpke avait indiqué des emprunts et des imitations qui avaient échappé à l'œil sagace de Jaffé; d'autres, après lui, en ont encore trouvé; on a découvert que bien des faits racontés par ces vieux auteurs pouvaient se lire dans la Chronique de Widukind, dans la *Vie de sainte Gertrude*, ou ailleurs. Jaffé, piqué au vif, se remit à l'œuvre, et revint à la charge, en 1869, en montrant que le portrait d'Henri Ier dans la biographie nouvelle était simplement copié dans l'*Andrienne* de Térence.

Et Wattenbach conclut, avec une modération apparente, que bien des objections peuvent être faites à son travail et à celui de Jaffé, mais qu'il a cru devoir placer consciencieusement toutes ces remarques sous les yeux du lecteur, qui, hostile ou bienveillant, ne manquera pas de les prendre en considération.

Ces objections, que le critique allemand veut bien prévoir, nous nous bornerons à les résumer en quelques lignes, laissant au public impartial et intelligent le soin de les développer ou de les compléter.

Reconnaissons d'abord que Jaffé, en traduisant la Biographie ancienne, récemment publiée dans les *Monumenta Germaniæ*, a rendu un réel service à tous ceux de ses compatriotes que peut intéresser la vie de sainte Mathilde. Le texte latin, dans la collection des *Monumenta*, n'est guère abordable pour le grand public, et l'on doit se féliciter, même en dehors de l'Allemagne, d'avoir ainsi ce document sous la main, dans une traduction exacte, facile à se procurer. Les Bollandistes ne connaissaient que la Vie la plus récente (celle qui fut rédigée vers 1012 sur l'ordre de saint Henri), et nous sommes d'accord avec le critique allemand pour admettre que la Vie ancienne a dû servir souvent au second biographe ; elle semble donc mériter toute notre attention.

Mais ce n'est pas une raison pour révoquer en doute la véracité de l'historien le plus récent, qui vivait, nous l'avons dit, une trentaine d'années après la mort de la sainte. Les Bollan-

distes citent bien d'autres documents relatifs à Mathilde : la chronique du moine Witikind (ou Widukind), un poème latin de l'abbesse Roswitha, des fragments de Luitprand, de Ditmar (né un an avant la mort de la sainte, d'une illustre famille de comtes saxons), un passage d'Henri Bodon, etc. Il y a là un concert unanime de témoignages qui, malgré quelques divergences plus ou moins graves, semble devoir mériter notre attention et nous commander la créance.

Quant aux objections de Jaffé et de son école, on peut les grouper sous deux chefs principaux : 1° Les biographes ont commis des erreurs, quelquefois grossières, souvent voulues, relativement à des faits historiques parfaitement connus aujourd'hui; 2° ils se sont permis, le premier surtout, d'orner leur style en empruntant des passages entiers à des écrivains antérieurs, ou d'agrémenter leur récit en y intercalant des détails tirés de la vie de saintes plus anciennes que Mathilde, — d'où cette conclusion qu'ils ne méritent aucune confiance pour tout le reste.

Voici ce que le simple bon sens nous autorise à répondre : — 1° Les erreurs, les ana-

chronismes surtout, ne sont pas le fait de ces biographes seulement; tous les chroniqueurs de tous les temps en ont commis, et l'on n'a jamais songé pour ce motif à révoquer en doute leur véracité; nos historiens modernes, eux-mêmes, qui écrivent à la lumière de la critique la plus exigeante, peuvent se tromper sur telle ou telle date, sur un nom, sur un détail quelconque, et nous ne songeons point, pour si peu, à incriminer leur bonne foi.

Reste l'accusation, assez spécieuse, de complaisance vis-à-vis du prince régnant[1], — le premier biographe cherchant à flatter la branche des Otton, le second se tournant au contraire avec amour vers la nouvelle lignée d'Henri de Bavière. — Tout en reconnaissant le fait lui-même, nous dirons qu'on ne doit pas l'exagérer, ni en tirer des conséquences excessives; les flatteries de ces deux historiens, très naturelles en somme, et contenues dans de justes limites, ne s'exercent que sur des points de détail fort rares et presque toujours insignifiants, et ne nous autorisent nullement à douter de leur parole pour l'ensemble du récit.

2° Les emprunts, plus ou moins importants,

faits à des écrivains ou à des biographes antérieurs, et que le critique qualifie si rigoureusement de *plagiats*, s'expliquent par une habitude reçue à cette époque, et dont personne ne s'offusquait. Les auteurs, quand ils avaient à raconter des faits ou à traiter des idées que d'autres avait racontés ou traités avant eux, ne se faisaient aucun scrupule d'employer les expressions, de copier la phrase ou le passage tout entier de leurs devanciers. C'était se donner, à bon marché, si l'on veut, la réputation de bel esprit. Mais que celui de nos érudits qui n'a jamais rien emprunté ni copié leur jette la première pierre! Au xe et au xie siècles, on y mettait moins d'habileté, on copiait plus naïvement; voilà toute la différence. Mais cela n'empêchait pas ces prétendus plagiaires d'être de fort honnêtes gens, et de dire la vérité, ou ce qu'ils croyaient sincèrement être la vérité.

Certains faits, attribués par eux à sainte Mathilde, sont racontés, il est vrai, de la même façon, dans la Vie de sainte Radegonde, de sainte Gertrude, de sainte Cunégonde, ou ailleurs. Mais est-il donc impossible que deux saintes femmes, deux reines, se soient con-

duites en certaines circonstances d'une manière identique, que les mêmes sentiments aient produit, à quelques siècles d'intervalle, les mêmes vertus, les mêmes effets? Et dès lors pourquoi le second historien se serait-il interdit de relater ces vertus et ces effets dans les termes même qu'avait employés le premier? Nous ne le ferions pas, assurément, aujourd'hui; nous trouverions moyen de rhabiller, d'amplifier, de *démarquer* le texte du devancier, — et nous pourrions paraître ainsi originaux. On était plus naïf au moyen âge.

Mais, sérieusement, nous ne voyons pas en quoi ces prétendus plagiats peuvent infirmer l'autorité de témoignages reconnus valables jusqu'ici, et que les contemporains n'ont point songé à incriminer. Faisons comme eux : acceptons pour ce qu'elle vaut la parole de ces braves gens (des moines, selon toute apparence, — d'où la grande colère des critiques allemands!), et profitons de tous les renseignements qu'ils nous donnent, en nous bornant à les rectifier sur les points où ce sera possible, mais sans avoir la prétention de savoir mieux qu'eux-mêmes ce qui s'est passé de leur temps!

Nous pensons avoir suffisamment prémuni le lecteur contre le système critique, parfois spécieux et séduisant, qui consiste à révoquer en doute les faits et gestes des héros de la sainteté chrétienne, sous le prétexte que leurs historiens manquent ou d'intelligence ou de sincérité. Il nous reste à justifier en peu de mots le choix que nous avons fait, pour cette étude, d'une reine d'Allemagne.

Par ce temps de démocratie à outrance, il peut sembler à quelques-uns, même parmi les meilleurs, qu'en fait d'histoire sacrée tout aussi bien que pour l'histoire politique, on doit mettre le peuple au premier rang. et reléguer bien loin, au dernier plan, à la place qui leur convient réellement, les rois, les princes, les nobles et les chefs, tous ceux qui, autrefois, jouaient le rôle principal ou presque unique dans le récit des événements de ce monde.

La raison que l'on donne de ce renversement des rôles est assez ingénieuse et paraît fort plausible au premier abord : les grandes vertus, — héroïsme, loyauté, abnégation, sainteté — quand elles sont pratiquées par le commun des mortels, semblent plus abor-

dables et excitent mieux la foule à imiter ce qu'on lui donne à admirer chez ses égaux.

C'est là une raison qui a, du moins, l'avantage de se présenter avec tous les dehors d'une opinion favorable à l'humanité, flatteuse pour le peuple et capable de produire les plus heureux résultats, — ce qui n'est point le cas d'une autre catégorie d'arguments, fort en vogue il y a peu de temps, et empruntés aux plus basses passions de notre nature, la jalousie et l'envie : on disait tout crûment que le tour du peuple était enfin arrivé, qu'il était temps pour les humbles d'occuper la première place et pour les grands de descendre à la dernière.

Malgré tout, nous sommes d'avis que la méthode ancienne est encore la meilleure, soit que l'on se préoccupe de la vérité morale, de *la justice immanente de l'histoire*, qui veut que chacun soit récompensé ou puni selon ses œuvres et ses mérites, c'est-à-dire en raison de l'importance du rôle que la Providence l'a appelé à jouer dans le monde, — soit qu'il s'agisse simplement de proposer des exemples à l'imitation de la foule.

Et, pour nous en tenir seulement à cette

seconde manière d'envisager la question, n'est-il pas évident, n'est-il pas reconnu par tous les hommes de bonne foi, que les situations élevées, attirant les regards, créent des exemples, que les personnages de marque imposent pour ainsi dire leurs idées, leurs principes, leurs habitudes à la foule, à ceux mêmes qui les jalousent, les raillent et les dénigrent?

En appliquant cette remarque à l'histoire des saints, nous reconnaîtrons sans peine, aussi, que les beaux exemples venus de haut ont toujours frappé, qu'ils frapperont toujours davantage le peuple, que ceux qui sont empruntés aux personnages de condition moyenne. Nous ne sommes pas fâchés, à coup sûr, de voir que des hommes simples, modestes, ordinaires, tels que nous, en un mot, ont pu arriver à la gloire suprême, à la couronne de la sainteté; nous voyons avec plaisir que, de notre humble position et d'un effort purement humain, — avec la grâce de Dieu, — nous pourrions nous élever au plus haut degré de la vertu chrétienne et aux plus belles récompenses célestes : mais combien autrement et plus vivement ne sommes-nous pas sollicités par ces flambeaux de la vie surnatu-

relle que Dieu semble avoir placés à dessein sur les hauteurs pour mieux éclairer le monde !

Il y a plus : on peut dire que les saints qui sont nés sur les marches d'un trône ou dans le luxe des palais et des châteaux ont eu, du moins à nos yeux, plus de mérite à se dépouiller du vieil homme pour revêtir cette nature nouvelle, pour se donner tout entiers à Dieu et au prochain, et que, par conséquent, l'éclat de leur sainteté ne peut que frapper beaucoup plus vivement ceux qui le contemplent sans parti pris. Un saint Louis, un saint Henri, une sainte Hélène, une sainte Mathilde, un saint François d'Assise, et tant d'autres, n'ont peut-être pas plus de mérite aux yeux de Dieu, en foulant aux pieds toutes les pompes et toutes les jouissances qui les sollicitaient, que le dernier mendiant qui a su sanctifier sa pauvreté, son ignorance, ses maladies : en tout cas, il ne nous appartient pas de nous prononcer sur ce point, ni d'établir des rangs parmi ceux que Jésus-Christ a désignés pour former son escorte dans son triomphe éternel; mais nous pouvons affirmer que la vie des saints de haute lignée, destinés par leur

naissance à une brillante fortune, aura toujours plus d'attraits et produira plus de fruits, à raison même de notre tendance naturelle à vouloir sans cesse nous élever au-dessus de notre condition.

Que l'on ne nous accuse donc pas de vouloir introduire ou ramener je ne sais quelles tendances aristocratiques dans un domaine où la première loi est celle de l'égalité devant Dieu et devant la vertu. Nous nous bornons à mettre les choses au point, en maintenant aux sommets de l'histoire ceux que Dieu et les événements y ont placés en réalité.

La reine Mathilde a eu la rare fortune d'être la compagne, la mère, l'aïeule et la bisaïeule de princes vraiment grands, supérieurs à leurs contemporains, et que l'histoire mentionnera toujours avec éloge; mais elle a eu le bonheur, bien plus rare, d'être la tige de toute une famille de saints, d'être sainte elle-même : et, à ce double titre, elle a droit à une place des plus glorieuses dans les annales de la sainteté chrétienne non moins que dans celles de l'humanité.

SAINTE MATHILDE

CHAPITRE PREMIER

L'ALLEMAGNE PENDANT LA VIE DE SAINTE MATHILDE (872-968)

La vie de notre sainte a duré près d'un siècle, et, pendant cette période, l'Allemagne a vu, à travers de nombreuses vicissitudes, se fonder en réalité son empire et se développer sa puissance. L'année où mourut Mathilde semble marquer l'apogée de cette grandeur. Elle-même y avait contribué dans une certaine mesure par l'éducation qu'elle avait donnée à son fils et par les conseils dont elle ne cessa jamais de l'entourer jusqu'à la fin : il semble donc naturel, tout en lui conservant l'auréole de sainteté qui la distingue et l'élève au-dessus de ses contemporains, de la placer dans le milieu politique et social où s'est écoulée sa longue existence.

En 872, l'an présumé de sa naissance, Louis le

Germanique, roi depuis 843, partageait ses États entre ses trois fils, tout en conservant l'autorité suprême : Louis III, le Jeune, avait la Saxe, Carloman ou Karlmann, la Bavière, et Charles le Gros, la Souabe et la Lorraine. A la mort de son père (876), ce dernier, qui devint bientôt après empereur sous le nom de Charles III (881) et seul roi d'Allemagne, eut à lutter contre de terribles difficultés et vit commencer l'irrémédiable décadence de la dynastie carolingienne et de la Germanie comme de l'empire lui-même.

Un des premiers dangers lui venait du côté des Normands, contre lesquels il ne sut pas agir avec assez de vigueur dès le commencement de son règne : en 881 les envahisseurs remportèrent une sanglante victoire à Ebekkesdorf, où le duc de Saxe, Brunon, périt avec deux évêques et l'élite de la noblesse. Ce Brunon appartenait précisément à la famille dans laquelle Mathilde allait entrer bientôt, et son nom sera donné à l'un des fils de la sainte, qui, lui aussi, a été honoré de ce titre de saint[1].

La faiblesse de Charles le Gros s'accentue encore ou se montre davantage lorsqu'il devient roi de France en 884 : il semble ne devoir augmenter l'é-

1. Le premier Brunon (ou Bruno) connu est le frère de Witikind, qui, vaincu comme lui par les Francs, serait devenu la souche de la maison de Saxe. Son petit-fils, dont il est question ici, passe pour avoir fondé la ville de Brunswick (Bruno-zweig, Braunschweig). Sa mort dans une guerre contre les infidèles le fit regarder par ses contemporains comme un martyr de la foi et un saint.

tendue de ses États que pour mieux mettre en évidence sa nullité, pour mériter le mépris d'un plus grand nombre de peuples. Grâce à lui, l'anarchie est complète en Allemagne, et, après sa déposition (887), son neveu Arnulf ne peut guère y porter remède, malgré la défaite qu'il inflige aux Normands en 891, et le soin qu'il a de se faire couronner empereur à Rome en 895. Sa mort (déc. 899) amène une recrudescence d'anarchie, sous la minorité de son fils Louis IV, l'Enfant, âgé de six ans à peine, qui fut troublée non seulement par des guerres civiles continuelles, mais encore et surtout par des incursions de plus en plus fréquentes des Hongrois, ces nouveaux et terribles envahisseurs du Nord-Est. Ce fut un parent du valeureux Brunon, le fils d'Otton, duc de Saxe, Henri, le futur époux de Mathilde, qui sauva l'honneur et les frontières de l'Allemagne en même temps que de la Saxe, en arrêtant une première fois ces hordes sauvages (910). L'année suivante, Louis IV mourait sans s'être marié : avec lui s'éteignait la dynastie carolingienne. Il s'agissait pour la Germanie de trouver un roi, si pourtant il est permis encore à ce moment de parler d'un État appelé Germanie et de se figurer qu'un seul homme pût le tenir dans sa main.

En réalité, ce mot de Germanie (il n'est pas encore question d'Allemagne, tout au plus de Teutonie, *Teutschland*) ne désignait, vers la fin du x[e] siècle, qu'une entité géographique, assez mal définie d'ailleurs, une sorte de fédération, faiblement organisée,

entre cinq peuples principaux et autant de grandes provinces : la Franconie, la Souabe, la Saxe, la Bavière et la Thuringe (cette dernière bientôt annexée à ses voisines et remplacée par une nouvelle venue, la Lorraine). Le roi, le chef de cette fédération, avait établi, à la tête de ces provinces et de ces peuples, des ducs qui devaient l'aider à y maintenir l'ordre, mais qui commencèrent par s'y créer une situation aussi indépendante et privilégiée que possible. Ce n'étaient d'abord que de simples chefs d'armées, comme l'indiquait leur nom même, et leurs offices n'étaient pas héréditaires : peu à peu ils étendirent leurs attributions, se créèrent des domaines, et firent passer leur charge avec leurs biens sur la tête de leurs héritiers.

Les rois s'étaient donné d'autres auxiliaires en conférant des pouvoirs très étendus aux évêques, en leur octroyant des possessions importantes, en leur concédant de nombreux privilèges, des titres de conseillers et de chanceliers royaux; parfois c'étaient leurs proches parents qu'ils investissaient de la dignité épiscopale.

La bourgeoisie ne comptait guère : c'est à peine si elle était en voie de formation, dans quelques grandes villes plus ou moins soumises à l'autorité directe du roi.

Quant aux lettres et aux sciences, il ne peut en être question à cette époque où le clergé lui-même était généralement ignorant, où quelques couvents seuls, tels que ceux de Fulda, de Corvey, de Saint-

Gall, abritaient encore des héritiers de l'âge précédent, des émules de plus en plus rares des clercs, des *scolastiques* de Charlemagne.

L'année 911 marque une date importante dans cette histoire : la Germanie va naître, grandir, se fortifier et devenir enfin, grâce à une suite de princes remarquables, la puissante Allemagne, l'Empire Germanique de la fin du xe siècle.

Et tout d'abord la royauté devient élective, — pour redevenir tout aussitôt héréditaire, suivant le cours naturel des choses. Après quelques discussions assez pacifiques, les cinq provinces finirent par s'entendre pour offrir la couronne au duc Otton de Saxe, le père du vainqueur des Hongrois; mais il la refusa, et réussit à faire élire le comte de Franconie, Conrad.

Le roi Conrad Ier (911-919) était un prince intelligent, sage et relativement énergique; mais il ne put empêcher le désordre dans son hypothétique royaume; la faiblesse de ses ressources le mit encore à la merci de ses puissants vassaux, et l'aurait livré, en outre, aux Hongrois, si ceux-ci n'avaient été arrêtés une fois de plus par Henri de Saxe. Malgré sa reconnaissance pour un pareil service et aussi pour le désintéressement avec lequel Otton avait concouru à son élection, Conrad voulut ramener le prince saxon au devoir et lui reprendre la Thuringe qu'il s'était appropriée : il fut battu par Henri et dut se retourner contre les Hongrois. Blessé à mort dans cette dernière campagne (918), il ne songea plus

qu'au bien du pays, et, avant de rendre le dernier soupir, engagea ses amis à choisir pour roi son ancien adversaire, son vainqueur de la veille, Henri de Saxe. Il acquittait ainsi par une générosité pareille (d'autres disent par esprit politique) la dette contractée huit ans auparavant envers le père d'Henri : ce fut pour le plus grand bien de la Germanie.

La diète, réunie aussitôt après la mort de Conrad, ratifia son choix, et ses envoyés se rendirent en hâte à Quedlinbourg, où ils trouvèrent, dit-on, Henri de Saxe très étranger à toute préoccupation politique ou d'ambition, innocemment occupé à prendre des oiseaux au piège, selon la mode des gentilshommes du temps : de là son surnom d'Henri l'Oiseleur, que certains historiens ont changé, non sans raison, en celui d'Henri le Fondateur.

Ce fut, en effet, un véritable fondateur, que cet Henri Ier, cet époux également sage et pieux de la sage et pieuse Mathilde. Son règne ne dura que dix-sept ans (919-936), et c'est peut-être pour cela que le surnom de grand n'a pas été décerné à ce prince, — peut être aussi parce que sa besogne fut en apparence plus modeste et qu'il ne la couronna point, comme son fils, par des expéditions en Italie et la conquête de la dignité impériale, — expéditions et conquête dont le résultat fut plus brillant que solide, mais qui, par cela même, ont pu éblouir plus facilement les contemporains et séduire même la ostérité.

Son premier soin fut d'établir son autorité sur ceux mêmes qui avaient concouru à son élection: en pareille matière, l'excès de la reconnaissance deviendrait facilement de la faiblesse, et c'eût été de la duperie que de payer les voix de ses électeurs en leur livrant toutes les prérogatives du pouvoir. Il défit successivement le duc de Bavière et le duc de Souabe, maintint les autres dans le devoir, chassa le roi de France, Charles le Simple, de l'Alsace qu'il avait envahie, et soumit la Lorraine, qui avait des velléités d'indépendance. Alors il put tourner ses forces contre les ennemis du dehors, contre les envahisseurs païens, les Slaves et les Hongrois; il refoula les premiers en lançant sur eux des troupes de mercenaires qu'il avait enrôlées et enrégimentées à Mersebourg, sa principale ville forte; moins heureux contre les seconds, il réussit, après une première rencontre qui fut pour lui, en somme, une défaite, à les éloigner au moins pour quelque temps en leur payant un tribut. C'était une sorte de capitulation; mais il devait bientôt prendre sa revanche.

Il profite alors d'une période de paix pour organiser son royaume et le fortifier; il construit des places de guerre, établit une espèce de conscription, — ce qui était nouveau et dur à accepter pour les Saxons, — crée des greniers à blé pour avoir toujours des provisions assurées en cas de famine, agrandit et embellit les villes déjà importantes de Goslar, de Meissen, de Mersebourg, de Nordhausen, et surtout de Quedlinbourg, résidence favorite de Ma-

thilde; institue des margraves pour surveiller les frontières après les défaites infligées aux hordes barbares entre 926 et 929, impose le christianisme aux Danois, contre lesquels il fonde le margraviat du Schleswig (931), et termine cette série de grandes et utiles entreprises par une victoire complète remportée sur les Hongrois à Mersebourg : cette victoire, en mettant le comble à la gloire du roi, achève de pacifier la Germanie et prépare un règne heureux à son successeur.

Au moment de mourir, — nous verrons plus loin dans quelles pieuses dispositions, — il prie la diète d'élire l'aîné de ses fils du second lit, le premier-né de Mathilde, Otton, et la diète des princes ne fit aucune difficulté pour exécuter cette dernière volonté du roi. La royauté, d'élective qu'elle était en 911, redevenait héréditaire en 936.

Le nouveau roi, que l'histoire appelle Otton Ier le Grand, n'aurait pas eu à lutter longtemps contre les rebelles ni à maintenir péniblement son autorité contre ses sujets, si des difficultés ne lui étaient venues de sa propre famille, et nous aurons à rechercher, dans le cours de cette histoire, quelle part de responsabilité incombe, de ce fait, à la veuve même d'Henri, à la reine mère, à la pieuse Mathilde. Disons seulement ici que les circonstances jouèrent, dans ces querelles de famille, contrairement à l'assertion de certains historiens, un rôle bien plus important que le caprice d'une femme ou les mauvais sentiments de ses fils.

Il est certain que le frère puîné d'Otton, Henri, se joignit au fils du premier lit, Dancmar, pour attaquer le nouveau roi, et qu'il fut encouragé, soutenu même dans sa revendication par sa mère. A peine vainqueur dans cette première lutte et débarrassé de ces dangereuses compétitions, Otton est obligé de soumettre la Bavière, dont le duc, Arnulf, se voit enlever la principauté au profit de son frère Berthold.

Suit une longue guerre contre les Bohémiens, terminée seulement en 950, et au cours de laquelle il eut encore à réprimer des révoltes de ses proches, notamment de son frère Henri : les Slaves venaient d'envahir le territoire de la Germanie, et Otton est obligé de se tourner presque simultanément contre eux et contre son frère ; il les bat sans coup férir, de part et d'autre, et assure sa frontière du côté des Slaves en leur prenant le Brandebourg.

Nous ne sommes encore qu'à la cinquième année de son règne, en 940, et déjà éclate une troisième révolte d'Henri et de ses alliés, secourus cette fois par le roi de France, Louis IV d'Outre-Mer : Otton en vient à bout par la victoire d'Andernach. Louis IV est heureux d'accepter aussitôt le secours du roi de Germanie contre ses vassaux de France, et d'épouser une sœur d'Otton, Gerberge, veuve du duc de Lorraine, Giselberg. Une autre sœur de ce prince était déjà mariée au duc de France, Hugues le Grand, père d'Hugues Capet : le carolingien allait être, sinon détrôné, du moins fort amoindri par son beau-frère.

Otton, du reste, comme, plus tard, d'autres princes allemands, comptait beaucoup sur les mariages pour affermir sa puissance : il donna sa fille, Switgarde, au comte de Worms, Conrad le Sage, qu'il établit duc de Lorraine, et se trouva ainsi, ou crut se trouver, trois fois assuré du côté du Rhin.

En 947, il imagine un autre moyen pour affermir la paix intérieure de son royaume : obéissant aux sages avis de sa mère, il pardonne à son frère Henri, et scelle sa réconciliation en le mettant à la tête du duché de Bavière. Henri sera, désormais, le plus dévoué de ses vassaux.

Ce n'était pas trop tôt ; les Danois recommençaient leurs incursions et oubliaient qu'on les avait déjà baptisés : Otton les refoula, les rappela au respect de la religion chrétienne, et fonda des évêchés, comme toujours, moitié ecclésiastiques, moitié militaires, pour les y maintenir. C'est à la même époque (950) que le dernier champion du paganisme bohémien, Boleslas, est définitivement vaincu, et obligé, lui aussi, de se faire chrétien.

L'année 951 marque l'avénement d'une période nouvelle dans le règne d'Otton, période plus glorieuse ou plus brillante, mais, en somme, plutôt funeste à la dynastie de Saxe et à l'Allemagne. C'est le commencement des guerres d'Italie, guerres fréquentes, continuelles pour ainsi dire, qui allaient valoir à Otton la couronne impériale, mais préparer en même temps la décadence de sa maison et la ruine de sa monarchie.

Appelé au delà des Alpes par un sentiment chevaleresque, non exempt peut-être d'une pointe d'ambition, le roi germain commence par délivrer une princesse, Adélaïde, la veuve de l'ancien roi d'Italie, Lothaire, persécutée par un usurpateur, Bérenger d'Ivrée, puis il l'épouse, après s'être fait proclamer roi à Pavie (951). Il consent à laisser la Lombardie à Bérenger, comme fief germanique, et donne à son frère, Henri de Bavière, les marches ou marquisats de Vérone et d'Aquilée.

Presque aussitôt il est obligé d'abandonner son royaume italien pour rétablir l'ordre dans son royaume allemand. Son propre fils, Ludolphe, duc de Souabe (né d'un premier lit), a profité de son absence pour se révolter, entraînant dans sa révolte quelques princes et des évêques, et provoquant une nouvelle incursion des Hongrois, qui portent leurs ravages en Saxe, en France, et jusqu'en Italie. Otton parvient, non sans peine, à battre les rebelles (954), principalement avec l'aide de son frère, Henri de Bavière, dépouille et châtie leurs chefs, et donne la Lorraine à son plus jeune frère, Brunon, archevêque de Cologne, qui la divise entre deux ducs, préférant se consacrer exclusivement aux devoirs du sacerdoce.

Les Hongrois, revenus en Allemagne, où ils ravagent la Bavière, sont enfin écrasés près d'Augsbourg (bataille du Lech, 955) : Otton fut sans pitié pour les envahisseurs; il laissa massacrer les prisonniers et fit pendre le chef. Une répression non moins sanglante finit par mettre à la raison les Slaves, qui se

remuaient; mais il fallut guerroyer contre eux pendant quatre longues années.

La situation était fort compromise en Italie : Bérenger, profitant des embarras qui retenaient Otton en Allemagne, s'était révolté dès 955 : le fils du roi, Ludolphe, réconcilié avec son père, avait été envoyé contre Bérenger, mais était mort presque subitement au lendemain de ses premières victoires; les rebelles avaient aussitôt regagné du terrain, et le marquis d'Ivrée redevenait roi d'Italie. Otton, retenu par sa guerre contre les Slaves, ne put repasser les Alpes qu'en 961. La tyrannie de Bérenger avait préparé les voies au roi d'Allemagne : le pape Jean XII et de nombreux princes italiens l'appelaient à grands cris. Mais avant de partir, il voulut, cette fois, assurer l'ordre dans son royaume : il réunit une diète à Worms, et y fit reconnaître, comme son successeur, son fils Otton II, âgé de sept ans seulement, auquel il donna pour tuteurs ses oncles les archevèques de Cologne et de Mayence, Brunon et Guillaume, tout en le laissant sous la garde de la reine-mère, aïeule de l'enfant.

Arrivé en Italie, il n'a point de peine à battre de nouveau Bérenger, se fait couronner derechef roi de Lombardie, à Milan, cette fois, et organise son royaume transalpin : il donne des fiefs à de nombreux princes allemands, mais en ayant soin de restreindre le pouvoir des grands vassaux, ce qui favorisa le développement des petits États, et, dans une certaine mesure, des franchises municipales. L'an-

née suivante (962), il se fait sacrer empereur d'Occident, à Rome, par le pape Jean XII, qui lui prêta serment d'obéissance et de fidélité. C'était là, si l'on veut, l'apogée de sa puissance et de sa gloire; mais ce fut aussi le commencement de ses misères : sa nouvelle dignité, qui devait être fatale à la maison de Saxe, ne lui valut, comme à ses successeurs, que de nombreuses et interminables difficultés.

A peine rentré en Allemagne, il apprend que Jean XII l'a trahi au profit d'Adelbert, fils de Bérenger : il revient en toute hâte (963), fait déposer par un concile le pape, d'ailleurs indigne, et installer à sa place Léon VIII, un simple laïque. Les Romains lui jurent fidélité, mais se révoltent dès qu'il est parti, et proclament un nouveau pape, Benoît V, homme sage et lettré, disent les chroniqueurs, mais qui eut le tort de se prêter à un schisme et fut durement puni de son ambition ou de son erreur. Otton revient à la hâte, prend et saccage Rome, rétablit Léon VIII, dépose et exile Benoît V, et emmène Bérenger d'Ivrée captif en Allemagne (965).

Mais ce n'était point fini. A peine a-t-il eu le temps de réprimer une incursion des Danois, qu'il lui faut revenir en Italie, où les Romains s'étaient encore révoltés : il procède à de sévères exécutions, fait couronner son fils, Otton II, roi de Rome par Jean XIII, et songe à soumettre le midi de la péninsule pour garantir désormais ses possessions. Il fait plus encore : il demande pour son fils la main de la princesse grecque Théophanie, fille de Nicé-

phore IX : l'empereur la lui refuse, et Otton est obligé de recommencer la guerre dans le sud de l'Italie, jusqu'en 971, année où ses succès lui font accorder enfin et la princesse et les provinces demandées.

Sa mère, sainte Mathilde, était morte trois ans auparavant (968) : lui-même ne vécut plus que peu d'années, qu'il put enfin passer en paix, après avoir réprimé un petit soulèvement des Polonais. Il mourut en 974, laissant à son fils Otton II un empire plus brillant que solide. Les Allemands le comparent volontiers à Charlemagne : l'histoire impartiale ne peut souscrire entièrement à cet éloge ; il lui manqua certaines qualités que le grand empereur posséda au plus haut point, l'esprit d'ordre, de mesure, les hautes et larges conceptions politiques, et puis les circonstances n'étaient plus les mêmes et ne permettaient pas de recommencer l'œuvre carolingienne. Quant aux résultats éloignés, ils furent exactement les mêmes. Otton le Grand eut beau restreindre le pouvoir des vassaux les plus puissants et créer partout des princes à sa dévotion : il n'assura point pour cela la paix du royaume, ni la perpétuité de l'empire, ni la tranquille possession de la couronne dans sa famille. Ce fut par un rejeton d'une branche latérale, trente ans après la mort d'Otton le Grand, ce fut avec Henri II le Saint, que le trône d'Allemagne reprit un nouvel éclat, mais sans profit, cette fois, pour la maison de Saxe, qui s'éteignit avec lui en 1024.

Ce qui caractérise, plus que tout, le règne d'Otton Ier et même toute la période remplie par les princes saxons, c'est l'établissement définitif de la foi chrétienne, de la religion catholique en Allemagne. Ce n'est point pour avoir fondé des évêchés ou enrichi des églises et des couvents que nous devons ranger Otton parmi les princes les plus religieux de son temps; car on peut lui reprocher d'avoir eu les évêques à sa dévotion et d'avoir tenu le clergé en tutelle. Mais, comme on le verra plus loin, les leçons et l'exemple de la reine mère avaient agi sur son âme, et, sauf les erreurs, les fautes, certains crimes même que l'on peut attribuer à l'influence de l'époque et aussi à l'atavisme, Otton est presque un apôtre de l'Allemagne. Je ne saurais mieux faire, pour résumer ici son rôle civilisateur et chrétien, que de citer deux fort belles pages d'un des plus récents et des plus brillants historiens français de l'Allemagne :

« C'est sous Otton Ier et sous ses fils que l'Église achève de faire l'Allemagne chrétienne; elle s'empare tout à fait de la vie et commence à remplir de ses enseignements l'esprit des fidèles. Les vieilles croyances disparaissent... L'Église préside, dès lors, aux grands actes de la vie de l'ancien adorateur d'Odin et répartit ses grandes fêtes religieuses avec chaque saison nouvelle. Elle instruit et conduit le néophyte d'un événement de la vie du Christ à un autre. La naissance de Jésus, Noël, ouvre l'année, quand la nature glacée au premier souffle de l'hiver semble prête à mourir. On célèbre ce grand jour par

un chant solennel : « Le Christ est né aujourd'hui ! » Tout est en joie, on se fait des présents, on échange des souhaits de bonheur. L'empereur célèbre ce grand jour avec pompe, entouré le plus souvent de ses évêques ou de ses fidèles, dans une de ses grandes villes ou un de ses châteaux favoris.

« Après quelques jours de recueillement, les passions et les folles joies, au milieu de longs banquets qui rappellent les anciens jours, se donnent carrière pendant qu'un linceul de neige couvre la terre. Mais bientôt les danses cessent, le *Miserere* retentit dans les églises, les cloches se taisent pendant la silencieuse semaine, les chants d'Église ne sont plus que des sanglots sourds et entrecoupés. C'est la Passion : les fidèles viennent se nourrir de la chair et du sang du Christ dont le tombeau est exposé là, couvert des premières fleurs du printemps. Le roi des prêtres et des guerriers, au milieu d'un grand nombre d'assistants, donne l'exemple. Toutes les pensées sont à l'autre monde, quand le chœur des prêtres, au premier coup de la cloche de minuit qui annonce la Pâque, pousse un cri : « Il est ressuscité », et entonne un joyeux *Alleluia*.

« C'est la résurrection de la nature entière ; les prisonniers les moins coupables sont relâchés, les feux de joie s'allument sur les montagnes et se répondent de sommets en sommets ; l'eau vivifiante du baptême est plus efficace encore ; le peuple se répand dans les campagnes, saluant le retour des fleurs et la promesse des fruits, et les petits enfants

peignent d'éclatantes couleurs et répandent, en jouant sur le gazon, les œufs nouvellement éclos.

« Cinquante jours après, jour de la Pentecôte, l'esprit descend dans la matière pour tout féconder quand apparaissent l'épi et le bouton; le naturalisme de la religion primitive s'épure et se spiritualise. Les princes de l'État et ceux de l'Église implorent les lumières d'en haut; c'est ce jour-là qu'on choisit le plus souvent pour ouvrir les diètes et les synodes.

« Enfin la Mère de Dieu reçoit, le jour de l'Assomption, et porte au ciel les actions de grâces de tous, quand la diète a rendu ses arrêts ou le synode édicté ses lois, et quand le fruit mûr pend à l'arbre et que la moisson jaunie tombe sous la faux.

« Il faut bien que les vieilles croyances cèdent à ce mystique système d'éducation morale. Chaque jour est mis sous l'invocation d'un saint, le plus souvent d'origine étrangère. Les abbayes se multiplient au fond du bois consacré jadis à Odin; les églises, pour lesquelles on fait venir de loin les os des martyrs, et qu'on enrichit de dons d'or et d'argent, s'élèvent de tous côtés; l'ermite bâtit sa hutte au bord de la source, autrefois hantée par une vieille divinité. Quand la lune, voilant le soleil, rappelle avec effroi les antiques superstitions, la foule ne se rassemble plus à grands cris et en agitant les mains pour empêcher le loup Fenris de dévorer l'astre des nuits : elle court aux autels, elle s'y agenouille. Si le descendant du vieux Teuton retourne encore dans l'ombre

de la nuit à ses anciens rites, comme pour commettre une action mauvaise, il sait qu'il cède à une tentation des démons, des géants, des nains, des sylphes ou des dragons, sous lesquels se cachent ses anciens dieux ; l'empire des esprits et la ronde des sorcières sont pour tous l'objet d'un saint effroi : car l'évêque et l'abbé sont armés du glaive pour prêter main-forte aux canons des synodes.

« Avec la civilisation qui recommence, naissent, se développent les arts et les lettres importés par les Latins et favorisés par le voisinage des Francs. Pour honorer les reliques de saint Maurice, venues de Ratisbonne, et de saint Innocent, empruntées à la Bourgogne, Otton fait apporter de loin les colonnes de marbre, l'or et l'argent, et décore ainsi aux bords de l'Elbe, à Mersebourg, au milieu des marais, l'église qu'il avait promise pour la victoire remportée sur les Hongrois [1]. »

1. Jules Zeller, *Histoire d'Allemagne*, t. II (Fondation de l'Empire germanique), chap. III, p. 356.

CHAPITRE II

ORIGINES ET JEUNESSE DE MATHILDE ; SON MARIAGE ; RÈGNE DE HENRI Ier

La famille de sainte Mathilde était parmi les plus illustres de la Westphalie[1] : elle descendait en effet de Witikind[2], le chef saxon vaincu et converti par Charlemagne. Les biographes du xe et du xie siècle, et l'annaliste saxon, le moine Witikind, qui se rattache peut-être à la même origine et qui vécut aussi au xe siècle, dans un couvent de bénédictins, à Corvey, racontent l'histoire de ce chef barbare, mort en odeur de sainteté, en des termes naïfs qui font sourire parfois, mais qui, au fond, traduisent assez exactement la réalité de l'histoire.

« Witikind était païen et idolâtre, quoique plein de courage et de vertus, mais, pour n'avoir pas été

1. On donne communément ce nom à l'ancienne Saxe occidentale située entre la Franconie rhénane, le pays des Frisons, la Thuringe, etc. Les anciens chroniqueurs disent : « le pays d'Occident », sans spécifier.

2. Les Allemands écrivent souvent aussi Wittekind, Widukind, Witichind. Le sens est : *enfant de la sagesse* (*Weises Kind*).

instruit de la vraie foi, il persécuta cruellement les chrétiens. Le grand empereur Charles voulut le convertir, et dirigea une expédition contre lui. Pour épargner le sang des hommes, on convint de recourir à un combat singulier et de décider ainsi du sort de la guerre. Après une lutte incertaine et prolongée, Dieu donna la victoire à son champion. Witikind, dompté par la grâce non moins que par les armes, renonce à toute résistance, se convertit sincèrement, et se fait baptiser avec toute son armée. Charlemagne voulut être son parrain et devint son ami. Le chef saxon, revenu de ses erreurs passées, pratique désormais toutes les vertus d'un fervent chrétien, et retourne dans son pays, où il termine saintement sa vie, en faisant pénitence de ses crimes, en se consacrant tout entier aux œuvres de la foi chrétienne, faisant construire des églises, des chapelles, des couvents, et les enrichissant de reliques et de vases sacrés. »[1]

Peut-être faut-il rabattre de cet éloge, de même qu'on doit révoquer en doute le duel entre les deux princes, la conversion aussi brusque de toute l'armée saxonne, — admise, pourtant, par la plupart des historiens[2], — et surtout l'assertion du chroniqueur

1. Ancienne Vie de Mathilde, chap. I et II; Vie nouvelle, chap. I.

2. On sait, d'ailleurs, que ces Saxons, si rapidement convertis, retournaient tout aussi vite à l'idolâtrie, et que Charlemagne dut les battre plusieurs fois, en exterminer peut-être encore un certain nombre, avant de les ramener définitivement à la foi.

le plus ancien relativement au baptême de Witikind par saint Boniface; nous savons en effet que le baptême eut lieu en 785, trente ans après la mort de l'apôtre de l'Allemagne. Mais les autres faits semblent exacts, et l'on a retrouvé en divers endroits, notamment à Enger, près de Herford, des vases sacrés qui ont été placés au musée de Berlin et témoignent de la sollicitude du prince saxon pour les églises. D'après les Bollandistes, Witikind a été canonisé par la voix du peuple; ses *actes* sont racontés à la date du 7 janvier.

Son tombeau, à Enger, fut restauré par l'empereur Charles IV, et ses ossements transférés à Herford en 1414. Son fils, Witikind II, continua ses traditions de bravoure et de piété : la maison des Capétiens, comme celle de Saxe, descend directement de lui.

« Ses fils et petits-fils », nous dit la chronique, « furent tous de fidèles chrétiens, et c'est d'eux que sortit le père de Mathilde, le glorieux comte de l'Occident, le comte Thiedric, époux de la noble et vénérable dame Reinhild, de race frisonne par son père et danoise par sa mère. » Ce comte d'Occident ou de Westphalie, était, plus exactement, comte de Ringelheim, ou, selon d'autres, d'Aldenberg; on l'appelle tantôt Thiedric, tantôt Dietrich, ou même Théodoric, ce qui est tout un; il avait un frère, Immet (ou Immodus), qui devint la souche de la maison de Savoie. Sa mère, Mathilde (apparemment la marraine de la sainte), était une veuve renommée

pour ses vertus et sa piété ; elle s'était retirée au couvent d'Herevord (Herford), ville située sur la Werra (dans le cercle prussien actuel de Minden), fondé probablement par Witikind, et qui jouissait, dès la plus haute antiquité, de privilèges particuliers. Cette Mathilde fut élue abbesse et se chargea de l'éducation de sa petite-fille, qu'elle contribua évidemment à rendre pieuse et bonne dès ses premières années. On regrette de n'avoir pas d'autres renseignements sur cette princesse que tout nous permet de considérer comme une femme supérieure, et sur laquelle se pose, à travers les âges, comme un reflet de la sainteté à laquelle notre Mathilde fut préparée par son aïeule.

La sainte naquit, selon toute apparence, et d'après les témoignages recueillis par les Bollandistes, le 14 mars 872. Les deux Vies que nous avons d'elle ne concordent pas absolument sur certains détails relatifs à ses premières années : on voit que les auteurs étaient surtout préoccupés de mettre en lumière la généalogie du roi Henri Ier, chef de la maison régnante de Saxe, et cette préoccupation dynastique leur fait un peu rejeter dans l'ombre l'histoire de la famille de Mathilde, sauf en ce qui concerne Witikind, sur lequel tous deux nous donnent, avec le moine homonyme du duc saxon, les renseignements les plus détaillés, agrémentés, comme nous l'avons vu, d'un peu de légende ou de poésie.

Ce qu'ils nous disent, et ce que l'on admet volontiers, c'est que la jeune Mathilde, dans son enfance,

charma tellement sa grand'mère paternelle par ses grâces et ses vertus, que celle-ci demanda la permission de la prendre avec elle, au couvent d'Herford, et de l'élever à sa guise dans cette sainte maison. « Elle voulut que la jeune fille fût également instruite dans les lettres sacrées et habile au travail des mains, ce à quoi elle réussit à merveille. Aussi vit-on rarement à cette époque une enfant pareille. Sous la direction de la pieuse abbesse, elle acquit bientôt une instruction supérieure, qui vint s'ajouter à tous les autres charmes de sa personne. »[1]

Le vieux biographe ajoute, en empruntant quelques lignes à Boèce : « En elle rayonnait, comme dans un miroir, la noblesse de ses ancêtres et de ses parents. Belle, aimable et candide, active, chaste, généreuse, elle fut comblée par le ciel de toutes les grâces et digne de toute louange parmi les hommes. » Nous avons déjà expliqué, justifié en quelque manière ce genre de larcins pieux et naïfs, faits par l'auteur à ses devanciers, et remarqué que, selon nous, cela ne doit diminuer en rien la créance qu'il mérite. Les vertus des jeunes filles accomplies se ressemblent toujours entre elles, et il paraît assez naturel de ne point chercher à les présenter sous un jour particulier ni en des termes nouveaux. Du moment

1. Traduit des premiers chapitres des deux Vies, que nous tâchons de rectifier ou de compléter l'une par l'autre, ce que n'ont pu faire les Bollandistes, qui ne connaissaient pas la *Vie ancienne*. (Dans la suite de cette histoire, tous les passages entre guillemets sont empruntés aux mêmes sources.)

que Mathilde passait pour avoir été parfaite dans son jeune âge, que nous importe que son panégyriste lui ait appliqué, sans y rien changer, les éloges donnés à une de ses devancières par Boèce ou tel autre écrivain antérieur? Ce qui est particulier, caractéristique, et ce qui prouve bien que l'auteur a eu des renseignements exacts et précis, c'est ce qu'il dit du soin qu'eut l'aïeule de former son élève au travail des mains autant qu'aux saintes lettres : voilà un trait d'origine et de nature essentiellement germaniques, et nous aurons occasion d'en retrouver plus d'une fois d'analogues dans la vie de la sainte.

D'après le moine Witikind, Mathilde aurait reçu dans sa jeunesse une instruction assez soignée, qu'elle aurait encore complétée après la mort de son époux. Peut-être ne faut-il entendre par là que la connaissance approfondie des saintes Écritures, assez rare à cette époque, même dans le clergé. Pourtant, à la façon tout à fait littéraire et poétique dont la sainte est louée par ses deux biographes, — ses contemporains, en somme, — et au soin qu'ils prennent d'orner leur style de tout ce qu'ils peuvent trouver de plus élégant chez certains auteurs anciens, on peut supposer que la reine avait eu, au moins pendant une partie de sa longue carrière, un goût assez prononcé pour les belles-lettres proprement dites. Cela ne doit pas nous étonner, du reste, si nous songeons à l'érudition de quelques femmes de cette époque, notamment de la célèbre abbesse du couvent des bénédictines de Gandersheim, Ros-

witha, qui vécut quelques années seulement après Mathilde[1].

Telle était la jeune princesse, accomplie de tout point, qu'allait épouser le duc de Saxe, Henri, en l'an 909, selon toute probabilité, bien que cette date, rapprochée de celle de sa naissance, nous oblige à donner trente-sept ans à la jeune fiancée! Nous discuterons, plus loin, les raisons qui peuvent être invoquées en faveur ou à l'encontre de ces deux dates.

L'histoire d'Henri de Saxe et de sa famille est traitée avec une prédilection particulière par ces vieux auteurs. C'est par là, et sur un ton d'épopée, que commencent également les deux biographies.

« Au temps du glorieux roi des Francs, Conrad, vivait en Germanie un duc, le plus puissant de tous, noble, riche et vertueux, nommé Otton; il était marié à une femme vénérable, Harthuwic (ou Haduwig, c'est-à-dire Hedwig). Ils eurent plusieurs filles et trois fils, dont deux moururent jeunes. Tous furent élevés dans la pratique des vertus paternelles et maternelles; mais le troisième fils, Henri, surpassa ses frères en qualités de toute sorte, en bonté surtout: aussi, malgré son rang qui l'exposait à l'envie, fut-il aimé de tous ses contemporains. »

1. Hélène de Rossow, qui prit le nom de Roswida ou Roswitha (que l'on a l'habitude, peu justifiée, d'écrire : Hroswitha), vivait à la fin du xe siècle. Elle appartenait à la haute noblesse saxonne. On a d'elle des comédies latines, un panégyrique d'Otton le Grand, et des élégies, écrites également dans un latin presque classique.

Ce dernier trait, emprunté à Térence (*Andrienne*), ne doit pas, ce semble, mettre en suspicion la véracité du narrateur, comme le voudraient certains critiques. Il y a pourtant quelques détails à rectifier ou à compléter dans ce récit. Le « roi des Francs », Conrad, était plus exactement duc des Francs orientaux, à Mayence, et fut élu roi, c'est-à-dire roi de Germanie, en 912. Otton était duc de Saxe, ou des Saxons; son frère Brunon, tué par les Normands à la bataille d'Ebekkensdorf[1], en 880, fut considéré comme un martyr de la foi; ses trois sœurs furent abbesses[2] : c'était, comme on voit, une famille notoirement religieuse. La femme d'Otton est appelée Hathus par un vieux chroniqueur, qui dit qu'elle était digne à tous égards d'un pareil mari. L'aîné de ses fils, Thancmar, mourut dans l'adolescence, après avoir fait concevoir les plus belles espérances, qui furent dépassées, d'ailleurs, par son frère Henri. L'autre frère, qui mourut encore plus jeune, s'appelait Luitolf.

« Les parents d'Henri étaient désireux de donner à leur fils une compagne digne de lui : ils entendirent parler d'une jeune personne noble,

1. On n'est pas bien d'accord sur le nom ni sur l'emplacement de ce champ de bataille. D'après la légende, ce serait à Ebsdorf, non loin de Hambourg, dans la principauté de Lunebourg. Les évêques de Minden et de Hildesheim y périrent avec Brunon et l'élite de la noblesse saxonne.

2. L'une d'elles, nommée Christine, fut à la tête du couvent de Gindersheim (ou Gandersheim), celui-là même où vécut Roswitha.

accomplie, élevée alors au couvent d'Herevord; elle se nommait Machthild[1], et appartenait à une famille non moins illustre que la leur. Ils résolurent de demander sa main pour leur fils. »

Une erreur assez grave, peut-être volontaire, s'est glissée ici dans le récit des biographes anciens; au moins ont-ils péché par omission, et la raison en est facile à deviner. Henri avait déjà été marié une première fois : il avait enlevé à son couvent la veuve d'un comte de Thuringe, nommée Hatheburg, qui lui donna un fils; mais il dut bientôt se séparer d'elle, son union ayant été déclarée canoniquement nulle, parce que Hatheburg, après la mort de son premier mari, avait pris le voile et que l'Église ne pouvait autoriser cette rupture de vœux. Si ce fait a été connu des biographes, comme c'est probable, on comprend qu'ils aient tenu à le laisser dans l'ombre, pour ne point rappeler cette partie moins honorable du passé d'un prince qui allait être l'époux d'une sainte et la souche d'une maison également illustre par ses hauts faits et par sa piété.

L'histoire du mariage d'Henri a quelque chose de romanesque, qui nous intéresse et nous touche, et j'avoue que le ton de sincérité, de naïveté, des vieux récits me dispose assez en leur faveur. Tout au plus accorderons-nous aux sceptiques modernes que cette histoire a été un peu ornée, enjolivée par endroits;

1. On donne plusieurs étymologies de ce nom : Magd-hild (jeune fille aimable), Macht-hild (qui assure la puissance), etc.

mais il serait dommage de ne pas la reproduire, au moins dans ses traits essentiels, en corrigeant ou en supprimant par-ci par-là ce qui semble être en contradiction avec les faits connus ou sentir un peu trop la rhétorique.

« Le duc Otton, émerveillé de ce qu'il entendait raconter de cette admirable jeune fille, voulut se procurer des renseignements plus précis, et envoya, pour s'en assurer, le comte Thitmar (ou Thiatmar), gouverneur du jeune Henri. » Celui-ci, né en 876, avait donc déjà une trentaine d'années à cette époque; mais on sait que les gouverneurs des princes restaient auprès d'eux, jusqu'à leur mort, à titre de conseillers ou d'amis. Thitmar s'acquitta de sa mission en habile homme, procéda consciencieusement à son inspection dans le couvent d'Herevord, et revint vers son maître en affirmant que Mathilde était bien la plus belle et la plus parfaite des jeunes filles. (Suit un développement assez long, évidemment oratoire ou poétique, mais qui n'en paraît que plus naïf.)

« Le duc voulut que son fils allât lui-même s'assurer de la réalité des faits, et l'envoya ainsi, sous la conduite de Thitmar, au couvent dirigé par la vieille abbesse Mathilde, aïeule de la jeune fille. Une suite de seigneurs, nombreuse et brillante, les y accompagna. On campa près du couvent, sans se faire connaître, en simples pèlerins; on s'introduisit, par petits groupes, dans la chapelle, comme pour prier, et l'on put admirer ainsi, sans être remarqué, la

grâce et la beauté autant que l'angélique piété de la jeune Mathilde. Henri se sent enflammé d'amour, et se décide à se présenter lui-même. Il revient au couvent avec son escorte, en grande pompe, cette fois, tous richement vêtus, et demande à parler à l'abbesse ; après cet entretien (fort long, d'après les biographes), il obtient une entrevue avec Mathilde : celle-ci se présente, dans sa beauté radieuse, le visage empourpré par la rougeur de la modestie. » (Suit un développement un peu banal, une longue description, empruntée en partie à Virgile, *En.* xii, 64.)

« Après ces préliminaires, Henri demande la main de la princesse, et l'abbesse prend sur elle de les fiancer sans même consulter les parents de Mathilde : le jeune duc emmène sa future compagne en Saxe, dès le lendemain, avec tous les honneurs qui lui sont dus. Le festin nuptial, très brillant, comme il convenait, a lieu à Walehusum (Wallhausen, dans le cercle actuel de Sangerhausen, près du fleuve de l'Helme, sur les confins de la Thuringe et du comté de Mansfeld). Henri, comme dot ou *Morgengabe*, accorde à sa jeune épouse la pleine propriété de la ville avec toutes ses dépendances, ce à quoi le duc Otton consentit volontiers, car il aima désormais Mathilde comme sa propre fille et la garda auprès de lui avec son fils, jusqu'à sa mort, qui eut lieu trois ans après. »

Cette indication nous obligerait, en la supposant exacte, à retarder la date du mariage jusqu'à 912 ou

913, si Otton était mort le 30 novembre 916, comme l'indique une note des Bollandistes. Mais la plupart des annalistes admettent qu'Otton mourut en 912, et nous revenons ainsi à la date de 909 pour le mariage de Mathilde. Il faut bien reconnaître, d'ailleurs, que la chronologie de cette période est parfois difficile à établir, surtout en ce qui concerne la vie de la sainte, et nous croyons devoir faire des réserves sur plus d'un point, notamment, comme nous l'avons déjà remarqué, sur la date de 872 généralement adoptée pour celle de sa naissance[1].

« A la mort d'Otton, les chefs du pays se réunirent pour choisir un nouveau duc, et tous furent d'accord pour élire le fils du prince défunt, que leur recommandaient, outre leur attachement à son père, ses rares qualités de guerrier et d'administrateur,

1. Les Bollandistes et tous les auteurs modernes s'accordent à la fixer au 14 mars 872, nous ne savons trop sur la foi de quels documents. D'après cela, Mathilde serait morte à l'âge de quatre-vingt-seize ans (14 mars 968), ce que justifie l'expression *pleine de jours* qui lui est appliquée par un chroniqueur. La difficulté est de concilier cette date de la naissance avec celle du mariage, qui est en 909 pour les uns, en 912 ou 913 pour les autres (les Bollandistes ont adopté cette dernière date). Dans ce cas, la sainte aurait eu quarante ou quarante et un ans lors de son mariage; trente-sept ans, si l'on se rallie à la date de 909 qui paraît la plus certaine. Comment concilier cet âge relativement avancé de la future avec l'expression de *puella* (jeune fille) que lui donnent les biographes? Comment admettre qu'elle était encore, à ce moment, élevée au couvent et sous la tutelle de sa grand'mère? Celle-ci devait être, d'ailleurs, dans une extrême vieillesse, et compter quatre-vingts ans au moins.

comme aussi l'amour qu'il savait inspirer, par sa bonté et son humilité, à tous ceux qui l'approchaient. C'est au point que les Saxons, non contents de l'avoir pour duc, désiraient encore pour lui la couronne royale. »

L'occasion ne se fit pas attendre. Otton avait refusé jadis cette couronne, et c'est ainsi que le duc des Francs, Conrad, était devenu roi de Germanie. Celui-ci, en mourant (918), aurait, d'après la chronique de Witikind, recommandé aux seigneurs de choisir le duc de Saxe, avec lequel il s'était trouvé en guerre pour la Thuringe, mais qu'il reconnaissait devoir conduire les affaires de l'État avec plus de fermeté que tout autre. Les biographes ne nous donnent, sur cet événement si remarquable, comme sur la mort de Conrad, que des renseignements confus et contradictoires. « Le roi Conrad eut une

Et puis, que devient le tableau idyllique de la première entrevue du futur avec la jeune fiancée rougissante, — qui comptait au moins trente-sept printemps, et trois ans de plus que son mari? Car celui-ci avait alors trente-trois ans, puisque nous savons qu'il est mort à soixante ans, en 936.

Toutes ces questions paraissent assez difficiles à résoudre, mais on ne doit point trop s'y arrêter, ce semble, ni surtout les traiter ou les envisager avec nos habitudes modernes et françaises de plaisanterie et de légèreté. Nous admettrons donc que Mathilde s'est mariée tard, que son mari l'a admirée pour sa beauté, sa candeur et toutes ses vertus, et qu'elle même a rougi en sa présence. L'âge, en pareil cas, et surtout en un pareil temps, peut ne pas avoir grande importance; et Mathilde semble avoir été jeune, de cœur, d'âme, et même de force morale et physique, jusqu'à la vieillesse la plus avancée.

cruelle maladie et une mort plus cruelle ; » ou : « le roi des Francs vint à mourir ; on ne sait si ce fut à la guerre ou en temps de paix. » Et encore : « Henri lui succéda au trône ; on ne sait si ce fut pacifiquement ou après une guerre, mais ce fut, à coup sûr, par une volonté spéciale de Dieu. »

Ce qui a pu occasionner cette incertitude des chroniqueurs, presque contemporains de l'événement, c'est que, malgré le choix de Conrad et le consentement des seigneurs, Henri eut à lutter pendant quelque temps pour réprimer des rébellions et asseoir solidement son autorité. On raconte pourtant que le frère même de l'ancien roi alla, escorté de nombreux et brillants personnages, apporter les insignes de la royauté au duc de Saxe, qu'il trouva, dans sa résidence de Quedlinbourg, occupé à prendre des oiseaux au piège, d'où lui vint son surnom de l'*Oiseleur*. « Les Saxons furent justement fiers de voir passer chez eux l'autorité royale, car c'était la première fois qu'ils avaient ce privilège. » Et le vieil auteur termine ce chapitre par une éloquente apostrophe à la Germanie, qu'il adjure de rester fidèle à cette glorieuse maison de Saxe.

« O Germanie ! toi qui étais jadis courbée sous le joug des autres peuples, et qui maintenant es placée si haut et parée de l'ornement impérial, aime ton roi, sers-le fidèlement, ne crains point de l'aider de toutes tes forces et persévère dans le vœu de ne jamais voir manquer à ta tête un chef issu de cette race, afin que tu n'ailles point, privée de tous

tes degrés d'honneur, retourner à ta servitude passée! »

Ce développement, écrit à l'intention de la maison de Saxe (branche aînée), ne figure pas dans la seconde Vie, qui avait plutôt pour but de glorifier la branche cadette.

« Protégé par le Christ, Henri obtint de grands succès en récompense de sa piété et de toutes ses vertus; il est impossible d'énumérer ses victoires et ses conquêtes; les Danois furent soumis, ainsi que les Sclaves, les Bohémons, les Bavarois, et bien d'autres. » Il commença, en effet, par convertir, après l'avoir vaincue, une peuplade danoise, puis il prit aux Slaves, ou Hevelli, leur ville de Brennaburg (Brandebourg), soumit les Bohémiens auxquels il enleva leur place forte de Prague, et finit par défaire le duc des Bavarois, Arnulphe, qui se rendit avec tout son duché. Mais l'administration intérieure du nouveau roi fut encore plus remarquable, comme on l'a vu dans le chapitre précédent.

Les biographes renoncent à vanter plus longtemps le roi Henri, pour revenir enfin à l'éloge de sa compagne, et ce panégyrique de Mathilde mérite de fixer notre attention. Nous y trouverons, à côté de certaines amplifications évidemment poétiques ou oratoires, un grand nombre de détails intéressants, originaux, qu'il est permis de considérer comme authentiques. Nous laissons, ici, la parole aux vieux chroniqueurs.

« L'heureuse épouse du roi victorieux, au sein

de cette puissance temporelle qui lui échoit en partage, ne se laisse pas éblouir par les magnificences de la terre, et loin de se guider par l'orgueil, n'a en vue que le service de Dieu. Elle est la servante du Seigneur, et se donne au Christ plus encore qu'au mariage. Car elle eut, dans le mariage même, la gloire d'une humilité, d'une chasteté les plus voisines de la virginité. La nuit, souvent, elle se dérobait à la couche nuptiale pour aller prier Dieu, témoignant ainsi, par ses prières continuelles, un amour plus grand au Christ qu'à son époux. Elle croyait, parfois, ne pas avoir réveillé celui-ci, bien qu'il se fût parfaitement aperçu de son absence : mais, au lieu de s'en irriter, il s'en félicitait, car lui-même honorait Dieu et voulait bien tout ce qui pouvait contribuer à son service. Mais c'est surtout lorsque le roi était loin qu'elle se donnait tout entière à Dieu, se répandant en prières aussi ardentes qui si le Christ avait été devant elle, et passant la nuit à embrasser les pieds du Sauveur crucifié [1].

« Elle subissait les ornements royaux en public, mais à l'intérieur elle avait un cœur simple, agréable à Dieu, orné de toutes les vertus chrétiennes. Elle méprisait le monde et ses plaisirs, et n'avait

1. Ce passage, et un autre plus haut, sont presque textuellement copiés dans la Vie de sainte Radegonde (morte en 587), par Venantius Fortunatus ; on trouve, plus loin, d'autres ressemblances avec ce même ouvrage : mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que les deux saintes ayant eu des traits communs entre elles, le biographe de Mathilde a cru pouvoir prendre son bien chez son devancier ?

aucun goût pour les richesses, bien qu'elle s'en servît volontiers pour le bien des pauvres. Car ce n'était pas seulement en paroles, mais aussi par des faits qu'elle témoignait son amour au Christ : elle venait en aide à tous les malheureux, elle s'intéressait au sort des prisonniers, elle intercédait pour les condamnés, dont elle demandait la grâce au roi, en invoquant l'Évangile ; lorsque surtout Henri s'était vu obligé de prononcer une condamnation à mort, elle n'avait point de relâche qu'elle n'eût, par ses supplications et ses caresses, obtenu la grâce du coupable ; c'est ainsi qu'elle croyait pouvoir honorer les souffrances du Sauveur crucifié. » (Ce dernier trait se trouve dans Venantius.)

« On ne saurait louer assez la vertu de Mathilde et de son royal époux : leur union était celle des âmes bien plus que celle de la chair ; ils avaient en commun l'amour du Christ et du prochain, et se trouvaient toujours d'accord pour toute sorte de bonnes œuvres. Aussi leurs aumônes ont dû plaider pour eux dans l'autre vie et leur assurer, avec toutes leurs autres vertus, la félicité éternelle.

« Dans leur amour de plus en plus ardent pour le Seigneur, ils ne cessèrent, durant toute leur vie, de combler de présents tous les couvents de leur royaume, et, quand ils ne pouvaient les visiter eux-mêmes, ils s'y faisaient représenter par de fortes sommes d'argent. Et, de plus, obéissant à une inspiration divine, ils s'appliquèrent également à construire des monastères, et à y perpétuer leur souvenir par

de bonnes œuvres. » Ils suivaient en cela une tradition de famille. Ils voulurent même être ensevelis dans le couvent de Quedlinbourg, dont leur petite-fille, Mathilde, fille de l'empereur Otton Ier, fut abbesse dans la suite[1].

« Les religieuses de ce couvent étaient précédemment cloîtrées à Winedhusen (Wendhausen, près de Hildesheim); mais comme leurs familles, dont les chefs étaient presque tous des princes du royaume, regrettaient que cette résidence de Winedhusen n'offrît pas toutes les ressources nécessaires à la vie, elles insistèrent auprès du roi pour qu'on les transférât ailleurs. Henri et Mathilde eurent donc, à ce sujet, une conférence avec les princes du peuple, et l'on convint que les religieuses ne pouvaient rester plus longtemps près de Winedhusen, où elles manquaient à la fois de direction et des choses les plus nécessaires; il fut question, alors, de les in-

1. Baronius, et d'autres chroniqueurs avant lui, font, par erreur, de cette Mathilde, la fille même de notre sainte. Son histoire a été racontée par Witikind, le moine de Corvey, le plus ancien annaliste de la Saxe, que nous avons déjà mentionné plus haut. Admirateur enthousiaste de l'abbesse, cet historien a préparé la voie à ses successeurs, et c'est ainsi que Baronius et ses devanciers l'ont canonisée. L'Église n'a point ratifié ce jugement, malgré les vertus et la piété que tous se sont plu à lui reconnaître.

La date de sa mort a été controversée : d'après Witikind, ce serait en 999; d'autres la font mourir en 997; Thietmar en 1014 seulement. Nous avouons ne pas pouvoir nous prononcer sur ce point, mais il semble assez naturel d'adopter la date indiquée par Witikind, contemporain de cet événement.

staller dans un nouveau couvent que l'on bâtirait à Quitilingeburg[1] »

Ici se place un fait qu'il est difficile de bien éclair-

1. Quedlinbourg était la ville favorite d'Henri (près d'Halberstadt, dans le comté de Regenstein). Wendhausen désigne peut-être la ville de Westerhausen, située non loin de là. Quelques chroniqueurs l'appellent aussi Winestehusum ou Winitehusum. Quant au monastère de Quedlinbourg, les renseignements qui nous sont parvenus sur lui se réduisent à ceci : fondé par Henri Ier, il ne reçut sa constitution définitive que dans les premiers jours du règne d'Otton Ier, le 13 septembre 936, et fut mis sous la direction immédiate de la couronne; c'était un couvent de dames du monde (*freiweltliches Frauenstift*); aussi ses premières abbesses furent-elles des filles d'empereurs d'Allemagne, et ceux-ci ne lui ménagèrent-ils pas les donations et les privilèges. Ses domaines s'étendaient jusque dans le Vogtland et le Hovelland; il envoyait un délégué ou député impérial, avec droit de siège et de vote, au Banc des prélats du Rhin et à l'assemblée des États de la Haute-Saxe (dans le cercle de laquelle se trouvait la ville de Quedlinbourg). Il fut confisqué en 1539, lors de la Réforme. Dans les premiers temps, ce furent, comme il était naturel, les princes de la maison impériale de Saxe qui se déclarèrent ses protecteurs; après l'extinction de cette famille, la haute protection du couvent fut à diverses reprises concédée, affermée, mise en gage ou même vendue à divers princes; elle devint héréditaire, en 1479, dans une des branches de la maison de Saxe et appartint exclusivement, à partir de 1485, à la ligne Albertine, dont les chefs étaient électeurs de l'Empire. Celle-ci la vendit, en 1697, avec d'autres droits, pour 340000 thalers, à la maison électorale de Brandebourg. En 1803, un décret de la députation de l'Empire assigna les domaines du couvent, qui s'étendaient encore sur cent dix kilomètres carrés et comptaient plus de treize mille habitants, comme principauté héréditaire à la couronne de Prusse. L'année 1807 les vit passer au royaume de Westphalie; en 1813, enfin, ils furent de nouveau incorporés à la Prusse.

cir et sur lequel les deux biographes sont en contradiction. L'abbesse du monastère de Wendhausen, nommée Diemoth (Ditmuth), fut appelée à cette conférence : était-elle ou non d'accord avec le roi et la reine pour un changement de résidence ? D'après l'un des historiens elle l'aurait demandé elle-même au roi, qui y avait consenti ; d'après l'autre (et cela paraît plus probable), Henri et Mathilde avaient proposé ce changement à l'abbesse, qui s'y refusa tout d'abord ; et son refus retarda l'exécution du projet conçu par le couple royal. Ce ne fut qu'assez longtemps après, lorsque Henri n'était déjà plus, que l'abbesse se rendit aux désirs de Mathilde et des princes, ou même aux ordres d'Otton Ier. Toujours est-il que la reine était déjà veuve depuis quelques années lorsqu'elle put réaliser son plan, bâtir le couvent de Quedlinbourg, le pourvoir du nécessaire, et installer la pieuse congrégation à côté même du tombeau de son époux.

CHAPITRE III

MORT DU ROI HENRI; MATHILDE ET SES FILS

Le roi était malade depuis quelque temps déjà. Un jour qu'il était allé chasser à Botfelden (entre Quedlinbourg, Halberstadt et Elbingerode), ou, selon d'autres, à Barthfeld (Bantzfeld, entre Quedlinbourg et Mansfeld), il fut pris d'une fièvre violente et, se sentant gravement malade, crut que sa fin était proche; il convoqua aussitôt les grands du royaume pour délibérer sur les affaires de l'État et la succession au trône. Cette réunion eut lieu à Erpesford (Hervord), et l'abbesse du couvent de Wendhausen, Diemoth, dut s'y trouver aussi. Lorsque l'assemblée eut pris fin (nous ne savons malheureusement pas ce qui y fut décidé)[1], Henri, se croyant remis, partit avec une petite escorte pour Jemelevum[2]; mais là sa maladie le reprit, et « il

1. L'un des biographes dit simplement que le roi consulta les grands sur la question de savoir lequel de ses fils il devait choisir pour successeur. L'assemblée ratifia probablement le choix qu'il fit de son fils aîné, comme on le verra plus loin.

2. Memlehen, sur le fleuve Unstrutt (Unstruct, dans les

termina bientôt sa vie terrestre, selon la volonté de Dieu » (2 juillet 936). Une foule immense et gémissante accompagna son convoi jusqu'à Quedlinbourg, où son corps fut inhumé conformément à ses dernières dispositions.

Quelle est au juste la part de l'histoire et celle du roman dans le récit, à la fois touchant et dramatique, que le biographe le plus récent nous a laissé des derniers moments du roi Henri ? N'oublions pas que ce biographe soi-disant récent a écrit un peu moins d'un siècle après la mort de ce prince, et qu'il pouvait avoir recueilli sur place des renseignements aussi précis que détaillés. De ce qu'il s'est trompé sur quelques points de la vie d'Henri Ier, nous n'avons pas le droit de conclure qu'il a inventé cette vie de toutes pièces. Et si le premier biographe ne dit rien de cette mort édifiante, c'est, ou qu'il n'avait pas recueilli ces détails, ou bien qu'il ne jugeait pas à propos d'y insister dans une biographie qui n'était pas celle du roi. Tout ce que l'on peut admettre ici, comme en d'autres passages, c'est que l'auteur a amplifié un peu son récit et a cru devoir l'orner par quelques discours ou par des développements qui n'ont évidemment rien d'historique. Mais son récit mérite d'être rapporté, au moins dans ses parties principales.

« Le roi, sentant sa mort prochaine, fit appeler sa

vieux auteurs), dans la Thuringe, près du district de Mansfeld ; cette ville possédait un illustre couvent, fondé, dit-on, par sainte Mathilde.

compagne et eut avec elle un long entretien. Après avoir parlé de divers sujets et découvert à la reine ses pensées les plus secrètes, il termina par ces mots : « O toi, qui m'as toujours été si fidèle et que j'ai eu raison de tant aimer, nous remercions le Christ de ce qu'il me permet de te laisser après moi sur terre.... Reçois donc mes actions de grâces de ce que tu n'as jamais cessé de me calmer dans mes moments de colère, de me donner des conseils excellents en toute occasion, de m'éloigner de l'injustice pour me conduire à l'équité, de me pousser à être miséricordieux pour ceux qui souffraient la violence. Aussi te recommandons-nous maintenant au Dieu tout-puissant et aux prières de ses élus, toi et nos enfants, et aussi mon âme qui va bientôt se séparer de mon corps. »

La reine remercie avec effusion son maître et seigneur, et entre aussitôt à l'église, selon sa coutume, pour adresser à Dieu de ferventes prières, pour se recommander à lui avec son époux et ses enfants. Et le roi rendit l'âme pendant ce temps. Les lamentations du peuple la mirent au courant de ce malheur : elle se prosterna aussitôt à terre pour implorer Jésus-Christ en faveur de l'âme de son époux ; « puis, se relevant, elle demanda s'il n'y avait pas dans l'église quelque prêtre encore à jeun qui pût dire la messe pour le roi défunt : le prêtre Adeldac[1]

1. Cet Adeldac (Adaldagus) devint en effet archevêque de Brême et de Hambourg et fut le premier prélat qui or-

se présenta immédiatement et chanta la messe des âmes. La reine, n'ayant pas autre chose sur elle, n'hésita pas à arracher de ses poignets deux gros bracelets d'or qui s'y trouvaient tellement fixés qu'un orfèvre seul semblait devoir être capable de les en retirer, et elle en fit présent au prêtre pour cette messe ainsi dite sur l'heure. Elle lui en fut toujours reconnaissante dans la suite, et le fit nommer évêque par son fils Otton.

« La messe finie, la reine se précipite tout en larmes dans la chambre mortuaire et y trouve, devant le corps inanimé d'Henri, leurs enfants et tous les princes pleurant et gémissant.... Elle-même ne peut contenir l'expression de sa douleur et se jette en sanglotant aux pieds du cadavre : mais Dieu, par sa grâce, lui permit de ne pas l'offenser en cette circonstance et d'éviter, comme il convenait, l'excès du désespoir.

« Puis elle fait approcher ses enfants et leur adresse de pieuses et pressantes exhortations. » (Elle les supplie surtout, en terminant, de ne point avoir d'autre ambition que de servir Dieu, et de ne jamais rechercher le premier rang.) « Enfin elle fit porter le corps du roi à Quedlinbourg, comme il l'avait recommandé, en ayant soin de lui faire des funérailles dignes du lui. »

Cette exhortation que Mathilde adresse à ses

donna des évêques dans le Danemark. Il occupa son siège pendant plus de cinquante ans (937-988).

fils, ces conseils d'humilité, de modération, ne devaient pas être écoutés d'abord. Nous verrons bientôt les plus tristes dissensions éclater dans le sein de cette famille si pieusement élevée, et nous serons obligés de reconnaître que la sainte elle-même, dans un moment d'oubli, sous l'empire d'une aveugle tendresse, contribua pour sa part à troubler la bonne harmonie entre ses fils et à compromettre la paix du royaume.

« Dieu, pour récompenser le roi et la reine de leurs vertus, leur avait donné des enfants excellents, de l'un et de l'autre sexe[1]. L'aîné fut Otton (éloge enthousiaste de ce prince), qui naquit avant l'élévation de son père à la dignité royale; puis vint Henri, né après cet avènement, non moins digne de louanges que son frère, brave, ouvert, pieux comme sa mère et, de plus, doué d'une beauté rare : pour toutes ces qualités, Mathilde le préférait à ses autres enfants et l'aimait comme s'il eût été son fils unique; depuis longtemps déjà elle marquait ouvertement cette préférence et aurait voulu que le roi le désignât de son vivant pour lui succéder; c'est pourquoi Otton était jaloux, et des que-

1. Il y a quelques divergences relativement à la date de la naissance des trois fils de la sainte (nous laissons de côté ses deux filles). La plupart des documents contemporains nous autorisent à adopter les dates suivantes : Otton Ier le Grand serait né en 912; Henri de Bavière, dix ans après, en 922; Brunon vers 925. — Les Bollandistes donnent des dates un peu différentes et font naître Otton, notamment, en 914 ou 915.

relles éclataient fréquemment entre les deux frères.

« Le plus jeune des trois fils fut Brunon, homme sage, digne en tout de sa mère et le modèle des prêtres, qui fut institué archevêque de Cologne : doué des plus rares qualités de l'esprit, il s'était destiné de très bonne heure à la vie ecclésiastique et fut archichapelain du roi son frère.

« Leur sœur, Gerburg, épousa le prince des Belges, Gisilbert » (ou Giselbert, plus exactement duc de Lorraine). « Devenue veuve, elle fut mariée au roi de France (Louis IV d'Outremer). Une autre sœur, Hatwig (Hedwige), épousa le comte de Paris (Hugues le Grand), et devint ainsi la mère des Capétiens. »

C'est donc cinq enfants que Mathilde avait donnés à Henri, et tous ont joué un rôle considérable dans l'histoire, soit par eux-mêmes, soit par leurs descendants. « La piété de leur mère, qui brillait en eux, semblait en outre leur avoir obtenu, dès ici-bas, un sort des plus enviables »

La descendance directe d'Henri Ier occupa le trône d'Allemagne et porta bientôt la couronne impériale d'Occident, avec Otton Ier, son fils, puis Otton II et Otton III, fils et petit-fils de celui-ci, enfin Henri II, ou saint Henri, petit-fils du duc Henri de Bavière, second fils du roi Henri et de Mathilde.

Après la mort de son époux, la reine-mère éprouva, paraît-il, un vif chagrin en voyant la majorité des chefs appeler à lui succéder son fils aîné,

Otton. Elle était de l'avis de la minorité, qui pensait qu'Henri devait avoir la préférence, parce qu'il était né depuis l'avènement de son père au trône de Germanie. Le privilège de l'ancienneté pure et simple, dont bénéficia Otton, accentua encore la division entre les deux frères.

« Henri eut beaucoup à souffrir, mais sa mère le consolait et le fortifiait par de pieuses admonestations. Dieu permit enfin que la concorde fût rétablie par les bons offices de la sainte, et le roi Otton scella cette réconciliation en donnant à son frère Henri le duché de Bavière[1]. »

1. La date de 945 semble devoir être adoptée pour la nomination d'Henri comme duc de Bavière, bien que certains auteurs en aient donné une autre. Il fut, en effet, institué duc aussitôt après la mort du duc Berthold, et au détriment des fils de son frère Arnulphe, qui réclamaient sa succession. Henri épousa la fille de cet Arnulphe, nommée Judith, dont Witikind et Thietmar font le plus bel éloge. La médisance, paraît-il, s'attaqua néanmoins à elle après la mort de son mari, mais son innocence fut solennellement proclamée le jour où elle mourut. Quant à Henri, les chroniqueurs lui attribuent un certain nombre de crimes, et surtout de cruautés, comme on en voit souvent à cette époque, même chez les princes les plus estimés pour leur vertu, et qu'il faut expliquer par la rudesse encore sauvage des mœurs de ces peuples à demi barbares. On ajoute, du reste, qu'il fit pénitence, et que sa veuve, après sa mort, intercéda pour lui à force d'aumônes et de prières.

Son fils, Henri II (de Bavière), qui lui succéda, avait été élevé par sainte Mathilde et semble ne pas lui avoir fait honneur par sa conduite, une fois sur le trône. C'est le fils de ce dernier, Henri III de Bavière, qui devint l'empereur Henri II, ou saint Henri.

Quant au chef de la famille, Henri, fils de la sainte, il

Nous savons déjà que le rôle de Mathilde ne fut pas toujours celui que le biographe lui prête ici, et, sans vouloir, comme certains critiques modernes, jeter à plaisir la défaveur sur le caractère de notre sainte, en la montrant injuste, haineuse envers son fils aîné, au point de soulever contre lui une partie de l'Allemagne et même des peuplades barbares et païennes, nous sommes bien obligés de reconnaître que la reine-mère avait pris parti pour son second fils, et le biographe le plus ancien en fait naïvement l'aveu, comme on l'a vu plus haut. Ne nous hâtons pourtant point de la condamner, sans appel, de ce chef : la raison qu'elle invoquait en faveur d'Henri pouvait avoir du poids à cette époque, où l'hérédité n'était pas encore entrée dans les mœurs, où la succession au trône était réglée, soit par l'élection, soit par d'autres motifs déterminants. Et qui sait si, avec cet esprit prophétique que lui reconnaissent ses biographes, la sainte, en voulant mettre Henri sur le trône, n'avait pas l'intuition des hautes et saintes destinées qui attendaient un héritier de ce fils, dans la personne d'Henri II, le saint? La Providence fit, plus tard, ce que Mathilde avait cru devoir tenter, en faisant passer le sceptre entre les mains de la branche cadette.

Le troisième frère, lui, eut mieux qu'un trône

mourut dès 955; cette date est absolument certaine, malgré certaines divergences chez les annalistes.

pour son partage. « Brunon, à l'époque où mourut son père, étudiait encore les lettres sacrées et faisait chaque jour de nouveaux progrès dans le service du Christ. Aussi le roi ne tarda-t-il pas à le prendre comme archichapelain, et, à la mort de l'archevêque de Cologne, Wigfried, le nomma-t-il à sa place[1]. Mais Brunon n'en resta pas moins humble, sage, vigilant, faisant honneur, comme ses frères, à la piété de sa mère.... Il admit dans sa bergerie plus d'un loup dont il fit un agneau docile.... Et ce qu'il enseignait aux autres, il commençait par le pratiquer lui-même. Il bâtit de nombreux couvents dans sa ville. En tout il fut un vaillant champion de Dieu, un défenseur de la foi chrétienne[2]. »

Les rapports entre Mathilde et ses fils furent, à un moment donné, assez tendus, et les biographes présentent cette partie de son histoire sous un jour tout particulier : Dieu aurait voulu éprouver sa servante en lui infligeant ce qu'il peut y avoir de plus pénible pour une mère, la persécution venant de ses fils.

Elle semblait, en effet, devoir être désormais heureuse et finir tranquillement sa vie au milieu de sa

1. En 953; il occupa ce siège jusqu'en 965, année de sa mort. On a déjà vu, plus haut, qu'il reçut le duché de Lorraine, mais en confia l'administration à deux ducs placés sous ses ordres, ce qui lui valut le titre d'archiduc.

2. La fête de saint Brunon est à la date du 11 octobre. Sa vie a été longuement racontée par un contemporain et se trouve dans les *Monumenta Germaniæ* (voir aussi les Bollandistes et notre Appendice, à la fin de ce volume).

famille réconciliée et florissante; « mais le père du mal, l'ennemi des hommes, le diable, toujours jaloux des gens de bien, se mit à tourmenter la sainte de la façon la plus astucieuse pour la détourner du service de Jésus-Christ; il excita contre elle des ennemis, envieux de sa vertu, et poussa quelques princes à la dénoncer au roi, son fils, et à ses autres enfants comme ayant caché de fortes sommes d'argent, qu'elle aurait dû leur livrer, ou comme ayant, par ses folles prodigalités, dilapidé les finances royales. Ses enfants, en proie à la cupidité, qui ne respecte même pas les liens du sang, voulurent l'obliger à restituer tout ce qu'elle avait donné, pour le nom du Christ, aux églises et aux pauvres. Otton avait même envoyé partout des émissaires pour rechercher les dons qu'elle avait faits et pour arrêter et dépouiller ceux qu'elle chargeait de distribuer ses aumônes; plus d'un lui fut ainsi renvoyé après avoir été cruellement maltraité. Henri lui-même, son favori, se ligua contre elle avec son frère; tous deux voulurent la chasser du domaine qu'elle avait reçu en dot, et l'obliger à prendre le voile. »

Ce fait, que Mathilde dut abandonner à ses enfants toute sa fortune et renoncer même à sa dot (le *Brautschatz* ou la *Morgengabe*), est attesté par d'autres historiens. Nous ne croyons pourtant pas, sur la foi d'un de ses biographes, qu'elle ait réellement pris le voile. Elle se réfugia au couvent d'Angerinum (Aggeriensis ou Angria, c'est-à-dire Engerhen, dans le comté de Ravensperg, en Westphalie), et là elle

put s'abandonner, sans témoins, à la douleur que lui causaient de si indignes traitements. « Par cette retraite volontaire, elle évitait à ses fils de mériter le courroux céleste en se portant contre elle à de coupables extrémités. Elle y continua sa sainte vie, se souvenant de l'Évangile, qui dit que c'est par la persécution que l'on arrive au royaume de Dieu. Sa patience, sa résignation furent vraiment chrétiennes. Pourtant elle avait le cœur déchiré en voyant son cher fils Henri se tourner lui-même contre elle et prendre parti pour son frère. Mais il ne lui échappait jamais une plainte, pas un mot de reproche ou de blâme contre ses enfants ; elle ne permettait même pas, à qui que ce fût, de dire du mal de son fils, le roi Otton.

« Dieu, pour la venger, permit que ce roi échouât, dès lors, dans toutes ses entreprises et fût accablé de maux[1] ; Henri, de son côté, fut atteint d'une grave maladie, comme si Jésus-Christ avait voulu guérir son âme en châtiant son corps. Et la grâce du Saint-Esprit reposait de plus en plus sur sa mère, à cause de son ardent amour pour le Sauveur.

« Otton était inquiet depuis quelque temps et sentait sa conscience tourmentée ; il comprit la cause de ses malheurs et craignit la colère divine, et cette crainte affligeait son âme jusqu'à la mort. C'est alors

1. Il y eut en effet, à ce moment-là (vers 950), des séditions dans le royaume et des soulèvements contre Otton, même dans sa propre famille ; son fils et son gendre se mirent à la tête des révoltés et des conspirateurs.

que des prêtres illustres et vénérables engagèrent sa femme, la pieuse reine Edith[1], à aller le trouver pour lui conseiller de faire revenir sa mère avec tous les honneurs qui lui étaient dus. « Ne te tourmente pas « inutilement, lui dit la reine; tu es puni pour avoir « fait tort à ta mère; rappelle-la et rends-lui sa part « de puissance. » Le roi se laissa toucher et envoya quelques évêques, avec ses plus nobles serviteurs, en ambassade à sa mère, à laquelle ils remirent une lettre de sa part. »

Dans cette lettre, Otton offrait de se soumettre avec joie à n'importe quelle expiation pour rentrer dans les bonnes grâces de sa mère et la décider à revenir auprès de lui. Mathilde n'hésita pas un instant et se décida, de la meilleure grâce du monde, à tout oublier. Elle fit les premiers pas et se rendit aussitôt à Grona[2]. Le roi s'empressa de venir à sa rencontre avec Edith et un brillant cortège d'évêques et de seigneurs; dès qu'il la vit, il mit pied à terre, s'agenouilla sur la route et demanda humblement pardon de ses torts, en promettant de les expier par telle satisfaction qu'il plairait à sa mère de lui imposer.

1. Fille du roi d'Angleterre, Édouard l'Ancien, et sœur du roi Athelstan, Edith (ou Edid), d'après le chroniqueur Witikind, était venue en Saxe vers 928; son fils Liudolf naquit en 930. Elle fut ensevelie à Magdebourg.

2. Gruona, ou Gronde, située probablement près de Gœttingue, était une place forte sur le Weser, où Henri l'Oiseleur avait été assiégé par les troupes du roi Conrad, et que Mathilde avait reçue en douaire.

Mathilde versa des larmes de joie, embrassa d'abord son fils et lui fit une touchante réponse, n'accusant personne et attribuant uniquement ses malheurs à elle-même et à ses péchés. Pour bien montrer à son fils qu'elle lui pardonne sans arrière-pensée, elle accepte toutes ses propositions et s'engage à habiter désormais la partie du royaume qui lui était restituée; et, cela dit, elle implore pour elle, et pour son fils, et pour tous les siens, le pardon et la grâce de Dieu. La reine Edith, qui avait préparé cette réconciliation, mourut peu de temps après (janvier 946).

Tel est, en substance, le récit de l'ancien biographe, qui, dans sa simplicité touchante, nous paraît absolument digne de foi. Le narrateur de la seconde vie, qui le reproduit à peu près en entier, y ajoute un détail qui pourrait bien ne pas être aussi exact, et dont il faudrait attribuer l'insertion au désir qu'il avait de flatter Henri II et son aïeul, le duc de Bavière. Selon lui, Henri, le second fils de Mathilde, celui qui avait été doublement coupable envers sa mère, puisqu'il avait été de tout temps son favori, apprenant la démarche d'Otton, se serait aussitôt décidé à suivre l'exemple de son frère, à se rendre, comme lui, au-devant de Mathilde et à se prosterner à ses pieds, plein de douleur et de repentir, en lui adressant un long discours.

« Lorsque Henri, le magnifique jeune homme que son excellente mère avait aimé plus que de raison, apprit que le roi Otton, son frère, s'était réconcilié

avec son auguste mère, en lui accordant une si haute satisfaction, il fut saisi d'un repentir tout aussi grand et se mit en route, jusqu'à ce qu'il put rencontrer la sainte de Dieu; puis il lui adressa ces paroles : « O ma respectable souveraine et, s'il m'est permis « d'employer ces mots, ma mère très chérie, nous « reconnaissons avoir manqué gravement contre « votre maternelle bonté; mais maintenant nous « cherchons à obtenir votre pardon, bien que nous « ne le méritions pas. Par l'âme et le nom de notre « père, nous vous conjurons de nous laisser revenir « à l'ancien degré de votre grâce. Nous ne doutons « nullement que le Christ ne nous accorde la grâce « du pardon, si vous voulez exercer l'indulgence « de tout votre cœur; car, depuis que nous avons « excité votre piété à se tourner en courroux, nous « avons été mis extraordinairement en danger par « la maladie. »

« En voyant ainsi son fils pleurer et implorer humblement son pardon, la vénérable mère ne put se contenir plus longtemps et se hâta de laisser éclater ses sentiments en ces termes : « Ne pleure point, « mon fils Henri; cesse, mon fils, cesse de te tour- « menter, car ta mère n'a point la force d'entendre « de ta bouche ces paroles suppliantes. Approche- « toi et donne ton baiser à ta mère! Que le Dieu bon « et fidèle te soit propice; nous t'aimons de nouveau « comme auparavant; car nous savons bien que des « discours hostiles ont seuls pu t'insurger contre « nous. »

Tout cela ressemble bien un peu à une amplification de rhétorique, et peut nous paraître manquer d'authenticité, au moins en ce qui concerne la forme et les détails. Nous admettrons cependant assez volontiers qu'Henri ait cru devoir se réconcilier avec sa mère, et que cette réconciliation ait eu lieu en même temps que celle d'Otton, ou presque aussitôt après. « Ses fils, conclut le dernier biographe, furent ainsi d'accord pour lui rendre tout ce qui lui appartenait et pour l'aider désormais dans ses bonnes œuvres, en construisant et en dotant des églises et des couvents, et en secourant les pauvres. Dès lors, leur amour filial ne cessa plus de se manifester jusqu'à l'heure même de la mort. »

Ne peut-on pas admirer, dans cette simple histoire, — dans ce fait, si fréquent, hélas, de la désunion d'une famille, provoquée par des motifs de vulgaire intérêt, — l'action vraiment prodigieuse de la piété, de la vertu chrétienne, qui, par sa seule force, vient à bout de toutes les machinations et finit par s'imposer aux esprits les plus prévenus? Ce n'est pas un des moindres miracles de la sainte, d'avoir ainsi touché le cœur de ses fils; car, d'habitude, les enfants ingrats reviennent difficilement et reculent devant un aveu, — surtout un aveu public, — de leur faute. « Le père du mal et du mensonge » ne les lâche pas volontiers, une fois qu'il les tient; et c'est bien la grâce divine qui a dû l'exorciser, chez Otton et Henri, à l'instigation de la douce Edith et de la pieuse Mathilde. Le respect humain et le scepti-

cisme moderne n'étaient pas venus encore endurcir le cœur de ces deux hommes, qui, touchés d'un mouvement surnaturel, — ou très naturel, si l'on veut, — ne rougissent point de confesser leurs torts et de se jeter aux pieds de leur mère.

CHAPITRE IV

SUITE ET FIN DU RÈGNE D'OTTON LE GRAND

On a vu dans un chapitre précédent un résumé du règne d'Otton le Grand d'après les documents acceptés ou découverts par la critique contemporaine. Nous nous proposons de revenir, dans celui-ci, sur la dernière partie de ce règne, au point de vue surtout de l'action que Mathilde a pu exercer sur lui, et en suivant autant que possible le récit des deux biographes de la sainte.

« Après la mort de la reine Edith (946), le roi Otton, déjà dans la maturité de l'âge, imita la piété de son père et s'entendit avec sa sainte mère pour bâtir des églises et des couvents. C'est ainsi que Mathilde éleva le monastère de Palidi et put y réunir trois mille clercs, qu'elle entretenait largement et qu'elle faisait instruire pour les former à la sainteté[1].

1. On lui attribue la construction de deux autres monastères, celui de Nordhusum (Nordhausen), et celui de Mimmelebium (Memleben). Quant à Palidi (ou Poledense), on en a perdu la trace.

« Otton passa trois années entières dans l'exercice de toutes les vertus, uniquement occupé de bonnes œuvres, adonné à la prière et aux pieuses lectures, dans la chasteté d'un veuvage presque semblable à la virginité, et semblant bien décidé à ne se jamais remarier. Mais Dieu en décida autrement. Car, sur ces entrefaites, le roi apprit la mort du glorieux roi des Latins, Lothaire (que le biographe ancien appelle, par erreur, Lodewig), et les persécutions indignes qui s'abattirent sur sa veuve (950). Cette noble épouse, nommée Adélaïde, se trouva en butte aux odieuses obsessions d'un homme pervers, Berengar (Bérenger), qui voulait la forcer à l'épouser afin d'obtenir son royaume et de dominer ainsi toute l'Italie. Sur le conseil des princes, Otton partit pour le Latium avec une forte armée, afin de secourir la veuve et de châtier Bérenger : son frère Henri et tous les princes de la Germanie l'accompagnèrent dans cette expédition ; Dieu lui permit de remporter la victoire et de délivrer la reine, et aussitôt, ayant rendu grâces au Christ, il emmena Adélaïde, après avoir confié à son frère Henri la garde de Bérenger, qui termina ses jours dans une étroite captivité, en Bavière. Lui-même épousa bientôt après Adélaïde, et ils eurent de beaux enfants de l'un et de l'autre sexe. »

Les choses ne se passèrent pas aussi simplement que semble le faire croire ce récit, qui résume un peu trop les événements. Le roi Lothaire, fils du comte Hugues de Provence, avait été associé par son

père au gouvernement de l'Italie en 932; il mourut en novembre 950, empoisonné selon les uns, et, selon d'autres, d'un accès de frénésie. Sa femme, Adélaïde, était fille du roi des Burgondes, Rodolphe, qui fut aussi roi d'Italie pendant quelque temps. Après la mort subite de Lothaire, elle fut obligée, pour échapper à Bérenger, de s'enfermer dans la place forte de Canusinum (Canouse), d'où elle appela Otton à son secours. Ce Bérenger, connu sous le nom de marquis d'Ivrée, était le petit-fils d'un autre Bérenger, roi d'Italie en 915, qui avait été détrôné par le père d'Adélaïde, Rodolphe de Bourgogne, appelé par un grand nombre d'Italiens révoltés. L'histoire de l'Italie, à cette époque, offre un tissu inextricable de guerres, de révolutions et d'intrigues, et les contemporains, surtout au delà des Alpes, ne devaient guère pouvoir s'y reconnaître.

Otton, après sa victoire, n'emmena pas Bérenger prisonnier en Allemagne, comme le raconte le biographe : il lui laissa la couronne d'Italie, ou du moins une partie de ce royaume, pendant quelques années encore, et ce fut seulement en 964, après une nouvelle guerre et le long siège du mont Léon, que Bérenger fut envoyé en Bavière, où il mourut, à Bamberg, au bout de deux ans, c'est-à-dire longtemps après la mort du duc Henri, frère de son vainqueur, qui avait bien été d'abord constitué son geôlier, mais en Italie.

De même, pour le mariage d'Otton avec Adélaïde, il s'écoula un peu plus de temps que n'en indique

le vieil historien. Après avoir accompagné la reine dans une tournée à travers l'Italie (c'est, bien entendu, de l'Italie du Nord qu'il s'agit), le roi germain, épris de ses charmes et touché de ses vertus autant que de son infortune, finit par l'épouser à Pavie; le couple royal resta encore quelques mois en Italie, et Otton ne retourna dans la Saxe que vers la fin de l'année 951. Le premier fruit de leur union fut une fille, appelée Mathilde comme sa grand'-mère, et qui, conformément au vœu de celle-ci, fut envoyée au couvent de Quedlinbourg, dont elle devint, dans la suite, la supérieure ou l'abbesse; elle y mourut pieusement vers l'âge de quarante-cinq ans, à ce que l'on croit, et certains auteurs l'ont considérée comme sainte, peut-être parce qu'ils l'ont confondue avec son aïeule. C'est à elle que le moine Witikind dédia ses Annales de la Saxe.

Trois ans après la naissance de cette fille, Adélaïde donnait un fils à son époux (955), et ce fils, appelé Otton comme son père, devint roi, plus tard, sous le nom d'Otton II. « Ces deux naissances furent pour la reine-mère l'occasion de rendre de nouvelles actions de grâces à Dieu. »

Pour la fin de ce règne, les biographes procèdent de la même manière, résumant les faits plutôt qu'ils ne les racontent, et omettant presque toujours ce qui ne leur paraît point cadrer avec l'histoire de la sainte. C'est cela même, peut-être, qui donne un charme particulier à leur récit, la synthèse ayant toujours plus d'attrait pour l'imagination que l'analyse.

Ajoutons à cela les réflexions naïves ou pieuses qui leur échappent à tout instant, et nous regretterons moins de ne pas avoir, à la place de ces deux biographies, de sèches annales ou des œuvres de judicieuse critique. Laissons-leur encore la parole en cette partie de notre histoire.

« Sur ces entrefaites, le roi Otton fut appelé à Rome par le souverain pontife (Jean XII), pour recevoir la couronne impériale après avoir reconquis le royaume d'Italie, dot de sa femme Adelaïde. Il partit donc, ayant confié la garde de son jeune fils Otton et le gouvernement de ses États à sa sainte mère et à son fils naturel, Guillaume, archevêque de Mayence. » (C'est à tort que la Vie ancienne dit qu'il remit la direction des affaires à son fils Otton, trop jeune encore pour gouverner, puisqu'il n'avait que six ans en 961, année où le roi entreprit sa seconde expédition d'Italie. Ce qui peut expliquer cette erreur du biographe, c'est que le jeune Otton avait été, à ce moment, *élu roi*, son père voulant, en cas de malheur, lui assurer la possession du trône.)

« Il arrive en Italie, accompagné de sa fidèle épouse, pour obéir au pape, et, sous la conduite du Christ, avec l'aide de Dieu et de son armée, il fait la conquête du Latium, défait les troupes de Bérenger, qui avait usurpé ce royaume, et fait déporter l'usurpateur, avec toute sa famille, dans le pays des Bawariens. » (Nous avons déjà vu que ce fait important a été relaté, par la Vie récente, à une date antérieure, et que le duc de Bavière, Henri, qui y

est nommé comme étant chargé de la garde du prisonnier, était mort en 955, plusieurs années avant la défaite définitive et la captivité de Bérenger.)

« C'est alors qu'Otton se rendit à Rome où il fut couronné empereur avec sa compagne; et désormais il gouverna en maître souverain les villes d'Ausonie et tout l'empire romain. Le sacre avait eu lieu dans la cathédrale de Saint-Pierre, et Adélaïde avait reçu la couronne en même temps que lui; de sorte que les Romains jurèrent de se soumettre à lui et à ses descendants et de lui payer tribut à l'avenir. »

La chronologie de cette période n'est pas très facile à établir exactement. Il est certain que l'expédition dura plusieurs années, de 961 à 965. Mais à quel moment précis Otton fut-il couronné empereur? Ce fut probablement en février 962, — et les chroniqueurs ne nous ont laissé aucun détail sur cette cérémonie. Il revint à Rome l'année suivante, pour les fêtes de Noël, après être resté assez longtemps à Pavie; puis il retourna dans cette dernière ville pour la Noël de 964 et se trouva en Allemagne pour les fêtes de Pâques de 965.

Sa mère, pendant cette longue absence, était vivement tourmentée à son sujet et ne cessait de prier et de faire prier pour lui, tout en multipliant ses aumônes à son intention. « Agitée par la crainte et l'espoir, elle adressait à Dieu les plus ferventes supplications pour son fils, et comme elle se demandait quel sacrifice elle pourrait faire pour lui con-

cilier la grâce d'en haut, elle forma le projet de fonder, d'accord avec son petit-fils, le jeune Otton, un couvent à Northusium (Nordhausen, ville impériale de la Thuringe septentrionale, sur les confins des comtés de Hohenstein et de Stolbein); elle y réunit une troupe considérable de religieuses qui devaient prier pour son salut spirituel et temporel, et pour celui de tous les siens. » (La Vie récente ajoute que le nombre de ces sœurs était de trois mille[1], toutes consacrées au service de Dieu et au culte de la bienheureuse Vierge Marie; mais elle spécifie que leurs prières avaient pour objet le salut de l'âme du roi Henri Ier et de son fils Henri de Bavière, qui était né dans cette ville.)

« La sainte veilla elle-même à la construction de cet édifice et ne cessa jamais, sa vie durant, de protéger et d'enrichir le couvent avec une sollicitude toute maternelle. »

Les inquiétudes de sa mère décidèrent-elles Otton à hâter son retour en Allemagne ? et ces inquiétudes ne tenaient-elles point peut-être aux bruits qui circulaient sur la façon dont l'empereur traitait le souverain pontife, l'Église de Rome et les affaires ecclésiastiques en général ? Ces questions ne peuvent guère être résolues à l'aide des textes que nous avons sous les yeux. Le biographe le plus ancien dit sim-

1. Il y a une confusion de dates, évidemment, car on a vu plus haut le même fait, avec les mêmes détails, rapporté à une autre époque et à un couvent de religieux ou de clercs.

plement que l'empereur revint d'Italie, se rendit à Cologne, où Brunon, son frère, était archevêque, et y appela sa mère avec son fils Otton et sa fille Mathilde. L'autre en dit un peu plus : « L'empereur, étant à Rome, apprit que sa sainte mère désirait vivement le revoir; il se rendit aussitôt à Cologne, où se trouvait son vénérable frère, l'archevêque Brunon. » Ce dernier détail est d'ailleurs inexact, bien qu'il figure également dans les deux récits : c'est à Worms que saint Brunon vint au-devant de son frère, le jour de la Purification (965); on célébra ensuite la fête de Pâques à Ingelheim, puis on se rendit en bateau à Cologne, où eut lieu la réunion de famille. D'après le second biographe, Mathilde serait allée au-devant de l'empereur avec ses deux petits-fils, Otton et Henri, ce dernier, fils du duc Bavière et devenu, depuis la mort de son père, l'objet particulier de l'affection de la sainte; elle avait également amené sa fille, la reine Gerberge, et le fils de celle-ci, Lothaire (Gerberge était, comme on l'a vu, veuve du roi de France Louis d'Outremer, auquel Lothaire avait succédé en 954).

« Ce fut leur dernière entrevue, car la sainte ne devait plus se retrouver avec l'empereur dans cette vie mortelle, mais ils ont été réunis, nous l'espérons dans l'éternelle félicité... La glorieuse mère de cette race illustre fut accueillie avec les plus grands honneurs par toute la famille, et surtout par l'empereur. On ne saurait peindre la joie de la sainte en revoyant son fils, au milieu de cette brillante escorte et

de tous les membres de sa famille; elle commença par remercier le Christ pour tant de grâces, principalement pour l'heureux retour de son fils et pour sa nouvelle grandeur.

« Alors entra l'évêque Baldéric[1], qui, du temps du roi Henri, avait été le maître de l'archevêque Brunon, et qui bénit cette réunion. Il adressa ensuite un discours à Mathilde : « Réjouissez-vous en ce « jour, ô vénérable Reine, car, selon les paroles de « l'Écriture, vous voyez vos fils et les enfants de « vos enfants. »

« La reine, selon sa coutume, rendit encore grâces à Dieu, puis elle entra dans la chambre de l'empereur pour avoir un entretien particulier avec lui. Elle voulait confier à son fils le souci qu'elle éprouvait en songeant à l'abandon où se trouverait, après sa mort, le couvent dont elle n'avait pu achever la construction (celui de Nordhausen) ; elle le recommande alors avec larmes à la piété de toute sa famille et insiste sur le but qu'elle a en vue, qui est de faire prier pour l'âme des deux Henri (de son époux et de son fils), ainsi que pour le salut de tous les siens et pour le bien du royaume. » (Le second biographe, selon sa coutume, donne à ce discours un assez long développement et rapporte aussi la réponse du roi, que nous nous bornons à résumer).

1. Ce Balderic, le quinzième évêque d'Utrecht, occupa ce siège pendant cinquante-neuf ans et mourut en 977; c'est en effet chez lui, à Utrecht, qu'avait longtemps vécu le jeune Brunon.

« Otton répond affectueusement, la remercie de ses bonnes prières et la rassure en lui promettant de ne jamais laisser le couvent dans l'embarras; il s'engage à subvenir, tant qu'il vivra, aux dépenses de cette sainte maison; il prend le même engagement pour son fils Otton, et même pour tous ses descendants, qu'il exhorte d'avance à se montrer fidèles.

« Cela dit, on se rendit tous ensemble dans le monastère de Northusen, en Saxe : la sainte voulait que son fils le visitât en personne avec tous les siens. La bienheureuse reine, alors, convoqua toutes les religieuses et les recommanda à l'empereur. Celui-ci les accueillit toutes ensemble avec douceur et d'un visage riant, et les mit sous la garde de Dieu, en disant : « La sainte mère de Dieu, la Vierge Marie, reine du ciel, veuille leur accorder sa grâce et les toujours protéger dorénavant pour l'amour de son fils, afin qu'elles aiment Dieu seul par-dessus tout et le servent de toute leur âme, non point pour désirer obtenir les louanges des hommes, mais uniquement par le vif désir de mériter la récompense éternelle. Aussi supplions-nous Dieu que nos enfants et petits-enfants soient touchés d'une telle commisération pour ces religieuses, que jamais l'appui et la consolation ne leur manquent aussi longtemps que subsistera la moindre étincelle de notre race. » Après cela il confirma de nouveau, pour son salut et celui des siens, des parents comme des petits-enfants, tout ce que la sainte de Dieu avait donné

auparavant avec l'assentiment de son petit-fils, et il y ajouta d'autres donations, autant que sa mère en désira.

« Ils restèrent encore sept jours dans cette ville, et la pieuse reine adressa beaucoup d'autres recommandations au cœur de son fils, comme si elle ne devait plus jamais le revoir avec les yeux de ce corps périssable. Puis, au point du jour, lorsque fut venu le moment où le roi avait décidé de repartir, ils se levèrent de bonne heure et eurent un long entretien mêlé de beaucoup de larmes. Ensuite ils entrèrent dans l'église pour entendre la messe ensemble, et, bien que la vénérable reine affectât de se donner un visage serein, elle avait pourtant à lutter dans son cœur contre un grand chagrin. Lorsque la solennité de la messe fut terminée, elle fit entendre encore ces paroles à son fils : « Mon très cher fils, ayez soin de bien graver dans votre mémoire les recommandations que nous adressons ici même à votre fidélité. C'est ici que nous nous sommes souvent trouvée dans la joie ; c'est ici que Dieu nous a sauvée des douleurs de l'enfantement. C'est dans cette ville que nous avons mis au monde votre frère Henri, que nous avons aimé outre mesure à cause du nom de son père ; votre sœur Gerbirc est également née ici. Et parce que, grâce à l'intercession de la Sainte Vierge Marie, nous avons échappé deux fois dans cette ville aux dangers de l'enfantement, nous avons fondé ce couvent en son honneur, et, plus particulièrement, comme je vous l'ai déjà dit aupa-

ravant, pour le salut de l'âme de votre père et de votre frère ainsi que pour votre propre bonheur. Aussi convient-il que, toutes les fois que vous penserez à ces événements, vous vouliez bien accorder, pour l'amour de nous, une sympathie d'autant plus grande à ceux et celles qui habitent en ces lieux. Et comme il me semble que nous échangeons ici pour la dernière fois un entretien, je veux que ces derniers regards que vous portez sur votre mère vous avertissent de ne pas oublier ce couvent. » L'empereur, profondément ému, promit d'accomplir tout ce que sa mère exigeait.

Nous ne faisons aucune difficulté d'admettre que ces discours, rédigés après coup, peuvent être jusqu'à un certain point des morceaux oratoires dont l'authenticité est plus que douteuse; rien n'empêche pourtant de penser que l'auteur, qui était de Nordhausen même et touchait de près au couvent, comme on le verra plus loin, a résumé assez exactement les entretiens qu'il reproduit. La tradition du couvent pouvait être encore toute fraîche et véridique, puisque la reine n'était morte qu'une trentaine d'années avant l'époque où écrivait le narrateur.

L'empereur augmenta donc les dotations du couvent et signa une charte pour les garantir. La reine mère remercia vivement le prince et le bénit avec tous les siens, en priant Dieu pour eux. Elle semblait souriante, quoique pénétrée de douleur.

« Leur séparation fut touchante; l'assistance entière fondit en larmes. A grand'peine arrachée des

bras de son fils, la sainte retourne à l'église pour y chercher des consolations; elle baise les dalles où son fils venait de s'agenouiller, un instant auparavant, pendant la messe. A ce spectacle, le comte Wittgo et d'autres seigneurs de la suite du roi éclatent en sanglots et courent vers lui pour le mettre au courant de ce qui se passe. Otton, qui était déjà en selle, saute aussitôt de son cheval, se précipite dans l'église en gémissant et y trouve sa mère, toujours pleurant et dans la même attitude. Il s'agenouille à côté d'elle et lui adresse les paroles les plus tendres et les plus émouvantes. Mais c'est elle, alors, qui l'engage à se retirer, puisqu'il le faut et que, en prolongeant leur réunion, ils ne peuvent qu'augmenter encore la douleur de la séparation. « Allez maintenant, lui dit-elle, allez avec la paix du Christ; je crois que vous ne reverrez plus mon visage dans cette chair mortelle. » Elle lui recommanda une dernière fois son cher couvent, et l'empereur dut enfin se résigner à la quitter.... Il passa par diverses villes de la Thuringe, inspecta quelques provinces, assura partout l'administration de son royaume et partit de nouveau pour Rome, mais, cette fois, avec son fils[1]. »

Otton survécut cinq ans à sa mère, qui mourut deux ans après cette entrevue. Ces quelques années, qu'il passa presque constamment en Italie, ne furent

1, En 966, Otton avait célébré la fête de l'Assomption à Worms; il passa le jour de Noël à Rome.

pas exemptes pour lui de difficultés et de chagrins. Nous ne savons rien de ce que la sainte a pu, a dû même lui dire au moment de la séparation suprême; les biographes sont, sur ce sujet, d'une discrétion qu'il est permis de regretter, mais qui se comprend fort bien. Ils tenaient avant tout à faire un livre d'édification, de piété, à donner un modèle aux reines à venir non moins qu'un motif de joie et de légitime orgueil aux descendants de cette femme éminemment pieuse; ils n'ont pas voulu en faire une femme politique. On peut supposer pourtant que Mathilde, avec cet esprit clairvoyant, cette raison calme et sereine qui la distinguent durant tout le cours de sa longue vie, aura mis son fils en garde contre les dangers de sa politique de conquêtes, contre les enivrements et les entraînements de l'Italie et de l'Orient : elle ne devait certainement pas être portée pour l'union de son petit-fils avec la princesse grecque Théophanie; et, en lisant entre les lignes, nous ne serions pas éloignés de supposer que des mésintelligences, ou, du moins, des divergences de sentiments et d'opinions, ont pu s'élever entre Mathilde et son fils, le jour même où, selon le naïf récit du biographe, Otton sautait de cheval pour aller retrouver sa mère, agenouillée et pleurant sur les dalles de l'église. Mais le succès l'avait grisé; sa compagne, l'Italienne Adélaïde, l'appelait au delà des Alpes, et il quitta sa mère sans vouloir discuter avec elle, sans vouloir, non plus, écouter ses sages avis.

« Lorsque la sainte fut morte, des messagers se

hâtèrent de porter cette triste nouvelle en Italie, où son fils, l'empereur Otton, gouvernait le Latium, lui, ce prince excellent, qui aurait eu, comme sa mère, la gloire de la piété la plus haute, s'il lui avait été permis de mépriser une couronne obtenue par une révolte des troupes et d'éviter la guerre. »

Ces dernières lignes appellent quelques explications. La critique moderne les souligne et semble triompher en montrant combien une pareille assertion est en contradiction avec l'histoire; elle fait remarquer, d'ailleurs, que l'auteur, ici encore, s'est borné à copier « sans discernement » une phrase de Sulpice Sévère qui se rapportait à l'empereur Maxime (maître de l'Occident, grâce à une sédition militaire, de 383 à 388). Mais ne peut-on pas dire, comme dans d'autres cas analogues, que le biographe de sainte Mathilde, prenant un peu partout ce qui semble convenir à ses personnages, a emprunté à l'historien de saint Martin une appréciation qui pouvait s'appliquer à Otton non moins qu'à Maxime, et que cela n'infirme en rien l'autorité de son témoignage? N'y aurait-il pas, dans ce passage, une allusion très acceptable aux exécutions ordonnées par Otton, à Rome, en 967, à la suite d'une sédition du peuple et de la noblesse? Seulement il a confondu deux faits distincts : la sédition elle-même et sa répression par l'empereur. Et peut-être aussi les quelques mots sur « cette couronne qu'il aurait dû mépriser » sont-ils un vague écho des objurgations que la sainte a dû adresser à son fils pour le prémunir contre ces guerres

d'Italie, contre cette ambition dangereuse et cette conquête éphémère de Rome et de l'empire latin. Nous aurions ainsi quelque idée du rôle politique joué par Mathilde à la fin de sa vie, rôle sur lequel les deux biographes sont également muets. Il nous semblerait tout naturel d'admettre que la sainte n'a pas approuvé ces lointaines expéditions et que, surtout, elle sentait sa conscience tourmentée à l'idée que l'empereur entrait en lutte avec le pape, avec Rome et les Romains, et que les armées germaniques étaient désormais employées à verser du sang chrétien. Ce n'est là qu'une hypothèse; mais elle paraît tout aussi raisonnable que celle qui consiste à croire que le vieux biographe, contemporain des événements et des acteurs, confondait l'empereur Otton I[er] avec l'usurpateur Maxime.

Ce qui suit est encore emprunté, pour la première phrase du moins, au texte de Sulpice Sévère, mais paraît, cette fois, d'une application plus directe. « La grandeur d'Otton ne l'éloigna pourtant pas du service du Christ; car, dès que les envoyés lui eurent communiqué leur triste message et qu'il se fut livré à la plus profonde douleur, l'empereur s'empressa d'exécuter strictement les dernières volontés de sa mère. Il donna au couvent de Northusen une partie du douaire de Mathilde et lui envoya même, selon les intentions de la sainte, un privilège spécial du pape.

« Il resta encore en Ausonie jusqu'au moment (avril 972) où son fils, Otton le jeune, épousa une

princesse de la famille impériale grecque, l'excellente Théophanu (Théophanie), qui lui apporta d'immenses richesses. Et, après avoir fait couronner le jeune couple, il rentra dans la Saxe, sa patrie, avec toute sa famille et ses troupes (mars 973). Il passa la semaine sainte à Quedlinbourg, près du tombeau de son père et de sa mère ; puis il tomba malade et mourut à Mimilevum (Memleben), après avoir assisté aux offices dans une église, selon sa pieuse habitude : les anges vinrent chercher son âme (mai 973). Son fils (Otton II) lui succéda en Italie comme en Saxe et devint le digne émule des vertus de ses parents et de ses grands-parents, avec la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il. »

CHAPITRE V

SAINTE MATHILDE DANS SA RETRAITE; SES VERTUS ET SES ŒUVRES

Les deux biographes sont à peu près d'accord pour nous montrer Mathilde, dès son veuvage, uniquement occupée de bonnes œuvres, vivant dans la retraite et ne faisant que de rares apparitions dans le monde. « Aussitôt après la mort du roi Henri, la reine vécut dans un veuvage riche en vertus, à tel point que bien peu de personnes de l'un ou de l'autre sexe pourraient espérer de l'imiter. Sa sagesse, sa bonté, sa charité étaient sans égales; l'amour de Dieu, la chasteté, l'habitude de la prière étaient la règle de sa conduite. » — Tout ce développement, assez long, ressemble, sauf pour quelques faits plus particuliers, à un lieu commun ou à un sermon; il est emprunté, d'ailleurs, en divers passages, à une vie de sainte Gertrude, écrite un siècle auparavant, ce qui, nous le répétons, ne doit ni nous étonner ni nous mettre en défiance : les saints se ressemblent sur tant de points !

« Elle aimait à se lever la nuit, sans réveiller per-

sonne, et allait, avec une seule servante, à l'église, pour prier Dieu sans faste et sans ostentation. (D'après Witikind, elle couchait dans une chambre contiguë à l'église.) Et en se rendant ainsi devant les autels, soit du vivant de son époux, soit surtout une fois veuve, elle n'y allait jamais les mains vides. Elle aimait à prier pour les morts, et avait généralement fini de chanter tout le psautier avant le chant du coq. » (On peut supposer que le psautier désigne simplement les vêpres des morts et d'autres offices comprenant un certain nombre de psaumes.)

« Au moment où l'on allait célébrer les Nocturnes, elle se recouchait en silence et semblait ainsi avoir dormi la nuit entière comme tout le monde; puis, à la cloche des Nocturnes, elle se levait avec les autres, en toute hâte, et rentrait à l'église pour assister à l'office en commun. Quand cet office était terminé, que les portes étaient closes, elle restait en prière, sans s'interrompre, jusqu'à l'aurore; et alors seulement elle se couchait et prenait un peu de repos, afin que les forces ne vinssent pas à lui manquer, dans le courant de la journée, pour le service du Christ. »

Le jour, en effet, était consacré presque uniquement à ce « service du Christ » qui consistait surtout à venir en aide aux pauvres et aux malheureux; et ce n'est pas un des moindres mérites de notre sainte que d'avoir su partager ainsi son temps entre la vie contemplative ou méditative et les œuvres de charité. Les biographes insistent avec raison sur ce point.

« Dès le matin, les pauvres affluaient pour recevoir d'elle des vivres et des vêtements : c'étaient leurs cris qui la réveillaient, et elle avait hâte de se lever pour nourrir et vêtir les membres du Christ.... Après quoi elle revêtait elle-même ses habits de deuil, simples et toujours sévères, pour retourner à l'église et assister au saint sacrifice. On ne saurait dire avec quel profond respect elle entendait la messe. » Le reste de la journée était consacré aux autres offices, aux devoirs de son état et à de nouvelles bonnes œuvres. « Elle s'occupait de ses biens, mais uniquement pour assurer une bonne part de ses revenus aux pauvres et à l'Église. Bref, du matin au soir, elle ne cessait pas un seul instant de pratiquer les plus éminentes vertus chrétiennes; et, en fait de nourriture et de sommeil, elle ne s'accordait que ce qui était absolument indispensable pour soutenir ses forces[1]. »

Telle était la vie si régulière, si calme et heu-

1. Sur la foi d'un chroniqueur qui dit que la sainte, après la mort de son époux, « mena la vie religieuse dans le monastère de Quedlinbourg », quelques commentateurs ont cru pouvoir affirmer qu'elle avait pris le voile, professé la règle de saint Benoît, et porté le capuchon. Aucun texte sérieux ne vient confirmer cette hypothèse; et la phrase du chroniqueur peut signifier simplement : « elle mena *une* vie religieuse », c'est-à-dire pieuse et semblable à celle des religieuses. On conçoit d'ailleurs la vénération qu'ont eue pour elle les Bénédictins, à cause des nombreux couvents qu'elle avait fondés, et il est tout naturel qu'ils aient fini par croire très sincèrement qu'elle était entrée dans leur ordre. La même erreur s'accrédita au sujet de son arrière petit-fils, saint Henri.

reuse, en somme, malgré les chagrins de son veuvage, que la reine mère menait depuis la mort de son époux (936), lorsque la mort de son fils Henri, duc de Bavière, vint assombrir la dernière partie de sa vie et détruire à tout jamais les espérances de bonheur qu'elle pouvait fonder encore sur des objets terrestres (955). Nous ne parlons pas des dissentiments qui avaient éclaté quelque temps auparavant entre elle et ses fils : pour une âme comme la sienne et avec des cœurs aussi faciles à faire revenir que ceux d'Otton et d'Henri, ce n'était là qu'une épreuve passagère, dont elle était plutôt disposée à rendre grâces à Dieu. Mais la mort prématurée de son fils tendrement aimé dut être un coup terrible pour cette mère à l'âme si affectueuse en même temps que si haute. Les deux biographes cherchent, comme il convient, à donner une idée de cette douleur, tempérée par la foi et endormie à la longue par la pratique de la charité. Mais ils négligent de nous dire que, comme cela paraît probable, Mathilde éprouva, la même année, une douce consolation par la naissance de son petit-fils, qui fut plus tard l'empereur Otton II.

« Le duc de Bavière, atteint d'une grave maladie, s'était rendu, pour voir sa mère, au couvent de Palidi (ou Palithi, Pœhlde, au pied du Harz, près de Herzberg)[1] ; elle voulut le retenir auprès d'elle pour

1. On ne sait pas au juste à quelle époque elle avait fondé ce « monastère de clercs » ; elle en avait bâti plusieurs autres, comme on l'a déjà vu, notamment à Quedlinbourg,

lui prodiguer ses soins; mais il insista pour s'en retourner, et la sainte dut se contenter de lui adresser, au départ, les plus vives et les plus tendres recommandations, afin qu'il ne manquât pas de se réconcilier avec Dieu. Elle lui fit même certaines prédictions, qui furent vérifiées dans la suite. La séparation eut lieu avec effusion de larmes de part et d'autre; Henri rentra en Bavière, où il mourut peu après et fut enseveli à Ratisbonne.

« Sa veuve, Judith[1], envoya la nouvelle de cette mort à la sainte. Avant d'aller la trouver, les messagers répandirent la nouvelle dans Quedlinbourg, où elle se trouvait alors; mais personne n'osait la lui porter. Ce ne fut que le lendemain, au sortir de la messe, pendant que la reine mère lisait un Dialogue (sans doute quelque traité religieux)[2], que sa fidèle suivante, Richburg, lui dit que des messagers étaient venus de Bavière. Elle s'attendit aussitôt à une triste nouvelle, et les fit introduire; mais eux se tenaient en sa présence, et n'osaient point parler[3]. Ils finirent par lui faire connaître l'objet de leur mis-

et, aux environs de cette ville, à Gernrode (mais certains chroniqueurs attribuent la fondation de ce dernier couvent au margrave Géron, vainqueur des Slaves, qui l'aurait élevé en 960, après avoir vu mourir ses deux fils).

1. Cette Judith, ou Jutta, était une fille de l'ancien duc de Bavière, Arnulphe, dont les fils avaient été dépossédés au profit d'Henri.

2. Peut-être s'agit-il des Dialogues de saint Grégoire le Grand, fort goûtés dans le monde religieux, et qui avaient trait au culte des morts, si cher à Mathilde.

3. Il y a encore ici une réminiscence classique, dont

sion en lui mettant une lettre sous les yeux. Le désespoir de la reine fut extrême sur le moment, et l'on doit renoncer à le décrire; mais bientôt elle se ressaisit, appelle les religieuses et se rend avec elles à l'église, afin de prier et de les faire prier pour son fils. Agenouillée devant le tombeau de son époux, elle adressa pendant longtemps à Dieu les plus touchantes supplications pour le repos des deux âmes qui lui étaient si chères. Puis elle prit des vêtements de deuil plus sombres encore que par le passé, vêtements qu'elle ne quitta plus jusqu'à sa mort [1]. C'est ainsi qu'elle vécut désormais dans un second veuvage, plus sévère encore que le premier.

Jaffé se scandalise, à tort selon nous; tout un vers de Virgile, presque textuellement copié :

« Postquam introgressi, et coram data copia fandi,

qui, chez le biographe, devient : « Qui postquam ingressi, et coram data esset copia fandi. »

1. Le premier biographe ajoute, un peu plus loin, une réflexion assez difficile à concilier, en apparence, avec cette observation. « Elle eût sans doute remporté la palme des vertus virginales, si elle n'avait encore conservé le goût d'un certain luxe dans ses vêtements. » Faut-il voir dans cette phrase une sorte de lapsus, une réminiscence maladroite d'un auteur plus ancien, ou Mathilde a-t-elle eu réellement, à quelques moments de sa longue vieillesse, des retours de coquetterie féminine ou du moins de délicatesse princière, tout à fait naturels à cette époque encore à demi barbare? On serait tenté d'admettre cette dernière hypothèse, si l'on s'en rapporte à certains faits racontés plus loin, au moment même de la mort de la sainte (notamment l'histoire du drap broché d'or qui servit à ses funérailles). Cela n'empêche nullement, d'ailleurs, de croire qu'elle porta, en général, un deuil sévère.

« L'existence de la sainte devint alors tellement austère qu'elle s'interdisait jusqu'aux moindres apparences de récréation profane. » Nous ne suivrons pas les vieux auteurs dans le développement un peu long qu'ils donnent à ce tableau des occupations pieuses dans lesquelles se confinait la reine-mère. Certains détails paraissent presque puérils ; mais ce sont ceux-là même, peut-être, qui attestent le mieux la véracité de ces témoignages contemporains.

« Elle s'appliquait surtout à l'aumône ; deux fois par jour, elle nourrissait les pauvres, les voyageurs et tous ceux qui recouraient à elle. Même elle se plaisait à donner la nourrriture à un coq qui, tous les matins, par son chant, appelait les fidèles à l'office, et aux petits oiseaux, pour lesquels elle faisait répandre des miettes de pain sous les arbres. » N'est-ce pas là un trait bien touchant dans sa naïveté, qui fait songer à la tendresse de saint François d'Assise pour tous les animaux et pour les oiseaux en particulier ?

« Même en voyage, elle ne négligeait pas ces devoirs de charité : elle emportait toujours des cierges pour les couvents ou les églises, et des vivres pour tous les passants nécessiteux ; si son char ne suffisait pas, elle se faisait suivre d'une voiture chargée de provisions. Et elle-même, tout en voyageant ainsi, elle passait les nuits en prière ; mais quelquefois le sommeil la gagnait, et sa fidèle Richburg avait l'ordre alors de la réveiller quand il le fallait. Parfois Richburg s'endormait aussi et

laissait passer des pauvres sans avertir la reine : celle-ci se réveillait d'elle-même, grondait doucement sa compagne, et rappelait le pauvre pour le combler de présents, ou ordonnait au cocher de revenir en arrière, quand on l'avait dépassé d'une trop grande distance[1].

« Dans toutes les villes où elle résidait ou qu'elle traversait pendant l'hiver, même en pleine campagne quand elle s'y trouvait, elle prenait soin de faire allumer de grands feux, surtout la nuit, pour réchauffer les pauvres gens; et cela aussi bien sur les places et les routes que dans les maisons. Elle faisait préparer des bains pour les indigents et les voyageurs; souvent même elle se mettait à leur service, nettoyant de ses mains ceux qui étaient couverts de plaies et dont l'aspect était le plus répugnant. Après quoi elle leur faisait donner des vêtements propres, ou les habillait elle-même avant de les nourrir.

« D'habitude, elle rassemblait les pauvres deux fois par jour et les nourrissait royalement. Mais c'était surtout les veilles du jour du Seigneur, les samedis, qu'elle aimait à multiplier ses aumônes, à laver elle-même ou à faire laver les femmes pauvres

1. Plusieurs de ces détails se retrouvent, comme on l'a déjà constaté ailleurs, dans la *Vie de saint Martin de Tours*, de Venantius Fortunatus (fin du VI[e] siècle). Quoi d'étonnant que la charité de ces deux saints ait offert quelques analogies, et que le biographe de Mathilde ait cru pouvoir profiter du récit de son devancier?

et tous les nécessiteux avec le plus grand soin. Elle avait choisi ce jour, d'abord à cause de la sainteté de la journée du lendemain, pour se préparer à la fête de la résurrection de Notre-Seigneur, et aussi en mémoire de la mort de son époux, le roi Henri, qui, comme on peut l'espérer, était entré en Paradis ce jour-là[1]. Aussi célébra-t-elle, jusqu'à sa mort, le samedi de chaque semaine, comme le jour du mois et le jour de l'année qui rappelaient la date de cette mort; et Dieu fut sans doute satisfait de cette pieuse coutume, puisque, par une grâce spéciale, ce fut à un pareil jour de la semaine qu'il la fit passer de cette vie à l'éternité[2].

« Ce jour-là elle traitait plus somptueusement les pauvres, qu'elle nourrissait royalement : elle-même ne voulait goûter d'aucun mets avant d'en avoir fait charger richement les tables qu'elle faisait dresser jusqu'à trois fois dans la journée pour les serviteurs du Christ, comme elle appelait les misérables. Souvent même elle sortait du couvent pour surveiller les festins, et restait à jeun pour

1. Malgré le silence des biographes sur ce point, on aimerait à croire également que la reine avait une prédilection marquée pour le samedi, parce que ce jour était consacré à la sainte Vierge. Nous ne savons si cette dévotion particulière du samedi était bien répandue en Allemagne à cette époque, mais on verra plus loin que Mathilde n'a jamais manqué d'honorer la mère du Sauveur.

2. Henri Ier était mort, en effet, le samedi 2 juillet 936, et Mathilde mourut le samedi 14 mars 968. Ce sont là des faits précis, que la critique actuelle ne peut révoquer en doute.

soigner et servir les malades, les indigents et ses propres domestiques.

« Les jours de fête, où il est défendu de travailler de ses mains, elle se livrait à des occupations pieuses, lisant elle-même ou faisant lire les saintes Écritures, qu'elle savait presque en entier par cœur. Mais les jours ordinaires, tout en travaillant comme une servante, elle priait, ou écoutait des lectures édifiantes, ou chantait des psaumes ; et si parfois elle en était empêchée par des conversations et d'autres distractions inévitables dans le haut rang qu'elle occupait, elle tenait à se donner une compensation, elle vaquait à la prière au premier moment de loisir, elle se réservait au moins un petit instant avant le repas, se tenait debout, en méditation, devant la table, et ne goûtait d'aucun mets avant d'avoir fait une œuvre pie quelconque, se souvenant de ces paroles de l'apôtre (II. Thessal. III 10) : « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger. »

Tout cela peut, je le répète, sembler banal ou puéril à de certains esprits, disposés par avance à faire fi du témoignage des contemporains ou à ne point admettre la vertu chrétienne, la sainteté dans ses traits essentiels : pour nous, il y a là un ensemble de faits dont la majeure partie semble absolument authentique, et qui concordent de tout point avec les mœurs du temps comme avec le caractère de Mathilde.

Il nous reste à parler de faits d'un autre ordre

pour lesquels nous comptons encore bien moins avoir l'assentiment des critiques allemands ou de leurs émules : je veux dire les faits d'ordre surnaturel, que le second biographe, reproduisant à peu près le texte du premier, intitule : « Miracles de Mathilde; son esprit prophétique. »

« Dieu, pour témoigner hautement devant le monde combien cette manière de vivre lui était agréable, éleva Mathilde jusqu'à la lumière des miracles. Un jour que, selon son habitude, elle célébrait en grand apparat, à Quedlinbourg, l'anniversaire de la mort du roi Henri, en offrant un festin à une multitude de pauvres accourus pour la circonstance, elle avait pris place sur une hauteur d'où elle était tout heureuse de contempler cette foule innombrable de serviteurs du Christ. Elle avait fait placer les uns dans la plaine, où de grandes tables étaient servies par ses domestiques, tandis que les autres avaient été réunis sur une colline, où elle leur distribuait elle-même la nourriture. A un moment donné, comme elle avait partagé des gâteaux[1] autour d'elle et chargé ses serviteurs d'en porter dans la vallée, elle s'aperçut, par une sorte de divination, qu'un pauvre, dans cette dernière foule, avait été oublié. Elle fut grandement peinée de cet oubli, dont elle tança son intendant, puis

1. L'un des biographes dit : *tortum panem*, un pain tordu, ou en couronne, quelque chose, peut-être, comme de la brioche. L'autre parle simplement de pain; mais il ne semble pas admissible que le pain ait manqué.

elle prit un gâteau sur lequel elle traça le signe de la croix après avoir invoqué le nom du Christ, et le lança dans l'espace, du haut de la colline, dans la direction de la vallée; et l'on vit ce gâteau tomber, par-dessus les rochers et les murailles, dans le sein du pauvre auquel il était destiné.

« Un autre fait, non moins merveilleux, se produisit un jour dans son couvent de Quedlinbourg. Elle avait l'habitude de présenter elle-même, tous les jours, au prêtre, le pain et le vin pour le saint sacrifice. Un matin, après la messe, on ne retrouva pas l'ampoule d'or qui avait contenu le vin, et, fort inquiètes, craignant une réprimande, la fidèle Richburg et les autres suivantes la cherchèrent partout et longtemps, mais en vain. On finit par avouer cette perte à la reine, et l'on se demandait qui pouvait avoir commis ce larcin sacrilège. Mais le lendemain matin, la sainte, en allant à l'église, vit une biche qui courait vers un bois, près du couvent : elle l'appela auprès d'elle, et la conjura, au nom du Christ, de rendre le vase sacré qu'elle avait effectivement avalé sans que personne s'en doutât. La bête, obéissante, rendit immédiatement l'ampoule devant les servantes émerveillées. » (D'après le biographe le plus ancien, le fait se serait passé le matin même, à la sortie de la messe, devant tous les fidèles, et la sainte aurait obtenu la restitution immédiate de l'objet, par la même adjuration, du reste, et par la même voie.)

Que le lecteur veuille bien nous permettre ici,

après le récit de ce dernier fait, une courte digression sur le degré de crédibilité des miracles : elle répondra peut-être à certaines préoccupations, très légitimes, de son esprit. Une question générale, fort importante, se pose en effet, à propos des deux miracles racontés ci-dessus. Quand un fait pareil, raconté par des contemporains, nous paraît, à nous autres modernes, incroyable, ou même, disons le mot, absurde et ridicule, devons-nous le rejeter et croire que la bonne foi du narrateur a été surprise, que sa raison et son sens critique se sont trouvés en défaut, ou, encore, qu'il a voulu se jouer de nous et se permettre une fraude pieuse?

Voici, par exemple, l'histoire, étrange en effet, de cette ampoule ou burette d'or qui disparaît de l'autel après le sacrifice de la messe, que l'on cherche vainement partout, que l'on croit perdue ou dérobée, et que la sainte, après une fervente prière, retrouve en la faisant rejeter de l'estomac d'une biche (sauvage ou apprivoisée, peu importe) qui l'avait avalée. On entend d'ici les railleries des sceptiques : « Cette ampoule nous paraît bien dure à digérer! » Et même des personnes bien pensantes pourront dire que, sur ce chapitre-là, il vaut mieux n'accepter que des faits moins invraisemblables, des miracles sensés, ayant une portée utile et morale.

A cela nous pouvons répondre, en principe, qu'un fait miraculeux est toujours, par définition, invraisemblable, dans le sens ordinaire que nous donnons à ce mot, et que son plus ou moins d'étrangeté ne

change rien à son caractère essentiel; et, de plus, qu'on peut toujours y trouver une portée morale ou utile, si l'on entend par là l'effet qu'il doit produire réellement sur ceux qui en sont témoins.

Dans le cas particulier qui nous occupe, où est la pierre d'achoppement pour les sceptiques ou pour les esprits timorés? Ils peuvent objecter : 1° qu'une biche, même sauvage, n'a point l'habitude d'avaler des objets de métal; 2° que le fait de cette biche, rejetant de son estomac une ampoule d'or, manque absolument de grandeur et de décorum; 3° que ce prétendu miracle ne paraît avoir en vue ni un bien immédiat pour ses témoins ni un but d'édification pour la postérité.

Ces trois objections peuvent être écartées, ce semble, sans que l'on ait besoin de recourir à aucune subtilité de dialectique, pourvu que l'on consente à admettre la possibilité des faits extraordinaires que nous appelons du nom de miracles. On peut dire en effet :

1° Que si la biche eût avalé un des objets qui servent habituellement à l'alimentation des ruminants, ce serait une chose tout ordinaire, et non plus un miracle;

2° Que le caractère, en apparence grossier, malpropre même, si l'on veut, de ce fait, n'a lieu de scandaliser que les gens qui voient de préférence le côté trivial et vilain en toute chose, et que les esprits non prévenus n'attachent aucune importance aux petits détails accessoires d'un événement surna-

turel; rien ne les y choque, parce qu'ils ont l'âme pure et les yeux tournés en haut : *Omnia munda mundis*, — rien d'immonde pour ceux qui ne le sont pas ;

3° Enfin que cette burette, ou cette ampoule, qui avait servi à dire la messe et à laquelle Mathilde tenait tout particulièrement, avait pour les témoins de la scène, comme pour la sainte elle-même, un caractère auguste, sacré, presque divin, son contenu ayant été changé au sang de Notre Seigneur Jésus-Christ ; que par suite, sa disparition, surtout dans l'estomac d'une bête, devait être considérée comme un grand malheur, attribuable aux maléfices de Satan ; et qu'en la retrouvant on avait remporté une victoire sur l'esprit des ténèbres : d'où cette conclusion très naturelle, que Dieu avait permis ce miracle, non seulement pour glorifier sa pieuse servante, mais encore pour édifier les témoins présents et les lecteurs futurs de cette histoire, en montrant quel respect religieux on devait avoir pour tous les objets consacrés au culte, pour ceux surtout qui concourent le plus directement au saint sacrifice de la messe.

Ainsi, non seulement, nous ne rejetons pas, comme invraisemblable et absurde, cette partie du récit des biographes, mais nous croyons encore qu'un pareil fait est de ceux qui sont le mieux appropriés à l'esprit de l'époque où il se passe comme aux besoins des âmes dans tous les temps. On ne raisonne pas en pareille matière, sous peine de déraisonner. La foi

s'impose par d'autres arguments que la science ou la persuasion. Celui qui a dit : *Credo quia absurdum*, — je crois parce que c'est en dehors de la raison, — entendait dire par là que, certaines choses paraissant absurdes, c'est-à-dire indémontrables par les voies ordinaires du raisonnement ou de l'expérience, il fallait leur appliquer un autre moyen de connaître, qui est la croyance pure et simple. Et la croyance a ses règles et ses lois tout comme les autres sources de nos idées ; tout le monde est d'accord là-dessus. Pour croire, il suffit d'avoir confiance en la véracité des témoins : et c'est là le seul critérium ; nous ne pouvons ni en exiger ni en admettre d'autre.

Les vieux biographes, après avoir ajouté que la sainte opéra bien d'autres miracles, déclarent vouloir s'abstenir de les raconter, pour ne pas allonger inutilement leur récit, et se contentent de remarquer que Mathilde agit encore plus sur ses contemporains par ses vertus et sa charité que par des faits merveilleux et des manifestations extérieures de sa sainte prédestination.

Ils lui attribuent, en outre, le don de prophétie ; seulement ils ne sont pas d'accord sur tous les points en ce qui concerne ce genre de miracles. Mais ne nous hâtons point de triompher, avec la critique actuelle, de ces divergences, qui ne nous paraissent entamer en rien le fond même de l'histoire. On peut admettre que chacun des deux biographes, écrivant à son point de vue et pour la gloire de l'une des deux branches régnantes issues de la sainte, a choisi ou

arrangé les faits selon le but qu'il poursuivait et les préférences naturelles du roi pour lequel il écrivait; les faits, en eux-mêmes, n'en seront pas moins vrais et relativement exacts.

Voyons, par exemple, ce passage du récit le plus ancien :

« Le fils d'Otton le Grand, nommé Otton comme son père, fut désigné longtemps à l'avance pour lui succéder (en mai 961); mais la sainte avait, bien auparavant, prononcé à son sujet une remarquable prophétie, saluant sa naissance (en 955) comme un événement des plus heureux, et promettant qu'il serait l'honneur et la gloire de la famille. »

La vie récente raconte un fait analogue, mais dans des circonstance différentes, et avec bien plus de détails : « Un jour qu'elle avait reçu à Frosa [1] la visite de ses petits-fils, à savoir le jeune Otton, fils de l'empereur de ce nom, et Henri, fils du duc de Bavière, Henri, qu'elle avait toujours préféré à ses autres enfants, Mathilde, étant à table avec la reine Adélaïde, sa belle-fille, regardait avec amour les deux cousins qui jouaient auprès d'elle. A un moment, Henri s'approche et demande à l'embrasser: elle le serre tendrement sur son cœur et remercie Dieu de le lui avoir conservé. (Ici se trouve encore une réminiscence de Virgile, au sujet de la mort de

1. Frosa était une petite ville située sur l'Elbe, dans la Basse-Saxe. Henri l'Oiseleur y avait fondé un évêché, que l'empereur Otton I[er] transféra à Magdebourg. — Elle s'appelle aujourd'hui Frohse (dans le cercle de Magdebourg).

son fils Henri, père de cet enfant [1]). Adélaïde intervient et propose pour plus tard un mariage entre cet enfant et sa fille Emma [2]. La sainte soupire, et répond, après un assez long silence, qu'elle souhaite à la jeune princesse d'épouser un jour un homme dont le nom lui présage plus de bonheur; et elle rappelle les malheurs de toute sorte qui ont frappé son fils durant sa vie, malheurs qui, peut-être, continueront encore à sévir sur l'héritier de son nom. « Et pourtant, ajoutait-elle, nous espérons que ce nom ne sera point perdu pour notre race, et que de cet enfant sortira un petit-fils qui pourra s'élever à la dignité royale. »

Cette allusion à l'avénement de Henri II (saint Henri) était pour ainsi dire imposée à l'auteur de la biographie, d'un livre écrit à la demande de ce prince; et l'auteur ne se fait point faute d'insister sur la prédiction, mettant dans la bouche de la sainte des paroles prophétiques relatives à l'avenir de la famille et à la couronne royale, puis impériale, que devait porter un jour l'héritier du duc de Bavière. Il profite même de l'occasion pour adresser à ce prince une éloquente apostrophe, l'adjurant de se souvenir que c'est la sainteté de son aïeule qui lui a obtenu de Dieu tant de faveurs signalées, et lui souhaitant la continuation de cette

1. « Abstulit atra dies, et funere mersit acerbo. » (Virg., Én., VI, 428, à propos des enfants morts en bas âge.)

2. Née du premier mariage d'Adélaïde avec le roi Lothaire d'Italie; elle épousa en 965 le roi de France, Lothaire.

prospérité spirituelle et temporelle. « Que l'Ange du Seigneur marche devant toi, t'accompagne et te suive, et dirige toutes tes actions, et anéantisse sous tes pieds tous tes adversaires, afin que tu vives longtemps pour le plus grand bien de la sainte Eglise et reçoives un jour la récompense de la vie qui ne finit point. »

L'auteur ajoute qu'il croit devoir s'arrêter dans l'expression de cette admiration et de ces souhaits, « parce qu'il craint que la malveillance ne l'attribue plutôt à une flatterie blâmable qu'au sentiment d'une sincère vénération. Il taira donc tout ce qui lui reste à dire de glorieux sur le compte de ce prince, pour fermer la bouche à l'envie. »

Il semble qu'on puisse invoquer ce dernier passage à l'appui de l'opinion, déjà précédemment émise, que l'auteur, tout en voulant plaire à Henri II et le glorifier dans son aïeule, avait néanmoins un certain souci de la vérité, et que l'on ne doit pas suspecter sa probité historique, — malgré les petits plagiats et les réminiscences littéraires qu'il se permet de temps à autre. Et, pour les prophéties attribuées à la sainte, rien n'empêche d'admettre, au moins dans une certaine mesure, les deux récits que nous venons de rapporter et qui ne s'excluent nullement l'un l'autre.

CHAHITRE VI

DERNIÈRES ANNÉES DE MATHILDE ; SA MORT

Nous n'avons pas de renseignements précis sur la vie que mena la sainte après sa dernière entrevue avec son fils, l'empereur Otton. Ce qui ressort du texte, un peu vague, de ses deux biographes, c'est que, malgré les infirmités et la maladie, son activité ne se ralentit pas, et qu'elle continua de se préoccuper des œuvres qu'elle avait fondées, affrontant même des voyages fréquents, pénibles et fatigants, pour accomplir ses devoirs de charité.

« Déjà s'approchait l'heure, si pénible pour beaucoup d'hommes, où Dieu allait affranchir cette âme sainte de la prison du corps et récompenser dans l'éternité les rares vertus de sa servante. La reine avait été sérieusement malade pendant toute une année (966 à 967), puis maladive et fatiguée ; mais elle cherchait à cacher son mal, et, malgré son extrême faiblesse, ne cessait de circuler péniblement à travers les villes, les villages et les burgs de ses domaines.

« Après avoir visité diverses villes de la Saxe et

veillé à ce que rien ne manquât à ses chers couvents, elle revint à Northusium, son séjour de prédilection, pour s'entretenir avec sa fidèle Richburg, qu'elle avait mise comme abbesse à la tête de ce monastère. Elle commença par inspecter le couvent, avec le plus grand soin, à tous les points de vue. Dès l'origine, du reste, elle avait pris l'habitude d'entrer elle-même, aussi souvent que possible, dans l'école (sans doute une sorte d'école annexe ou préparatoire), pour s'y assurer des progrès des jeunes filles : c'était son plus agréable passe-temps de voir et d'entendre quels progrès toute personne pouvait faire dans la science et dans la vertu.

« Elle resta ainsi dans la ville de Northusium durant tout l'automne, jusque vers la Noël. Après la fête de l'apôtre saint Thomas (21 décembre), elle fit appeler de nouveau sa chère abbesse et lui adressa un touchant discours avec les plus affectueuses exhortations. Elle prévoyait, dit-elle, que sa fin était prochaine, et comprenait qu'il lui fallait partir pour ne pas mourir en ce lieu. Richburg essaya vainement de la rassurer et de la retenir, dans l'espoir d'une prochaine guérison, ajoutant que, si la mort devait leur enlever leur protectrice, les religieuses voudraient du moins, comme suprême consolation, pouvoir garder son corps dans la chapelle du couvent. La reine répondit qu'elle y avait bien pensé déjà, et qu'elle n'aurait pas demandé mieux que d'être enterrée ici, ne fût-ce que pour rendre le couvent plus cher à son fils, mais que le

tombeau de son époux la réclamait à Quedlinbourg, et qu'il était préférable que sa dépouille reposât à côté de celle de son maître et seigneur, le roi Henri. Si elle mourait ici, d'ailleurs, cela pourrait devenir pour son cher couvent une cause d'ennuis et de tristesse, car on ne manquerait pas de venir leur reprendre son corps. Elle adressa encore bien d'autres discours, avec ses dernières recommandations, à sa chère Richburg, en l'assurant, elle et ses religieuses, qu'elle serait toujours, morte ou vivante, de cœur et d'âme avec elles. » (Ce discours est assez long dans le deuxième biographe; nous nous bornons à le résumer.)

Ce fut donc le 22 décembre 967 que la reine-mère quitta Northusium, « laissant tout le monastère en deuil. Elle se hâta de rentrer à Quedlinbourg, où elle savait que Dieu avait prédestiné de séparer son âme de son corps. Elle y eut presque aussitôt une recrudescence de maladie et ne tarda pas à s'affaiblir considérablement. Comme elle sentait que sa mort était prochaine, elle fit mander à l'abbesse Richburg de venir la retrouver, car celle-ci était depuis si longtemps sa confidente, qu'elle tenait à l'avoir à ses côtés au moment suprême.

« Puis elle se souvint du précepte de l'Évangile, qui ordonne de vendre tout ce qu'on a et de le donner aux pauvres, et fit distribuer aux évêques et aux prêtres tout l'argent qu'elle n'avait pas encore partagé entre les malheureux et les couvents, ainsi que ses biens de toute sorte, au point qu'elle garda

seulement le vêtement qu'elle avait sur le corps, après en avoir réservé deux pour ses funérailles. Riches et pauvres accouraient en foule pour la visiter dans sa maladie, et nul ne s'en retournait les mains vides.

« Alors vint aussi l'archevêque de Mayence, Willehelm, petit-fils de la sainte[1], qui, comme tous les autres, traversa en gémissant le vestibule de cette demeure, bien qu'il eût dû plutôt se réjouir[2]; Dieu avait pourtant décidé qu'il mourrait avant son aïeule, mais il lui permit de porter ses consolations à la reine[3], et, ne prévoyant pas sa propre mort, l'archevêque put assister ainsi celle qui devait lui survivre quelques jours.

« La reine, le voyant ainsi en larmes, le reçut d'un visage serein, montrant combien elle était heureuse de le voir, puisque son fils Brunon lui avait été enlevé[4]; elle lui parla longtemps avec amitié, et finit par dire en soupirant : « Je te recommande mon âme; je te recommande aussi mon couvent de Northusen, afin que tu le protèges par toi-même et auprès de l'empereur; car ce monastère

1. Ce Guillaume était un fils naturel de l'empereur Otton Ier.

2. Passage imité de Sulpice Sévère; la situation s'y prête tout naturellement.

3. Il y a ici, chez le second biographe, un effet de style, un peu recherché, peut-être, dans le goût de saint Augustin, mais qui ne manque pas de beauté : *Obiturus visitavit obituram* (il allait mourir, et visita celle qui allait mourir).

4. Saint Brunon, archevêque de Cologne, était mort en octobre 965.

n'est pas encore achevé, ce qui fait que j'éprouve plus de sollicitude à son sujet que pour tous les autres. » Guillaume promit à son aïeule de veiller à l'exécution de ses volontés, et se chargea encore de plusieurs autres commissions pour l'empereur. Mais il n'eut pas le loisir de s'en acquitter : il ne revit jamais son père, car il mourut peu de temps après, ainsi que la sainte l'avait prévu[1]. »

La Vie plus récente ajoute quelques détails à ce récit, dont la simplicité est vraiment touchante. « La reine avait demandé à Guillaume d'entendre sa confession, puis de dire la messe pour elle, pour les siens et pour tous les fidèles, vivants et défunts[2]. L'évêque fit ce que Mathilde lui demandait, lui donna l'absolution, le viatique, les derniers sacrements, et resta encore trois jours auprès d'elle, parce qu'il attendait sa fin prochaine; mais, le quatrième jour, voyant qu'elle n'était pas encore à la dernière extrémité, il lui demanda la permission de s'en aller pour un voyage indispensable. La reine y consentit, et ils se séparèrent après un long entretien, tout à fait intime (que le biographe ne repro-

1. Guillaume mourut subitement, en voyage, à Radulveroth (Rudolstadt ?), le 2 mars 968, c'est-à-dire douze jours avant Mathilde.

2. On sait que cette formule se trouve dans la liturgie de la sainte messe (Offertoire, Oblation de l'Hostie : *Pro omnibus fidelibus christianis, vivis atque defunctis*). La reine a pu se servir de ces expressions, qui se présentaient tout naturellement à son esprit en pareille circonstance. Nous voyons ainsi que ce texte de la liturgie est très ancien.

duit pas, et qui est probablement celui que l'on trouve résumé, plus haut, dans la Vie ancienne.) Mais, avant de laisser partir son petit-fils, elle voulut lui donner un souvenir, et appela Richburg pour lui demander s'il restait quelque objet dont on pût faire cadeau à l'archevêque. L'abbesse chercha partout sans rien trouver : la sainte se souvint alors qu'elle avait fait mettre de côté deux manteaux (*pallium*) pour sa sépulture : elle commanda de les lui apporter et déclara qu'ils seraient plus utiles à son petit-fils qu'à elle-même[1].

« Guillaume, rappelé auprès de Mathilde, accepta ce présent avec reconnaissance, et prit congé d'elle, en disant tout bas à quelqu'un de l'assistance qu'il partait pour Radulveroth, mais qu'il laissait un de ses clercs dans la maison pour l'avertir au cas où la reine mourrait, afin qu'il pût revenir aussitôt et l'ensevelir comme c'était convenable. La reine, qui ne pouvait, en apparence, l'avoir entendu, se leva sur son séant et déclara que c'était inutile, que l'archevêque ferait mieux d'emmener avec lui ce clerc dont il pouvait avoir besoin. « Allez donc,

1. Ce *pallium* (manteau ou couverture) était un large vêtement broché d'or que sa fille Gerburg lui avait envoyé; l'auteur emploie le pluriel, peut-être parce qu'il y avait deux pièces distinctes. La prophétie de la reine, relative à la mort de Guillaume, est un peu ambiguë, nous l'avouons : elle a pu vouloir dire, simplement, qu'un pareil objet, un vêtement de luxe, serait plus utile à un vivant qu'à une morte. Il ne serait pas impossible, pourtant, que Mathilde eût prévu la mort de son petit-fils.

ajouta-t-elle, partez avec la paix du Christ, *quelle que doive être sa volonté.* » Guillaume partit alors pour Radulveroth, où il mourut subitement après avoir pris médecine.

« Des messagers vinrent annoncer aussitôt cette triste nouvelle, si imprévue, à Quedlinbourg. On hésitait à en informer la reine, parce que l'on craignait que cette émotion ne hâtât sa fin; mais la sainte, animée d'un esprit prophétique et souriant au milieu de ses larmes, demandait pourquoi on lui cachait la mort de l'archevêque, puisqu'elle la connaissait déjà. « Faites sonner les cloches, dit-elle, et réunir les pauvres pour leur distribuer les aumônes qui devront intercéder pour son âme auprès de Dieu[1]. » Et elle vécut encore douze jours après cet événement.

« Ce fut un samedi (14 mars 968) que la sainte quitta ce monde . C'était le jour, comme l'on sait, où elle exerçait le plus volontiers ses œuvres de charité[2]. Lorsqu'elle comprit que sa dernière heure allait venir, elle fit réveiller sa suite et appeler auprès d'elle les prêtres et les religieuses. On accourt

1. L'autre Vie rapporte ce fait un peu différemment : « A peine l'archevêque était-il mort, que son aïeule, sans avoir appris cette nouvelle de personne, en fit part à son entourage, et s'apitoya sur cette fin si imprévue. » Les deux récits, on le voit, concordent pour le fond.

2. On a déjà vu, plus haut (page 80, note 1), l'hypothèse qu'il nous semble permis de faire au sujet de cette coïncidence, qui, pour les sceptiques eux-mêmes, devrait présenter un caractère vraiment providentiel.

en foule de tous côtés, et la reine ne veut pas que personne soit empêché d'arriver jusqu'à elle. Quand tous furent réunis autour de son lit, elle leur adresse, avec une rare piété, ses dernières exhortations. (L'auteur de la seconde Vie les reproduit très brièvement.) Après cela, elle renvoie les assistants, sauf ceux dont les services lui étaient nécessaires, et fait venir sa petite-fille, nommée aussi Mathilde, fille de l'empereur Otton, abbesse du monastère de Quedlinbourg, et lui adresse les plus salutaires recommandations, ses suprêmes conseils et ses encouragements. Elle lui dit, notamment, avec une tendre insistance, de veiller avec soin, amour et humilité, à la prospérité du troupeau qui lui était confié, de s'acquitter avec conscience de sa mission, de ne s'éloigner que rarement du monastère, d'absorber son esprit dans la lecture des livres saints, et d'enseigner à ses compagnes tout ce qu'elle y aurait appris, mais surtout de donner toujours l'exemple aux autres et de les devancer par ses actes en ce qu'elle exigerait d'eux. Puis elle lui présenta le livre des décès de la famille, et lui recommanda de prier pour le roi Henri et pour ses proches, pour elle-même aussi, et pour toutes les âmes fidèles dont elle s'occupait de son vivant.

« La dernière personne introduite auprès d'elle fut l'abbesse Richburg, sa fidèle amie : celle-ci, tout en pleurs, se jette aux pieds de la reine qu'elle tient longtemps embrassés ; puis elle s'écrie que, sa maîtresse une fois disparue, il lui sera bien difficile à

elle-même de veiller sur le troupeau qu'elle lui a confié. Mais la sainte alors la rassure, en lui rappelant qu'elle l'a recommandée, avec son couvent, à toute la sollicitude de son fils Otton et de ses petits-fils. L'abbesse ne paraissant pas avoir grande confiance dans cet appui, Mathilde lui répond que Dieu est l'appui suprême de tous les fidèles, et que, d'ailleurs, elle espère bien que l'empereur Otton n'oubliera pas sa promesse. Dieu se chargera de punir ceux qui toucheraient à ce qui appartient au couvent, et de récompenser ceux qui l'augmenteront. »

Tel est le récit du biographe le plus récent, dénué de tout ornement et de tout emprunt. Son devancier n'avait pu s'empêcher d'agrémenter le sien de quelques réminiscences de Sulpice Sévère, qui ne changent rien, d'ailleurs, au fond même de l'histoire. Il donne, par exemple, le discours très pathétique de l'abbesse : « A qui vas-tu nous laisser, nous, pauvres orphelines, toi qui étais notre consolation et notre espoir? », etc. Et la sainte lève les yeux au ciel, étend ses mains et répond d'une voix grave : « Je vous confie au souverain Pasteur.... Mon fils ne vous délaissera pas.... Mais, en tout cas, ayez confiance en Dieu ; cherchez premièrement son royaume, et vous aurez tout le reste par surcroît[1]. »

1. Les critiques allemands exagèrent singulièrement l'importance de tous ces emprunts. La phrase de Sulpice Sévère (*Cui nos desolatas relinquis?*) est banale, et peut se trouver partout. La citation de saint Luc (XII, 31 : « Cherchez premièrement... ») peut aussi fort bien avoir été faite par la reine, qui savait les Saintes Ecritures par cœur. En

« Aussitôt après, elle se tourna vers les assistants et demanda qu'on lui relevât la tête, pour que son visage fût tourné vers le ciel et que son âme revînt plus vite à Dieu, pendant que le corps tomberait en poussière. Elle avait voulu, d'ailleurs, être couchée sur un cilice. Et c'est ainsi qu'elle rendit son âme à Dieu et aux anges, chargée d'ans, cette pieuse reine Mathilde, laissant à la postérité un modèle de toutes les vertus, après avoir eu le bonheur de voir ses enfants et ses petits-enfants jusqu'à la quatrième génération[1]. Ce fut le 14 mars (968), à Quidilingaburg (Quedlinbourg), qu'elle s'endormit dans le Seigneur[2]. Son corps y repose dans l'église du saint évêque et confesseur Servatius, où elle fut honorablement ensevelie à côté du tombeau de son époux et seigneur, Henri. »

Le second biographe donne quelques détails de plus sur cette mort de la sainte, et nous n'avons aucune raison d'en suspecter l'authenticité. « Elle

somme, nous n'avons aucune raison sérieuse, ici comme ailleurs, de nous méfier de la biographie ancienne.

1. Cette phrase est empruntée à la Vie de sainte Gertrude. La similitude des situations permettait évidemment cet emprunt.

2. Aucun doute n'est possible sur cette date; tous les documents la fixent au samedi 14 mars 968, sauf un chroniqueur, mal renseigné évidemment, qui parle de 940. Un manuscrit bavarois dit, il est vrai, qu'elle mourut le samedi de la première semaine de Carême, qui serait alors le 7 mars; il y a là une erreur de rédaction, et il faut lire : le samedi après la première semaine de Carême, qui tombe bien le 14 mars, puisque Pâques était le 19 avril.

fit approcher les prêtres et les religieuses pour faire sa confession devant eux et leur demander de prier Dieu pour elle. Elle fit dire la messe et reçut la sainte communion pour mieux échapper aux embûches de notre ennemi, si rusé. Elle engage alors les assistants à chanter les psaumes et à lire à haute voix les Évangiles jusqu'au moment où son âme quitterait son corps. Et dès lors elle ne parla plus; elle étendit les mains et leva les yeux, comme son esprit, vers le ciel. Aux environs de la neuvième heure, elle fit mettre un cilice à terre et voulut qu'on la couchât dessus et qu'on répandît des cendres sur sa tête, disant qu'il ne convenait pas à une chrétienne de mourir autrement. Puis elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur, après avoir fait le signe de la croix. C'était à l'heure même où elle avait l'habitude, pendant le carême, de soigner les pauvres au nom de Jésus-Christ.

« On lava son corps, on le porta à l'église, et aussitôt arrivèrent des messagers de la reine Gerberge, sa fille, avec un manteau tissé d'or, pour l'ensevelir. Ainsi se réalisa la prophétie de la sainte relativement à la mort de l'archevêque Guillaume et au vêtement funéraire qu'elle devait recevoir. On l'inhuma dans la basilique de Saint-Servat, à côté du tombeau de son époux, le roi Henri, comme elle l'avait demandé; ses funérailles furent célébrées en grande pompe.

« C'est ainsi qu'elle mourut, pleine de jours, illustre exemple de vertu pour ses descendants et pour

toute la postérité. » Suit un développement sur ses qualités, sa vie pieuse, sa bonté, surtout ; et l'auteur termine sa biographie par ces quelques lignes, empreintes de la foi la plus vive comme de l'admiration la plus sincère pour la reine :

« On ne doit point la croire morte, elle à qui, nous l'espérons, a été donnée la couronne de la justice ; car, durant sa vie temporelle, elle désirait voir tous les hommes sauvés, et que nul ne pérît du troupeau du Christ. Elle se réjouissait du succès de chacun et s'affligeait de toutes les adversités ; elle était bonne et compatissante pour tous, mais non pour le vice, auquel est due, non la compassion, mais la rigueur. On célèbre dans l'Église les fêtes de beaucoup de saints dont elle a, nous l'espérons, égalé les mérites, et de la société desquels elle ne sera point séparée dans la béatitude éternelle. Elle était vraiment un temple digne d'être habité par Dieu même, châtié par les jeûnes, restauré par les prières, purifié par la chasteté. Mais que peut-on dire qui soit digne de sa gloire ? C'est le Seigneur qui doit être loué en elle, et elle dans le Seigneur ; car c'est Lui-même qui est sa propre louange, Lui que la bouche de Mathilde n'a jamais cessé de louer, et à Lui appartiennent l'honneur, la gloire, l'éclat et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Malgré les vicissitudes des temps, malgré les guerres et les troubles du moyen âge et de la Réforme, le tombeau de la sainte a été respecté jusqu'à ce jour et l'on peut en indiquer exactement la place. Il se

trouve dans la crypte de l'église actuelle du château de Quedlinbourg. Cette crypte est l'église ou plutôt la chapelle primitive que le roi Henri Ier fit bâtir lui-même dès 936, à la veille de sa mort. Une autre église, celle que l'on voit aujourd'hui, fut bâtie dans la suite, au-dessus et en avant de cette chapelle. Les ossements de sainte Mathilde sont renfermés dans un sarcophage en pierre, dont on peut voir la partie supérieure par une lucarne grillée, percée dans le mur; le couvercle du sarcophage est bombé, surmonté d'une croix, et porte l'inscription suivante, en lettres lapidaires, parfaitement lisible : « Le second jour avant les Ides de Mars est morte la reine Mathilde, qui repose ici également; puisse son âme obtenir le repos éternel. [1] »

La sépulture d'Henri Ier se trouve à côté, mais il ne reste plus rien de son sarcophage. On croit que ses ossements ont été réunis, au siècle dernier, dans le cercueil même de Mathilde, aux reliques de la sainte. Devant cette double sépulture se trouve un oratoire, qui n'a été découvert qu'en 1869. Enfoncé pendant longtemps sous les décombres, il a été entièrement dégagé. Mais on ne trouve aucun ornement sur le tombeau de la sainte. [2]

1. Texte latin : « II IDVS MARTIAS OBIIT REGINA MAHTHILD QVE HIC ET REQVIESCIT CVIVS ANIMA ETERNAM OPTINEAT REQVIEM. Nous traduisons ET par *également*, parce que nous supposons que l'inscription veut faire allusion ainsi à la sépulture d'Henri, à côté de laquelle Mathilde voulut avoir la sienne.

2. Nous devons ces détails, et quelques autres (dans le

Tels sont les renseignements, très rares et courts, on le voit, qui nous restent sur la sépulture de la sainte. On regrette de ne pouvoir trouver, dans l'histoire des époques suivantes, quelques détails sur les honneurs qui ont pu et dû être rendus à cette tombe. Il est hors de doute que le saint empereur Henri, l'arrière-petit-fils de Mathilde, a plus particulièrement entouré la mémoire de son aïeule des marques de vénération que lui commandaient à la fois les liens du sang et la sainteté de son aïeule. Mais, comme il a été dit plus haut, le tombeau de Mathilde, enclavé à l'heure qu'il est dans une église luthérienne, n'est même pas embelli par le moindre ornement, témoignage du respect des fidèles ; ce n'est qu'une simple et froide pierre, devant laquelle on ne peut s'agenouiller qu'en cachette, pour invoquer Dieu sous le patronage de son illustre servante.

chapitre suivant), à l'extrême obligeance de M. Stieren, curé de la paroisse catholique de Quedlinbourg, et à l'aimable intervention du R. P. Bonaventure Krotz, dominicain à Berlin. Nous sommes heureux de leur en témoigner ici toute notre reconnaissance.

CHAPITRE VII

CULTE DE LA SAINTE ; SES FONDATIONS PIEUSES

C'est principalement sur le titre de *sainte* donné à la reine Mathilde que les critiques et les historiens allemands contemporains ne sont pas d'accord avec nous ni avec les anciens biographes. Il y a là évidemment le levain protestant, qui les pousse, d'une façon générale, à ne reconnaître de saints d'aucune sorte, pas plus chez les premiers chrétiens, les martyrs et les confesseurs de la foi naissante, que parmi ceux qui, dans les âges suivants, ont imité leurs vertus et leur dévouement. Nous savons que Luther, Calvin et leurs adeptes ne permettent pas de dire saint Pierre, ni saint Paul, ni saint Jean, et que l'évangile selon saint Luc ou saint Mathieu s'appelle, dans leur langue, l'évangile selon Luc ou Mathieu. A plus forte raison répugneront-ils à dire saint Henri, saint Louis ou sainte Mathilde.

Et pourtant quoi de plus religieux et de plus rationnel en même temps que le culte des saints, tel que l'entend l'Église catholique ! C'est, en somme, chez les vrais chrétiens, une tradition de famille,

comme on en voit partout ailleurs, — même chez les libres penseurs, — mais d'un ordre plus noble, plus élevé.

Quelle est la maison, — j'entends de celles qui conservent encore le sentiment de l'ordre, du respect et de la solidarité, — où l'on ne tienne à honneur de parler quelquefois des membres disparus, jeunes ou vieux, de célébrer leurs mérites et leurs vertus, de se les représenter comme étant encore au milieu des leurs ? J'ai connu des hommes fort sérieux et fiers de leur raison, qui ne rougissaient pas d'invoquer la mémoire de leur père ou de leur mère dans des circonstances difficiles, à l'occasion d'événements heureux ou malheureux ; il y a encore, Dieu soit loué ! bien des personnes pour qui le souvenir de leurs ancêtres ou de leurs parents constitue un véritable culte, et donne lieu aux manifestations de la plus respectable piété.

Les chrétiens, les catholiques surtout, grâce à leur unité, forment une grande famille, et ils ont plus de raisons que les autres d'honorer leurs devanciers ; les saints sont leurs ancêtres ; ils sont les modèles et la gloire de la famille. Je ne vois pas trop en quoi cela pourrait déplaire à Dieu ou offusquer le bon sens et la raison. Nous avons bien assez de motifs de divisions et de rancunes entre nous, entre peuples comme entre particuliers ; n'est-il pas bon de nous unir, à de certains moments, dans le souvenir et l'amour de ceux que nous pouvons considérer comme les types les plus parfaits de la charité, de

l'affection fraternelle et de tant de vertus qui nous manquent ?

Reste la question proprement théologique, qu'il ne nous appartient pas de traiter ici. Bornons-nous à remarquer que la réversibilité des mérites et l'efficacité des prières adressées aux saints comme à des favoris de Dieu sont des dogmes issus tout naturellement de l'Evangile, et que nous n'y voyons absolument rien de contraire à l'essence même du christianisme. Dieu est l'auteur de la sainteté ; on lui rend hommage en honorant les saints, on le touche en invoquant leur patronage, on le désarme en se réclamant de leur foi et de leurs mérites.

Sainte Mathilde est du nombre de ces figures vraiment chrétiennes, qui rendent gloire à Dieu en Jésus-Christ, et dont l'exemple doit agir puissamment sur la postérité. Aussi les contemporains n'ont-ils pas hésité un instant à la proclamer sainte, et l'Eglise n'a-t-elle jamais cessé de la considérer comme telle.

On sait que le pape Jean XVI réserva, en 993, au Souverain Pontife le droit de canonisation, exercé jusque-là par les évêques et le peuple, et l'on ne doit ni s'indigner ni s'étonner que, depuis lors, le Saint-Siège ait cru devoir soumettre la déclaration de sainteté à un certain nombre de formalités, pour éviter les abus, les jugements précipités, plus à craindre de nos jours, évidemment, que dans les premiers temps du christianisme. Mais on admit alors, sans revision, tous les saints et toutes les saintes qui avaient été précédemment

proclamés par la voix unanime du peuple et des évêques, c'est-à-dire de l'Eglise primitive.

Or, pour Mathilde, aucun doute n'est possible : presque au lendemain de sa mort, tous ceux qui l'avaient connue de près ou de loin étaient d'accord pour célébrer sa sainteté. Un des plus anciens manuscrits où il est question d'elle (en dehors de ses biographies) rappelle « ses vertus chrétiennes portées au plus haut point, sa patience et son humilité extrêmes, ses prières continuelles, ces psaumes chantés habituellement avant Matines, ces œuvres de bienfaisance et de charité intarissable qui ont rempli sa vie, enfin cet esprit prophétique qui lui permit de prédire sa propre mort, avant d'aller retrouver le Christ dans sa gloire »; et la conclusion de l'auteur est que « cette femme fut véritablement une sainte[1]. »

Nous n'avons malheureusement que des présomptions, en l'absence de textes authentiques, sur le culte rendu à la sainte dans les siècles qui suivirent sa mort; mais voici un fait qui semble bien prouver que ce culte était universellement admis. Un calendrier catholique publié à Rome en 1581, et que nous avons eu sous les yeux, donne en un seul tableau synoptique, sur une grande feuille divisée en 365 cases, réparties entre les douze mois de l'année, une image de saint pour chaque jour, avec la simple indication de son nom et les attributs qui lui convien-

1. V. la citation dans les Bollandistes, qui l'ont empruntée à Herm. Greven (*In Austario Usuardo*).

nent. Au 14 mars se trouve « sainte Mathilde, reine de Germanie », représentée à genoux devant un autel, avec sa couronne royale sur la tête. Il nous a semblé voir, en outre, près de cet autel, un objet qui ressemble à un catafalque, et ce serait là une précieuse indication relative au caractère particulier que la tradition aurait donné à la piété de Mathilde : la piété pour les morts[1]. Ce témoignage, datant de la fin du XVI[e] siècle, nous paraît très important.

Il nous a été impossible de nous procurer des renseignements exacts sur le culte de sainte Mathilde en Allemagne, sur les églises qui ont pu lui être dédiées, etc. Et cela se comprend de reste, si l'on songe aux ravages des guerres de religion, aux troubles et aux désordres qui ont pour ainsi dire anéanti la vie catholique dans beaucoup de contrées autrefois animées de son souffle. Mais la tradition a persisté à travers les âges, et le culte de la sainte semble aujourd'hui renaître dans la ville même où ses reliques sont enfermées au fond d'un temple luthérien. Une église catholique lui a été consacrée à Quedlinbourg en 1858, et porte son nom. Un autel de sainte Mathilde se trouve dans cette église, et est surmonté d'une grande et belle statue de la reine.

Depuis 1884, le clergé du diocèse de Paderborn (dont Quedlinbourg fait partie) a dans son bréviaire

1. Ce n'est là qu'une hypothèse, car les vignettes sont naturellement très petites et il est difficile d'en préciser tous les détails.

et dans l'ordinaire de la messe une commémoration spéciale de sainte Mathilde, sans Leçon. Mais il y a environ dix ans déjà que le curé doyen d'Halberstadt a adressé à l'évêque une requête à l'effet d'obtenir que la fête de la sainte fût, dans tout le diocèse, élevée au rang de fête double; et, dans ce but, les promoteurs de cette requête ont envoyé les Leçons pour le second Nocturne et pour la messe, Leçons empruntées aux Bollandistes, et que l'évêque, tout disposé d'ailleurs en faveur de cette mesure, a trouvées un peu longues : elles seront probablement abrégées et adoptées sous cette nouvelle forme. On donnera ainsi satisfaction à la piété très fervente des paroissiens de Quedlinbourg pour leur patronne, et, nous pouvons ajouter, à l'attente de tous les fidèles catholiques de l'Allemagne, comme, dans le reste du monde, à tous ceux qui admirent et honorent avec raison les vertus de la pieuse reine[1].

Il nous reste à dire quelques mots des fondations de la sainte, et c'est encore là un sujet sur lequel on se heurte au mauvais vouloir et aux mauvaises raisons des critiques. Une simple réflexion s'impose à cette occasion.

Les couvents, tout autant que les saints, font, depuis Luther et Calvin, l'objet de la répulsion des protestants. Et c'est dans cet esprit, non moins que par contradition et hostilité de critiques, que les

1. Ces renseignements, comme ceux de la p. ci-dessus et quelques autres plus loin, sont dus à l'obligeance de M. le curé de Quedlinbourg.

historiens allemands contemporains se croient obligés de faire la guerre à sainte Mathilde, prétendant, à la suite des émules de Voltaire, que la réputation de sainteté de la reine lui vient principalement de sa sollicitude pour les couvents. Les moines et les religieuses, dans leur reconnaissance, ne pouvaient faire moins que de canoniser leur bienfaitrice. Mais ces prodigalités à l'égard des couvents sont sans excuse pour nos modernes esprits forts, et ils se rangeraient volontiers du côté des fils de la reine, qui l'ont traitée, ou peu s'en faut, de folle, parce qu'elle dépensait sa fortune en œuvres pies. Les arguments ne leur manquent pas, mais ils ne sont pas nouveaux, et, sans remonter jusqu'à l'époque de la prétendue Réforme, il suffirait de les chercher dans certains auteurs du xviii[e] siècle, comme ce Laroche, un allemand, aussi, avec ses *Lettres sur le monachisme*. L'argument principal est que ces donations aux couvents constituaient un encouragement à la paresse, à la mollesse et à l'avarice des gens d'Église.

Pour ceux qui connaissent un peu l'histoire du moyen âge, — et qui sont de bonne foi, — un pareil argument est sans valeur aucune; car nous savons pertinemment que les couvents et le clergé — sauf de très rares exceptions — ne se considéraient que comme des fidéicommissaires, et que les biens dont ils avaient le dépôt servaient presque uniquement à soulager les malheureux. Et les couvents et le clergé, en outre, se recrutant en majeure partie dans les classes les plus humbles de la société, on com-

prend fort bien qu'il leur fallait des subsides, et l'on ne peut que louer les grands et les princes qui leur donnaient un peu de leur superflu, surtout quand, comme avec Mathilde, les pauvres proprement dits n'y perdaient rien, puisque nous savons que la pieuse reine dépensait encore bien plus en aumônes, en cadeaux, en dons charitables de toute sorte, pour la multitude des affamés et des miséreux, que pour les églises et les couvents.

Un seul luxe était permis aux couvents et au clergé : c'était celui des églises et des chapelles, — parfois aussi celui des sépultures, des tombeaux, que notre grand poète a si heureusement appelés : « cette racine des autels[1] ». Et Mathilde ne se faisait point faute d'encourager ce luxe par ses largesses, non seulement pour la construction des édifices sacrés, mais encore pour les frais du culte[2]. Si c'est là un grand crime, nous reconnaissons volontier qu'elle l'a commis.

Nous ne savons pas exactement le nombre ni le nom des couvents qu'elle a fondés. Voici ceux qui sont mentionnés par ses biographes ou par d'autres documents de l'époque.

A tout seigneur tout honneur. Le couvent le plus

1. Victor Hugo, *Prière pour tous*.

2. Rappelons-nous un détail typique signalé par un de ses biographes : cette provision de cierges qu'elle avait soin d'emporter avec elle en voyage, pour en distribuer, sur son passage, aux églises et aux chapelles qui pouvaient en manquer.

cher au cœur de sainte Mathilde, celui pour lequel il semble qu'elle ait tenu à être le plus généreuse et à montrer le plus de sollicitude (défendrons-nous aux saints d'avoir des préférences, surtout de ce genre?...), c'est celui de Quedlinbourg, celui dont l'église renfermait le tombeau de son époux et devait un jour posséder le sien. Il existait déjà, antérieurement au règne d'Henri Ier, mais à Windhausen (Winedhusen), et, comme on l'a vu plus haut, le roi et la reine se mirent d'accord avec les princes et le clergé pour le faire transférer à Quedlinbourg (Quidilingaburg)[1]. On a vu aussi que ce transfert ne se fit pas sans difficulté, au moins du côté de l'abbesse, qui pouvait avoir ses raisons pour préférer la résidence un peu sauvage de Windhausen. Il nous semble inutile d'insister sur la tendresse toute naturelle de Mathilde pour ce couvent de Quedlinbourg; la reine lui donna, plus tard, pour abbesse sa propre petite-fille, appelée Mathilde comme elle, et qui paraît avoir suivi ses traditions de vertu et de piété. Ce couvent, quoique transféré ou transplanté d'un autre endroit, était en réalité l'œuvre de la sainte, et l'on comprend que l'un de ses biographes lui en ait attribué purement et simplement la fondation.

D'après les témoignages les plus certains, c'était moins un couvent, tel que nous l'entendons aujourd'hui, qu'une maison religieuse pour les dames et les demoiselles laïques qui désiraient s'instruire et

1. Voir au chap. II ci-dessus, p. 36.

se perfectionner à la fois dans la science et dans la pratique du christianisme. Beaucoup d'entre elles ne faisaient pas de vœux et ne prenaient pas le voile. Cette maison fut désaffectée en 1535 de sa destination première et servit dès lors à l'éducation des jeunes filles protestantes; elle est restée ainsi, avec ce caractère religieux et une partie de ses attributions, jusqu'en 1803. (V. ci-dessus, p. 37, note 1). Aujourd'hui les bâtiments sont aux trois quarts vides; une petite partie en est occupée par des employés des domaines. Quant à l'église attenant au couvent, on a déjà vu, plus haut, qu'elle est devenue luthérienne; elle sert d'église paroissiale depuis 1812.

Les biographes mentionnent un couvent d'hommes fondé par la sainte, à Quedlinbourg également, dans la vallée (tandis que le couvent des dames était sur la hauteur). C'est en 961, — sept ans avant sa mort, par conséquent, — que la reine fonda ce couvent de bénédictins, situé en effet au pied de l'église du château. Dès 1148, il fut occupé par des Prémontrés. Détruit de fond en comble pendant la guerre des paysans, au commencement du XVIe siècle, il fut reconstruit en partie et changea de destination à plusieurs reprises. Le gouvernement de Westphalie le vendit en 1806, et ce n'est plus aujourd'hui qu'une propriété particulière.

Nous ne citerons que pour mémoire le couvent de Gernrode (Gerenrod), dont un biographe attribue la fondation à Mathilde, tandis que d'autres documents affirment qu'il fut bâti par le margrave Géron.

Il est possible que la reine se soit intéressée à ce monastère et ait fini par passer pour sa fondatrice, de simple bienfaitrice qu'elle était. « Bien d'autres couvents furent encore fondés par elle, » ajoute le biographe, et l'on peut admettre qu'elle en a réellement construit ou restauré un certain nombre dont les noms ne sont point venus jusqu'à nous[1].

Deux d'entre eux cependant sont connus : celui de Polden ou Pöhlde (voir p. 75 ci-dessus), où avait été rassemblée, d'après les termes de l'ancien biographe, « une communauté de clercs » (la reine se trouvait dans cette ville lorsqu'elle reçut pour la dernière fois la visite de son fils Henri de Bavière) ; et celui de Nordhausen (Northusen ou Northusium), qui paraît avoir été l'objet de sa prédilection toute particulière. Ce fut, on se le rappelle, avec l'assentiment de son petit-fils Otton le Jeune (Otton II) qu'elle fonda ce monastère (probablement vers 964, au moment où elle se tourmentait tant pour son fils, l'empereur Otton, alors en Italie). « Elle y avait réuni une troupe de sœurs pour le salut de leur âme et de leur corps comme pour le sien, et aussi pour le salut de l'âme du roi Henri et de son fils préféré, qu'elle avait mis au monde dans cette ville même et à qui elle avait donné le nom de son

1. Il faut citer encore, cependant, le couvent de Memleben, dont il est parlé plus haut (au commencement du chap. III), et, sans doute, celui d'Engerhen, dont la fondation a été attribuée, peut-être sans motifs plausibles, à notre sainte (voir p. 48 ci-dessus).

père. » Ce couvent fut entièrement construit par Mathilde et elle eut pour lui, pendant les quelques années qu'elle vécut encore, une sollicitude vraiment maternelle. On a vu, plus haut, avec quelle insistance elle supplia son fils, revenu d'Italie, de ne point abandonner sa chère maison de Nordhausen quand elle ne serait plus là pour la soutenir; on a vu également qu'Otton, plein de déférence pour le vœu de sa mère, se rendit avec elle dans cette ville et prodigua ses largesses au monastère.

Sur le point de mourir, la reine recommande encore son couvent de Nordhausen aux bons soins de son petit-fils, l'archevêque de Mayence. Elle venait, à la veille de sa dernière maladie, de passer quelque temps auprès des religieuses et de leur abbesse, Richburg, qui paraît avoir été, durant ses dernières années, sa confidente et son amie. Elle se crut obligée, à son grand regret, comme on l'a vu, de refuser au couvent la faveur de posséder un jour sa dépouille mortelle, parce qu'elle avait son tombeau tout indiqué à côté de celui de son époux, à Quedlinbourg. Mais elle légua une bonne partie de son douaire à la maison de Nordhausen, et l'empereur, non content d'exécuter avec empressement cette dernière volonté de sa mère, demanda encore et obtint à Rome des privilèges particuliers pour le couvent qui lui rappelait de si touchants souvenirs.

CHAPITRE VIII

APPRÉCIATION DU CARACTÈRE DE SAINTE MATHILDE AU POINT DE VUE HISTORIQUE ET SOUS LE RAPPORT RELIGIEUX. — CONCLUSION.

Si nous voulons nous faire une idée aussi exacte que possible de la physionomie de sainte Mathilde, nous n'avons qu'à résumer ici, en les mettant un peu plus en relief par leur rapprochement, les traits, les indications et les faits épars dans les deux biographies qui ont été pour nous la source principale de renseignements. Nous aurons soin d'écarter de cette appréciation tout ce qui pourrait ressembler à de l'exagération, à un parti pris de trouver la sainteté quand même dans tous les traits et dans tous les actes de la reine. Un pareil parti pris se laisse excuser chez les biographes contemporains, encore sous le coup d'une admiration récente : l'historien doit rechercher avant tout la vérité absolue, et cela ne semble pas bien difficile, lorsque l'on a sous les yeux la naïve narration des chroniqueurs du moyen âge.

Et d'abord, Mathilde a eu le don de la beauté,

de cette beauté extérieure qui est comme un reflet de la beauté de l'âme et qui a le privilège de séduire les âmes plus que les corps, par un charme inexplicable qui survit à tous les autres. « Elle était vraiment belle, gracieuse et aimable dès son enfance, active et modeste, et la dignité de ses parents et de ses ancêtres rayonnait en elle comme dans un miroir. » Rien de surprenant, par suite, à ce que le prince Henri se sentît, dès la première rencontre, enflammé pour elle du plus violent amour ; et cela, même en admettant, comme c'est possible, que Mathilde fût plus âgée que lui et ne se trouvât plus, à proprement parler, dans la fleur de la jeunesse.

Un critique allemand, Kœpke, a beau remarquer que plusieurs de ces détails ont été pris dans Boèce : cela ne prouve point que Mathilde ne méritât pas tous ces éloges ; elle réalisait, pour son biographe comme pour ses contemporains, — à commencer par son mari, — le type de la femme accomplie, et le biographe n'a cru pouvoir mieux faire que d'emprunter, pour son portrait, ce qui, à sa connaissance, avait été le mieux dit à propos d'une autre femme aussi accomplie qu'elle : son érudition venait ainsi en aide à son enthousiasme.

Et pourquoi Mathilde n'aurait-elle point possédé, outre ses vertus et sa piété, d'autres avantages, moins sérieux et moins dignes d'admiration, à coup sûr, mais que Dieu départit souvent à ceux qu'il aime ? Faut-il donc se figurer que les saints et les

saintes doivent être toujours disgraciés de la nature sous le rapport intellectuel ou physique? Le christianisme a, certainement, relevé les humbles et les misérables, les simples et les infirmes, mais à titre d'exception, pour humilier notre orgueil et nous montrer la vanité comme la fragilité des biens de ce monde : mais ne peut-on pas dire, l'histoire en main, que la beauté des créatures comme celle de la création tout entière reste la loi de cette création, la règle générale que Dieu même a voulue?

La même objection a été adressée à l'éloge que le biographe fait des vertus de Mathilde. Plusieurs lignes de cet éloge ont été presque littéralement copiées dans Sulpice Sévère : « Si nous voulions les énumérer toutes et les indiquer en détail, nous aurions bientôt rempli pour le lecteur un livre énorme.... Mais nous ne pouvons pourtant pas les passer toutes sous silence. » C'est là évidemment une formule oratoire ou poétique, sans grande valeur; mais l'auteur a soin, dans la suite, de préciser, et d'appuyer ses éloges sur un certain nombre de faits qui ne laissent subsister aucun doute. Il revient, ailleurs encore, à cette tournure hyperbolique, et déclare qu'on ne peut tout raconter, parce que ce serait trop long, — et même fastidieux, — pouvons-nous ajouter; car la vertu, sous ses formes multiples, offre toujours plus ou moins le même caractère, et sa description finirait par devenir monotone. On a dit que la vérité est une, et l'erreur infiniment variée; on peut en dire autant de la vertu et du

crime. Celui-ci affecte des formes innombrables et diversifie étonnamment ses manifestations; c'est peut-être pour cela que le gros public, si friand de feuilletons, aime mieux lire l'histoire des crimes célèbres que les vies des saints.

Voyons quelles sont les principales vertus que l'on a relevées chez notre sainte. D'abord une vertu très ordinaire, mais qu'elle semble avoir portée au plus haut point : l'amour de la famille. Elle n'était pas de ceux qui, tout entiers à Dieu, semblent peu à peu devenir indifférents aux liens de la nature, ou du moins comprimer en eux l'affection si légitime que nous inspirent nos parents et nos proches. Rien de touchant comme le tableau de cette réunion de famille, à Cologne, où « la reine, dit le vieil auteur, se délectait à la vue de ses petits-enfants, se sentait heureuse dans les bras de tous les siens, et bénissait Dieu surtout de lui avoir conservé son fils, l'empereur Otton. »

Elle avait fait, dans sa première jeunesse, la joie et l'orgueil de sa vénérable aïeule; elle fut ensuite une épouse incomparable, une mère tendre et aimante, malgré l'erreur qu'elle commit en témoignant une préférence trop marquée à l'un de ses fils; comme grand'mère, elle donna une large part de son affection à ses petits-fils et aussi à l'enfant qui porta son nom, à cette Mathilde qui devint abbesse de Quedlinbourg, et même à ce Guillaume, archevêque de Mayencc, que son fils avait eu d'une union illégitime. Elle aimait son fils jus-

que dans le fruit de ses égarements. Comme veuve, elle mène une vie exemplaire, cela va sans dire, mais elle ne cesse, surtout, de se préoccuper du salut de l'âme de son époux, et, jusqu'à sa mort, ne semble avoir d'autre souci, par ses aumônes, ses fondations pieuses, les messes qu'elle fait dire, que d'assurer le bonheur éternel du roi Henri. Nous aurons occasion de revenir sur ce trait caractéristique de sa piété.

Sa bonté s'étendait, en dehors de sa famille, à tous ses sujets, et de préférence aux malheureux, aux criminels même : « Si quelqu'un, selon l'usage, était amené pour un acte criminel devant le tribunal du roi et condamné à mort, la très pieuse reine se remémorait les souffrances du Crucifié et insistait, avec les plus douces paroles, auprès du prince, et s'insinuait dans son âme, jusqu'à ce qu'enfin la parole du pardon s'échappât de la bouche royale dont la colère avait prononcé une sentence de mort. »

Cette bonté — que bien des gens qualifieraient d'intempestive, puisqu'elle arrachait des coupables à un juste châtiment — est encore un signe distinctif de la sainteté, puisque Dieu a promis de pardonner aux pécheurs, sans excepter personne de ce ce pardon (nous entendons personne de ceux qui ont le regret sincère de leurs fautes); mais c'est surtout aux époques troublées et dans les temps barbares qu'une pareille vertu est inappréciable : que de supplices immérités, que de sang versé dans un premier

moment de colère, que de coupables subissant des peines hors de toute proportion avec leurs crimes! N'était-il pas juste et vraiment providentiel qu'à de pareilles époques les princes eussent, assises à leur côté, sur le trône, des femmes au cœur compatissant, qui revendiquaient les droits de la clémence et de l'humanité? C'était là le rôle de Mathilde, et ce n'est pas celui qui, pour nous comme pour son biographe, a le moins contribué à faire briller sa sainteté.

Mais nous ne voulons pas faire Mathilde meilleure qu'elle ne l'était en réalité. La nature humaine, chez les plus parfaits, a ses petits retours, et un mot, échappé en passant au naïf biographe, va nous prouver que la reine avait ses moments de mauvaise humeur, — bien excusable, on l'avouera, si l'on considère à qui elle s'adressait : « elle était bonne pour tous, excepté pour les orgueilleux, qu'elle détestait ». On regretterait qu'il en fût autrement! La perfection chrétienne veut, il est vrai, que nous supportions les défauts du prochain, quels qu'ils soient; mais si l'on peut se permettre une légère infraction à cette loi, j'avoue qu'une infraction comme celle de Mathilde me paraît la plus excusable de toutes. L'orgueil est le plus grand vice, à la fois antisocial et antireligieux, que l'on puisse rencontrer, et s'il est recommandé de détester l'orgueil, ne peut-on pas quelquefois s'oublier jusqu'à détester aussi les orgueilleux? Et puis, n'eût-ce pas été trop demander à cette femme d'un esprit si noble, si lucide, si aimable, que de vouloir qu'elle ne se sentît point

agacée par des gens qui, avec leur haute opinion d'eux-mêmes, donnaient une si mesquine idée de l'humanité non moins que de leur raison?

Au fond, toutes les vertus de Mathilde n'étaient que des manifestations de sa foi chrétienne, de sa profonde piété. Sa bonté, avant tout, était de la charité. Ici les biographes sont intarissables, et nous leur en savons gré. De nos jours encore, c'est la marque distinctive des âmes supérieures, d'être compatissantes aux misères d'autrui, et c'est à cela qu'on reconnaît les cœurs généreux autant que les élus du Seigneur; car l'un ne va guère sans l'autre. Dans tous les temps, — et aujourd'hui, hélas, tout comme autrefois, — on peut constater chez l'homme une tendance pour ainsi dire inéluctable à satisfaire ses appétits, à vouloir tout sacrifier à son bien-être : c'est l'égoïsme humain dans toute sa férocité native et naïve. De tout temps, aussi, des hommes de cœur se sont rencontrés qui ont voulu réagir contre cette funeste tendance : ils n'ont jamais pu faire entrer leurs nobles doctrines que dans un petit nombre d'intelligences mieux douées que les autres, ou d'âmes naturellement compatissantes et douces. La philosophie ne peut que conseiller cette vertu ; elle lui a donné, dans notre siècle, un nom bizarre, l'*altruisme*, — un nom qui sent la métaphysique, tandis que le seul nom qui lui convienne est aussi le plus humain, le plus doux, le plus facile à retenir : l'amour ou la charité. Or, cette charité, la religion seule peut la prescrire comme une loi. Et quelle religion?

Celle-là évidemment que son divin fondateur a prêchée par l'exemple plus encore que par le précepte, puisque, par charité, il s'est immolé pour nous.

Mathilde le sentait si bien, qu'elle faisait toutes ses aumônes au nom de Jésus-Christ, qu'elle aimait « à soulager les membres souffrants du Christ », selon la belle expression que lui prêtent ses biographes et dont elle a dû certainement se servir bien souvent. Et la matière ne lui manquait pas. Que de misères à ces époques troublées, où les notions élémentaires du droit et de la justice étaient continuellement méconnues, même par les meilleurs, où les guerres et les dévastations entraînaient après elles tant de calamités générales et particulières! C'est à ces moments-là surtout que la charité a beau jeu, la charité princière, surtout, alimentée, comme elle l'était chez Mathilde, par une puissance et des richesses considérables.

Nous n'avons pas à revenir sur toutes les œuvres de charité de la sainte, dont nous avons déjà retracé le tableau d'après les anciens récits : ces repas du samedi, ces vêtements distribués aux pauvres, ces feux allumés pour eux et pour les voyageurs, cette distribution de tous ses biens à l'approche de sa mort. Mais nous insisterons encore ici sur un détail qui doit frapper le lecteur : l'attention délicate qu'elle avait de faire baigner et nettoyer, de nettoyer parfois elle-même tous ces miséreux avant de les réconforter par une abondante nourriture. En cela, elle semble être en progrès sur son siècle et sur bien des

siècles suivants, où l'on n'a pas eu autant de souci de la propreté extérieure. Il est permis de croire que la reine appliquait ainsi à la lettre le précepte de l'Évangile, qui veut que nous fassions à autrui ce que nous désirerions que l'on fît pour nous; elle était douée, — nous aurons occasion de le constater encore d'autres fois, — d'une certaine délicatesse (un de ses biographes semble même le lui reprocher), et la malpropreté, comme l'orgueil, lui faisait horreur. Et, de fait, l'orgueil n'est-il pas une des plus terribles malpropretés de l'âme? Cette particularité nous permet aussi de répondre à ceux qui prétendraient que la charité de la reine n'était pas bien méritoire, puisqu'elle ne faisait, en répandant ses largesses autour d'elle, que dépenser le superflu de ses nombreux trésors : en supposant que ce ne soit pas déjà un mérite assez rare (y a-t-il tant de riches qui dépensent ainsi leur superflu?), elle faisait plus et mieux, puisqu'elle ne craignait point de toucher les plaies, de laver les pauvres, de vaquer en un mot à toutes les besognes qui paraissent si répugnantes à notre délicatesse. « La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne » : il est permis d'affirmer que la façon dont Mathilde donnait ajoutait une valeur toute particulière à ses œuvres de charité.

Nous n'avons pas à insister non plus sur sa piété proprement dite, c'est-à-dire sur ses sentiments chrétiens, sur leur manifestation, sur ses exercices de religion. Qu'il nous soit permis toutefois d'affirmer bien hautement, contre l'incrédulité ou l'in-

différence modernes, le réel mérite de tous ces exercices dont les vieux biographes sont heureux de nous tracer le tableau. On a vite fait de prononcer le mot d'*exagération*, et de dire que la vraie piété doit être pratiquée avec mesure, comme l'apôtre le recommande pour la sagesse. Est-ce que la piété peut vraiment être exagérée? Il y a des gens qui l'entendent mal, et qui la font consister uniquement dans les pratiques extérieures; mais nous ne condamnerons pas pour cela les pratiques elles-mêmes: il semble qu'elles soient nécessaires à notre pauvre nature humaine, et nous comprenons fort bien qu'une âme profondément religieuse aime à manifester ses sentiments au dehors, éprouve le besoin d'associer le corps au culte qu'elle veut rendre à Dieu. C'est du reste un article de foi dans l'Église catholique, que le culte extérieur est indispensable aux fidèles.

Tout ce que l'on peut demander à une femme chrétienne qui, comme Mathilde, vit dans le monde et dans une situation brillante, c'est de mettre une certaine discrétion dans la pratique des exercices religieux, de façon à ne point manquer pour ce motif à certains devoirs impérieux et bien définis. Or, nous voyons que la reine usait de cette discrétion, et les biographes nous le font entendre avec une grande naïveté. Du vivant de son époux, par exemple, elle se dérobait, la nuit, à la couche nuptiale, sans que son mari s'en aperçût, pour aller prier une heure ou deux dans sa chapelle. Henri s'en

apercevait bien quelquefois : mais la piété de sa femme l'avait gagné ; il faisait semblant de ne rien voir et ne paraissait nullement surpris quand elle se retrouvait à ses côtés.

On peut dire, d'une façon générale, que Mathilde passait sa vie en prières. « Elle ne cessait de prier quand elle était en voyage », et le sommeil seul ou les œuvres de charité venaient interrompre ses oraisons. Dans toutes les circonstances importantes de sa vie, si longue et si remplie d'événements, on la voit invoquer Dieu, tantôt pour le supplier, pour implorer des grâces spirituelles ou temporelles, tantôt pour le remercier et le bénir. Mais avec cette âme expansive que nous lui connaissons, elle ne pouvait se contenter de prières muettes ; elle aimait à prier tout haut, soit dans la solitude des sanctuaires, soit au milieu des siens, devant les étrangers même et dans les assemblées. Elle a été des premières, on peut le dire, à exercer un véritable apostolat de la prière, et cet apostolat a porté des fruits excellents, au vu et au su du monde entier, puisque la sainteté a été non seulement son partage, mais celui de plusieurs membres de sa famille, et que tout son entourage s'est ressenti de ses pieuses habitudes.

La piété n'était-elle pas, d'ailleurs, comme un héritage qu'elle avait reçu de ses ancêtres et qu'elle transmit à ses descendants après l'avoir accru ? Admettons, si l'on veut, que les biographes et les chroniqueurs exagèrent un peu la vertu et la piété de Witikind, cet ouvrier de la onzième heure, que Char-

lemagne eut tant de peine à convertir, et qui, une fois converti, aurait dépassé son parrain en sainteté : il n'en est pas moins vrai que Mathilde, dès son enfance, avait entendu parler de cet ancêtre comme d'un fervent chrétien, et que l'on citait alors des églises et des couvents édifiés par lui. Sa grand'mère paternelle, avec qui elle passa toute sa jeunesse et qui lui inculqua en même temps l'amour de la lecture et celui de la religion, paraît avoir été une femme supérieure, bien capable de former la jeune princesse à la vertu et à la piété, non moins qu'à l'amour des lettres[1].

Ce rayonnement de piété qui entoure les premières années de Mathilde se répand ensuite autour d'elle et sur sa postérité, grâce au foyer lumineux dont elle est le centre. La piété, la sainteté même, deviennent, pour ainsi dire, l'atmosphère qu'on respire dans cette famille bénie. L'un de ses fils, Brunon, archevêque de Cologne, sera canonisé; son arrière-petit-fils, Henri II, sera proclamé saint à son tour. Sa petite-fille, l'abbesse Mathilde, a passé pour sainte et semble avoir pratiqué toutes les vertus de son aïeule. Le mari, les enfants et les petits-enfants de la reine ont été vraiment chrétiens à certains moments de leur vie, — et nous faisons cette res-

1. On peut citer aussi, d'après les chroniqueurs, les parents et les grands parents d'Henri, dont la piété semble avoir été exemplaire (v. p. 26 ci-dessus). La Providence faisait entrer Mathilde dans une famille digne d'elle. Sa belle-fille, l'impératrice Adélaïde, a été canonisée comme elle.

triction pour bien prouver notre désir de ne point tomber dans l'hyperbole, comme des panégyristes de profession : il est certain que les mœurs étaient encore rudes au xe siècle, les caractères entiers et les passions vives, et que le christianisme avait besoin d'agir sur plus d'une des générations suivantes pour pénétrer la société jusqu'à la moelle. Tout ce qu'on peut demander aux chrétiens d'alors, — aux princes plus qu'aux autres, — c'est d'avoir des moments de vraie et de complète piété, où ils voient leur devoir et regrettent de ne pas l'avoir toujours accompli; où ils se prosternent dans la poussière, au pied des autels, pleins de confusion et de repentir devant la croix de Jésus-Christ, gémissant et sanglotant devant une image de la Vierge, et promettant bien sincèrement de s'amender à l'avenir. Il leur arrivait, à de certains jours, d'oublier les résolutions de la veille — mais à qui cela n'arrive-t-il point ici-bas? — Au fond, ils étaient meilleurs qu'ils ne paraissent dans l'histoire; ce n'étaient du moins pas des pécheurs endurcis : et Dieu n'est-il pas plein de miséricorde pour leurs pareils?

Leur plus grand mérite, à tous ces princes de la maison de Saxe, dira-t-on, a été de bâtir des églises, de fonder des couvents, d'enrichir le clergé; ce n'est pas là de la religion, et c'est, en tout cas, une piété facile. — Ceux qui raisonnent ainsi se trompent absolument : les fondations pieuses du mari et des enfants de Mathilde ne sont qu'une des formes, une

des manifestations visibles et tangibles de leur piété; ils traduisaient ainsi à leur manière, — et d'une manière très heureuse, selon nous, — les sentiments vrais et ardents, quoique trop souvent passagers, qui débordaient de leurs cœurs.

En d'autres circonstances, Dieu leur permettait de réparer leurs fautes de manière à ce qu'elles devinssent une source de bénédictions pour la famille. Ainsi la naissance illégitime de Guillaume, fils de l'empereur Otton, devenait pour ce prince une occasion de s'amender : ce bâtard, entrant dans les ordres, priait pour son père et pour tous les siens, et, devenu plus tard archevêque de Mayence, apportait ses consolations spirituelles à son aïeule, au lit de mort. D'après tous les témoignages contemporains, ce fut un digne et saint prélat.

Il n'est pas jusqu'à l'entourage plus éloigné de Mathilde qui ne ressente les douces influences de sa piété. Sa belle-fille, la reine Edith, nous est signalée comme une femme vraiment chrétienne, et de bon conseil outre cela : car c'est elle qui engage son époux, le roi Otton Ier, à se réconcilier avec sa mère. L'impératrice Adélaïde, la seconde femme d'Otton, a été proclamée sainte; et rien n'est édifiant et gracieux comme le tableau de ces entrevues, de ces réunions de famille, où Mathilde et Adélaïde échangeaient leurs vues et leurs impressions, sans donner accès dans leurs cœurs ni dans leurs conversations au moindre sentiment d'orgueil ou de jalousie, à aucune de ces mesquines passions que la foi et la

charité chrétiennes parviennent seules à extirper ou du moins à affaiblir.

La piété de la sainte embrassait Dieu et ses créatures, et les morts aussi bien que les vivants ; c'est là un des traits distinctifs de sa dévotion, et l'un de ceux peut-être qui nous la rendent le plus sympathique : rien n'est touchant comme cette charité de la sainte, qui au soin des vivants associe celui des morts. Nous n'osons dire qu'elle a précédé son époque dans cette préoccupation si charitable du salut éternel des défunts ; mais elle a été certainement une des premières à donner à ce culte des âmes toute l'importance qu'il mérite et que l'Église n'a cessé de lui assigner. Il ne faut pas oublier que ce culte était encore assez récent, au moins sous sa forme actuelle, et que Mathilde semble avoir été parmi les plus empressées à le répandre par son exemple autant que par ses exhortations [1].

1. Dès le second siècle de notre ère, on avait la coutume de dire la messe sur les tombes des martyrs et même sur celles des défunts pour lesquels on voulait prier et à l'intention de qui le prêtre donnait la sainte communion. Les prières liturgiques pour les morts remontent au VII[e] siècle, et semblent s'être répandues plus particulièrement en Allemagne dès le VIII[e]. Saint Grégoire avait établi la doctrine et réglé la liturgie vers l'an 600 ; les services funèbres et la commémoration des Trépassés datent de saint Odilon, abbé de Cluny (mort en 1049), qui « établit que, dans tous les monastères de sa congrégation, le lendemain de la fête de tous les saints serait consacré à la commémoraison de tous les fidèles défunts ». (Batiffol, *Histoire du Bréviaire romain* ; Paris, 1893 ; ouvrage fort intéressant à consulter sur ce point et sur beaucoup d'autres.)

C'est ainsi que nous avons vu la sainte reine demander une messe pour Henri Ier, son époux, à l'instant même où il venait de rendre le dernier soupir, avant d'aller embrasser sa dépouille et pleurer au pied de la couche funèbre. Au moment de mourir, elle recommande à sa petite-fille, l'abbesse Mathilde, de ne jamais oublier de prier pour les morts de la famille et pour tous ceux dont elle avait conservé la mémoire, et elle lui présente un registre où leurs noms sont inscrits. Bien d'autres faits nous montrent la sainte sous ce jour particulier, et nous pouvons en conclure qu'elle a été réellement, au xe siècle, au nombre des promoteurs les plus zélés du culte des morts.

Il semblerait que la physionomie de Mathilde fût incomplète et qu'il manquât quelque chose à sa piété, si elle n'avait pas honoré tout particulièrement la sainte Vierge, cette patronne des malheureux et cette ressource suprême des âmes en péril. Les biographes, sans insister particulièrement sur ce point, n'ont pas laissé de nous renseigner à cet égard d'une façon très suffisante. Un passage de la Vie la plus récente est surtout significatif.

Il s'agit des objurgations adressées par Mathilde à son fils, l'empereur Otton, lors de leur dernière entrevue à Nordhausen : en lui recommandant son cher couvent, elle rappelle que c'est dans cette ville que la sainte Vierge Marie lui a obtenu deux fois la grâce d'une heureuse délivrance. Et l'empereur, habitué par sa mère à invoquer la mère du Sauveur,

ne manque pas de mettre ce couvent sous la protection spéciale de Marie. « Que la sainte mère de Dieu, la vierge Marie, la reine du Ciel, leur donne un favorable accueil et les protège désormais et toujours pour l'amour de son Fils, etc.... » On voit par là que Mathilde avait appris à tous les siens à honorer la sainte Vierge, comme elle le faisait elle-même, et si les biographes n'insistent pas davantage et n'en parlent pas ailleurs (sauf en de rares allusions), c'est qu'évidemment ce culte de Marie faisait partie des pratiques habituelles de dévotion de Mathilde[1]. Que diront les historiens protestants et les prétendus réformateurs qui soutiennent que le culte de la Vierge est une invention des derniers temps du moyen âge, et que les siècles antérieurs — ceux où la foi, d'après eux, était encore pure et vraiment chrétienne — n'ont pas connu cette dévotion ?

On peut croire que la sainteté n'est point parfaite quand il lui manque l'auréole du martyre, ou du moins de la persécution : cette auréole n'a pas manqué à Mathilde, quoique pourtant dans une mesure assez restreinte en apparence. Elle aussi a été, à un moment de sa vie, épurée par la souffrance, — et par la souffrance du cœur, celle qui est le plus sensible aux grandes âmes. Ses propres fils ont été ses persécuteurs et ne lui ont épargné ni les chagrins ni les avanies ; et ce qu'il y a eu de

1. De même aussi pour le choix du samedi, jour particulièrement cher à Mathilde, et où elle multipliait ses aumônes. (V. à ce sujet la note 1 de la page 80.)

plus cruel pour cette mère si tendre, c'est que le fils préféré a été l'un de ceux qui l'ont fait souffrir, peut-être même celui qui s'est montré, pendant quelque temps, le plus dur pour elle. Tant de dureté, tant d'ingratitude ne peuvent guère s'expliquer — comme le dit naïvement le biographe — que par l'intervention de « l'ennemi du genre humain », et c'est bien ainsi que Mathilde cherchait à se consoler ou à se résigner; mais son âme dut saigner à plus d'une reprise.

D'autres souffrances ont pu l'assaillir, mais que nous ne pouvons guère que deviner : nous y avons déjà fait allusion précédemment. Nous voulons parler de certains dissentiments qui ont dû se produire entre elle et son fils Otton, lorsque celui-ci, revêtu de la dignité impériale, commandait en maître à Rome et faisait du pape son serviteur. Les historiens ne parlent pas de ce désaccord; mais nous avons eu occasion de dire (au chapitre IV) quels motifs pouvaient nous y faire croire.

Enfin, ce qui achève, à nos yeux, comme jadis pour ses contemporains, de caractériser la sainte dans toute l'acception de ce mot, c'est le don de prophétie et de miracle. Nous n'avons pas à revenir ici sur ce qui a été dit plus haut relativement aux prédictions et aux faits miraculeux attribués à Mathilde par ses biographes : notre sentiment, que partageront la plupart de nos lecteurs, est que l'on peut, que l'on doit accepter comme véritable le témoignage de ces historiens qui, jusqu'à preuve du contraire,

semblent avoir été de très honnêtes gens et non dépourvus d'intelligence. Ainsi, les prédictions faites par Mathilde à son fils, Henri de Bavière (v. p. 76 ci-dessus), celle qui lui est attribuée au sujet de son petit-fils, Otton II, et de son arrière-petit-fils, Henri le Saint, sa prévision de la mort de l'archevêque Guillaume, et d'autres faits analogues, nous paraissent suffire pour attester que la sainte avait au moins ce don de seconde vue, généralement admis par la science actuelle, et que Dieu a pu départir plus spécialement à quelques-uns de ses élus.

Quant aux miracles de la sainte, nous n'avons qu'à renvoyer le lecteur aux observations qu'ils nous ont déjà suggérées (chap. V), et à rappeler, en outre, un fait qui peut tout au moins sembler merveilleux : la facilité avec laquelle Mathilde, pour faire dire une messe au moment de la mort de son mari, détacha de ses poignets des bracelets d'or qui semblaient y avoir été rivés (v. p. 42 ci-dessus). En supposant qu'il n'y ait là qu'un phénomène d'énergie extraordinaire, accidentelle, ne peut-on pas le faire rentrer dans la catégorie des manifestations toutes spéciales de la puissance divine, en dehors des lois habituelles de la nature, et le considérer comme un miracle proprement dit? Toujours est-il que l'opinion publique, du vivant de Mathilde ou peu de temps après sa mort, lui attribuait le don des miracles, et c'est là un témoignage qui n'est pas à dédaigner, au moins pour tous ceux que n'aveuglent point l'esprit de parti ou les préventions de système.

Mais Mathilde n'était pas exclusivement sainte, et nous aimons à retrouver en elle certains traits qui caractérisent la femme, — la femme supérieure, quelquefois aussi la femme, purement et simplement, — et qui, hâtons-nous de le dire, ne nuisent en rien à l'idée qu'on doit se faire de la sainteté.

Elle était lettrée pour son époque et semble avoir possédé une certaine instruction ; nous avons eu occasion de le constater plus d'une fois au cours de cette biographie. C'est ainsi que les messagers qui viennent lui annoncer la mort de son fils Henri la trouvent occupée à lire « un dialogue » au sortir de la messe (v. p. 76 ci-dessus). Les jours de fête étaient en partie consacrés à la lecture, et l'on nous dit que « tantôt elle prenait elle-même les livres en main, tantôt elle écoutait ceux qui lisaient pour elle ». Nous savons encore qu'elle aimait à inspecter elle-même les écoles annexées aux couvents, et à s'assurer ainsi des progrès des jeunes élèves (v. le commencement du chap. VI). Bref, elle estimait que l'instruction, bien dirigée, doit venir en aide à la piété ; elle l'a prouvé par son propre exemple. Et, s'il est permis d'émettre ici une hypothèse, malgré le silence des biographes à cet égard, mais en s'appuyant sur certains mots qui leur échappent, nous croirions volontiers que la reine ne se bornait pas à étudier les saintes Ecritures (elle les connaissait à fond, elle les savait même par cœur en grande partie), mais que les lettres profanes ne lui étaient pas

étrangères. Et nous aurions ainsi l'explication, peut-être assez plausible, de toutes ces réminiscences classiques dont ses biographes ont émaillé leurs récits, et qui, pour eux, étaient un hommage rendu à l'instruction si variée de la reine. A ce point de vue, les réminiscences en question, des vers de Virgile tout entiers, par exemple, ou de Térence, que les critiques allemands leur reprochent avec tant de force, ne seraient qu'un témoignage de plus en faveur de la véracité des vieux historiens.

Elle aimait la musique : nous voyons qu'après la mort de son fils Henri, alors qu'elle entre, comme le dit un de ses historiens, « dans un veuvage plus rigoureux que le premier » et s'interdit un certain nombre de plaisirs ou de distractions qu'elle s'était permis jusque-là, elle renonce à la musique profane : « elle ne voulait plus entendre aucun artiste chantant des airs mondains, ni voir aucun comédien ; elle n'écouta plus désormais que des chants sacrés, empruntés aux Evangiles et à d'autres livres saints, et elle trouvait sa joie la plus vive au récit de la vie et des souffrances des saints. Elle évita de même tous les autres plaisirs du monde.... » On voit, d'après ce texte, que, durant une bonne partie de sa vie, la sainte ne se faisait pas scrupule d'entendre et peut-être aussi de pratiquer la musique, même mondaine : sans doute elle pensait alors, comme plus d'un d'entre nous, que la musique en soi n'a rien de mauvais ni de dangereux, et qu'elle a même toujours, en un certain sens, un caractère mystique et

religieux qui peut élever l'âme tout en charmant le cœur.

Nous avons déjà insisté plus haut sur un trait tout particulier du caractère et de la vie de sainte Mathilde : son goût pour les occupations extérieures, pour la vie active, même pour le travail manuel. Elle aimait à répéter, avec saint Paul, que « celui qui ne veut pas travailler, ne mérite pas non plus de manger », et, fidèle à cette maxime, elle s'appliquait à travailler de ses mains ou autrement, tous les jours ouvrables, avant de se permettre la moindre réfection ; « elle travaillait tout comme une servante », nous dit un de ses biographes. Si nous ne craignions de mal rendre notre pensée en employant un terme qui, de nos jours, se prend quelquefois en mauvaise part, nous dirions que Mathilde était une femme *pratique* : mais ce qui lui donne précisément plus de mérite et d'originalité, c'est qu'elle savait admirablement allier ce sens pratique avec le mysticisme si naturel à une âme profondément religieuse. A l'époque primitive où l'on distribuait les sœurs, à leur entrée au couvent, dans l'une des deux catégories de la vie monastique, les agissantes et les contemplatives, les *Marthes* et les *Maries*, comme on disait alors, on aurait été un peu embarrassé pour assigner à notre sainte une place bien définie ; elle aurait voyagé sans cesse entre la cellule d'une Marie et la chambre d'une Marthe.

L'humeur voyageuse était, du reste, dans son tempérament. et dénotait chez elle une rare et

presque fiévreuse activité. Est-il besoin de rappeler ici tous ces voyages, multipliés encore sur la fin de sa vie, et qui avaient généralement la charité pour objet? Sans doute aussi, quoique le biographe ne fasse que l'indiquer en passant, elle aimait à se rendre compte de la gestion de ses fermiers et de ses intendants, lorsqu'elle «circulait à travers ses burgs et ses domaines »; en femme de tête, elle ne voulait pas être trompée ni volée, elle tenait à faire rapporter assez à ses propriétés pour pouvoir venir en aide à un plus grand nombre de malheureux et subvenir aux besoins d'un plus grand nombre d'églises et de couvents. Et, de fait, ses ressources paraissent avoir été considérables, si l'on en juge par tous ces festins offerts aux pauvres, par toutes ces dépenses faites pour des fondations pieuses, et aussi par le dépit que ses fils éprouvèrent, en un moment d'égarement, de la voir dissiper ainsi son immense fortune au lieu de thésauriser à leur intention. Mais ce qui est certain, c'est que, si Mathilde était économe et vigilante, elle ne fut jamais avare, et qu'aussi elle ne paraît pas avoir dépensé outre mesure pour ses propres besoins.

Et pourtant on trouve dans sa biographie la trace d'un certain penchant au luxe et à la toilette, qui, pour nous, n'obscurcit pas l'auréole de la sainte tout en accentuant un peu son caractère de simple mortelle, de femme dans toute l'acception du mot. Elle était femme, quoique sainte, nous ne saurions trop insister sur ce point : la nature ne perd jamais

entièrement ses droits, et l'on regretterait presque qu'il en fût autrement. Le saint parfait est impossible ici-bas, puisque l'homme n'est pas un ange et qu'il doit lutter contre sa nature; le plus grand saint, d'après un vieux dicton, pèche jusqu'à sept fois par jour, mais on aime à croire que ce sont là des péchés très véniels et tellement fugitifs qu'ils ne laissent aucune empreinte dans l'âme du pécheur; et c'est de ce genre sans doute qu'étaient les péchés de Mathilde.

Son plus ancien biographe lui reproche d'avoir eu à l'excès le goût de la toilette : « Ses œuvres pies lui auraient certainement valu la palme de la virginité (dans son veuvage), si elle n'avait point tant recherché l'éclat mondain de la parure et des vêtements. » Le second biographe est plus explicite : « Le jour où elle apprit la mort de son fils Henri, elle déposa les vêtements princiers dont elle s'était toujours parée, même durant son veuvage. Car, après la mort du glorieux roi Henri, son époux, elle avait toujours porté une robe écarlate, d'une seule couleur, mais non pour se montrer, car elle la cachait sous une enveloppe de lin, et, en guise d'ornement, elle portait quelques parures d'or [1]. Elle écarta désormais tous ces ornements et ne se montra plus que revêtue d'une robe de deuil. »

Elle dut avoir à lutter pourtant jusqu'à ses der-

1. « En public, dit-il ailleurs, elle se montrait ornée de soie et de pierreries, mais au dedans elle portait un ornement bien plus précieux, un cœur agréable à Dieu. »

niers jours contre ce goût de la parure, si naturel à toutes les femmes, et plus particulièrement à une Saxonne à peine émancipée de la barbarie. A ce point de vue l'histoire de sa mort est significative : nous avons vu comment la sainte avait accompli son dernier acte de charité en donnant à l'archevêque Guillaume un magnifique vêtement qu'elle avait réservé pour ses propres funérailles. Même dans la mort, elle tenait à être richement vêtue. Et l'auteur ajoute que Dieu récompensa ce sacrifice, puisque, le jour de ses funérailles, « au moment où son corps venait d'être posé sur la civière, des messagers vinrent de la part de sa fille, la reine Gerburge, apporter un vêtement (ou un manteau ?) broché d'or, assez large pour recouvrir le tombeau de son seigneur, le roi Henri, et le sien ». Il semblait que Dieu voulût permettre à la sainte d'emporter jusque dans la tombe ce petit vestige de vanité féminine.

Nous nous garderons, aussi, de lui faire un reproche au sujet de certaines contradictions et de certaines faiblesses qui se rencontrent par moments dans son caractère : ainsi sa douleur presque excessive devant le corps de son mari, malgré l'apparente insensibilité dont elle a fait preuve au moment même où elle apprenait sa mort, et où elle avait assez de force d'âme pour chercher un prêtre en état de dire une messe et pour assister à cette messe jusqu'à la fin. On a soin de nous dire que ces vives démonstrations de douleur ne dégénèrent point en désespoir et sont tempérées par la piété, par la confiance en

Dieu. Mais nous ne serions pas éloignés de croire que la reine s'est réellement abandonnée, après coup, à un violent désespoir, et que, au milieu de toute sa famille éplorée et gémissante, elle n'a point cherché à retenir l'explosion de sa douleur. C'est si naturel, en pareil cas, et à cause du caractère encore à demi barbare dont nous parlions tout à l'heure, et à cause de la détente nécessaire après la compression de la première heure !

Ces demi-barbares, même civilisés par le christianisme, même élevés jusqu'à la sainteté, se laissaient aller parfois aux manifestations les plus violentes de la passion ou du sentiment. Rien de caractéristique en ce genre comme la scène si étrange et si touchante à la fois qui se passe entre Mathilde et son fils, l'empereur Otton, lors de leur dernière entrevue, et que nous avons résumée à la fin du chapitre IV ci-dessus. Ces larmes, ces sanglots, ces étreintes, ce désespoir de la séparation, tout cela est bien *nature* et n'a certainement pas été inventé par le biographe.

Peut-être est-ce dans le même ordre d'idées qu'il faut chercher l'explication, ou l'une des explications (car il peut y en avoir plusieurs, toutes également plausibles), de l'injuste préférence de Mathilde pour son fils Henri. Je dis : *injuste*, en me plaçant au point de vue purement humain et surtout moderne ; car nous avons déjà fait remarquer, plus haut, que cette préférence pouvait avoir eu des raisons mystiques, et alors cette apparente injustice ne ferait

qu'accentuer davantage le caractère de sainteté de la reine. On peut y voir, évidemment, une revanche de la nature sur la grâce, et penser que Mathilde, en faisant tort à son fils aîné, a obéi à un sentiment peu généreux; mais Dieu fait parfois servir les causes les moins avouables et les pires instruments à ses plus hauts desseins, et produire des effets salutaires aux motifs les plus futiles ou les plus criminels. La mère qui aime un de ses fils plus que tous ses autres enfants et qui cherche à lui faire occuper la place dévolue à l'aîné, est ici doublée d'une voyante qui a une sorte de pressentiment, qui croit, par intuition, à la prédestination de ce fils ou de sa descendance, à la sainteté comme à la grandeur d'un de ses rejetons.

Les motifs que le second biographe assigne à cette préférence ne sont pas précisément de cet ordre : « Henri ressemblait à son père pour l'activité, la vaillance et les traits du visage; mais dans toutes les traverses et pour supporter l'infortune il suivit avec soin les traces de sa glorieuse mère, et c'est pour cela qu'il était particulièrement cher à la sainte de Dieu. Comme s'il eût été son fils unique, elle lui réservait toutes ses caresses, lui donnait la première place dans son affection avant tous ses autres enfants, et désirait ardemment que, si toutefois l'accomplissement de cette volonté plaisait à Dieu, Henri arrivât au trône après la mort de l'illustre roi Henri, son père. C'est de là que vint pour ce fils le commencement de ses infortunes, et c'est pour cela que

le glorieux Otton fut pendant quelque temps irrité contre son frère, et c'est de la sorte que la haine et une assez longue inimitié s'éleva et grandit entre les deux frères. » Dans la suite, lorsque Otton eut été proclamé roi, après qu'un certain nombre de princes eurent proposé de donner la couronne à Henri « parce qu'il était né dans le palais royal » (c'est-à-dire depuis l'élection de son père comme roi de Germanie), tandis que d'autres étaient d'avis qu'Otton devait obtenir le pouvoir suprême parce qu'il était plus avancé en âge et d'un esprit plus réfléchi, lorsque, enfin, « par une permission de la divine Providence le sceptre royal fut passé entre les mains d'Otton, la discorde qui avait toujours régné entre les deux frères depuis leur jeunesse ne fit que s'accroître de plus en plus. Toujours en lutte, ils n'échangèrent plus aucune parole pacifique. Et alors le jeune prince royal Henri éprouva beaucoup de contrariétés, que sa glorieuse mère adoucissait toujours par de consolantes et salutaires paroles, en lui remémorant avec assiduité l'Écriture sainte qui dit : « Dieu châtie celui qu'il aime, et Il fait comme un père envers son fils. »

La prédilection de Mathilde pour Henri s'accentue encore davantage lorsqu'elle a le malheur de le perdre. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur au récit du second biographe, qui a été reproduit plus haut (au commencement du chap. V), et aussi à l'histoire de cette réunion de famille à Frosa, où l'on voit que l'affection de la reine s'est reportée de

son fils mort sur le jeune Henri, son enfant, qu'elle recommande tout spécialement à la protection divine (p. 88 ci-dessus).

Il nous reste à dire quelques mots du rôle politique de Mathilde; mais ici, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, nous nous heurtons à de sérieuses difficultés, dues au silence, probablement volontaire, que ses biographes ont gardé à ce sujet. Le champ des hypothèses reste ouvert; nous nous bornerons à quelques inductions qui paraîtront peut-être assez légitimes, et que nous avons brièvement énoncées à la fin du chapitre IV.

Une femme d'un esprit aussi éminent et qui paraît avoir exercé une influence aussi considérable sur son entourage et même sur son peuple, ne peut pas être restée entièrement en dehors de la vie politique de son temps, ni étrangère aux projets ou aux préoccupations des siens. En supposant que, en femme intelligente et chrétienne, elle ait tenu à ne pas jouer un rôle capital dans le gouvernement de son mari ou de son fils, on ne peut admettre pourtant que son rôle ait été aussi effacé que le ferait croire la discrétion de ses biographes. Il est prouvé qu'elle exerçait un certain pouvoir et que son fils Otton, comme son époux, avait pour elle, assez généralement, une grande déférence. Comment admettre, avec les chroniqueurs, qu'elle ait toujours borné son crédit à faire construire des couvents? Elle était, en toute occasion, et plus particulièrement lors des réunions solennelles de la famille,

comblée d'honneurs et de marques de respect; elle-même ne semblait pas fuir la représentation et tenait fort bien son rang de reine, jusqu'au milieu des foules qu'elle admettait autour d'elle et des malheureux qu'elle soulageait. Elle avait marié ses filles à des princes puissants, et ces mariages ont un caractère politique très prononcé; on peut hardiment affirmer qu'elle les a préparés et conclus, en vue de l'intérêt de sa famille et du royaume. Tout cela ne nous autorise-t-il pas à penser que sa voix était écoutée, sinon dans les réunions des chefs, où la fierté saxonne n'aurait point voulu admettre une femme, du moins dans les conseils de famille et dans l'intimité, où les rois dont elle était l'épouse et la mère ne devaient pas craindre de la consulter? C'était bien là, d'après Tacite, le rôle de la femme chez les anciens Germains, qui lui reconnaissaient, outre une intelligence subtile, le don de prévoir ou de pressentir les événements capitaux. Et rien ne s'oppose ainsi à ce que nous voyions dans Mathilde un champion des idées de sagesse et de modération dont elle eut le regret de voir son fils, l'empereur Otton, s'éloigner de plus en plus vers la fin de sa vie. Cela, joint à la douleur que lui causaient les démêlés de ce fils avec le pape, suffit à expliquer les passages un peu obscurs où ses biographes mentionnent ses inquiétudes maternelles et racontent sa dernière entrevue avec Otton. Elle n'approuvait pas la politique nouvelle de la maison de Saxe, et prévoyait des malheurs dans l'a-

venir. Et s'il en est ainsi, nous aurons raison de dire que la sainte, si clairvoyante pour toutes les choses de la vie spirituelle, ne l'était pas moins pour les intérêts temporels de sa famille et de son pays.

Son rôle social est bien plus facile à définir : Mathilde a été l'amie des pauvres, la providence des malheureux, et, en cette qualité, elle a été en avance sur son siècle, elle a réussi à faire aimer ceux que l'on ne faisait auparavant que redouter, elle a amené les humbles et les miséreux à ne point s'insurger contre leur destinée, ni contre les riches, les puissants, les heureux du jour. Ç'a été le rôle de bien d'autres au moyen âge, et la plupart d'entre eux ont été canonisés par l'Église ; mais ce qui semble distinguer plus particulièrement Mathilde, c'est l'ardeur, l'activité, la fièvre même, si l'on veut, qui la poussait au service des pauvres. Elle ne les attendait pas, elle ne les laissait pas venir : elle allait au-devant d'eux, elle les sollicitait, elle les poursuivait dans ses voyages et revenait sur ses pas, quand elle les avait, par hasard, dépassés. C'est là une marque caractéristique de cette charité qui, ce nous semble, diffère de celle des autres saints contemporains. Et qui sait, qui peut dire quelle a été l'influence d'une pareille reine sur son époque et même sur l'âge suivant, au point de vue de la pénétration, dans les masses, des idées chrétiennes et de la civilisation moderne ? Remarquons aussi que l'action de Mathilde s'est exercée sur ses fils, ses petits-fils, ses arrière-petits-enfants, et que, par

conséquent, son rôle social a eu pour champ, non seulement le siècle dans lequel elle a vécu, mais encore une ou deux générations après elle, c'est-à-dire qu'il a duré assez de temps pour modifier profondément des peuplades encore à demi barbares et préparer un âge nouveau. On ne peut contester, en effet, le progrès des mœurs publiques en Allemagne, durant le XIe et le XIIe siècles, progrès dû presque uniquement à l'action bienfaisante de l'Église; et personne n'a contribué plus que sainte Mathilde à répandre l'esprit de l'Évangile et l'action de l'Église dans la société germanique de cette époque. Elle a été, quoique reine, la sainte du peuple.

Ce sera là, si l'on veut, notre conclusion. Mathilde a brillé, comme sainte, d'un éclat tout particulier, et s'est montrée en même temps éminemment pratique dans sa sainteté. Tout est en germe dans l'Évangile, les vertus des saints aussi bien que les dogmes de l'Église; et, comme pour tout ce qui est germe, le temps fait et a dû faire son office. C'est donc par une admirable providence de Dieu, par une disposition toute naturelle de sa sagesse comme de sa bonté, que les premiers siècles du christianisme, si féconds en martyrs, en docteurs, en confesseurs, n'ont pas épuisé tous les genres, ni tous les degrés de sainteté, — pas plus qu'ils n'ont développé dans la doctrine tous les enseignements dont elle était susceptible, ni même indiqué tous les points de détail qui peuvent s'y rattacher.

Mathilde a été la sainte de son temps et de son pays. Tout en réunissant en elle les principales vertus chrétiennes, elle a été, en somme, bien plus pratique que mystique; c'est une sainte agissante plutôt que contemplative qu'il fallait à l'Allemagne du x[e] siècle : et c'est là ce qu'a été sainte Mathilde.

APPENDICE

I. *Dissertation de Færstemann sur la Vie la plus récente de sainte Mathilde* (Nordhausen, 1838)[1].

L'auteur, en relisant cette Vie, a noté un certain nombre d'observations relatives au biographe et à son style, et il les soumet humblement à l'examen des hommes compétents.

Il attribue d'abord cet ouvrage à saint Godehard, qui l'aurait écrit vers l'an 1010. Diverses preuves semblent devoir confirmer cette opinion : la date présumée, la vie et le caractère du moine Godehard et du roi auquel il a dédié la biographie de la sainte, et plusieurs autres circonstances.

Henri II y est appelé roi de Germanie : il n'était donc pas encore empereur, puisqu'il ne prit ce titre qu'en 1014; et il était monté sur le trône

1. Cette petite brochure est devenue à peu près introuvable; nous avons cru rendre service au lecteur en la résumant ici.

d'Allemagne en 1002. Godehard, qui fut canonisé dans la suite par le pape Innocent II, était né dans la Bavière aux environs de l'année 960, huit ou neuf ans avant la mort de sainte Mathilde; il fut élevé au couvent d'Altaich (*in monasterio Altahensi*), resta trois années chez l'évêque de Salzbourg, et entra en 991, comme religieux, au couvent où il avait passé sa première jeunesse : il en fut abbé de 997 à 1005, puis abbé d'Hersfeld de 1005 à 1012, revint à Altaich de 1012 à 1022, et fut enfin, en 1022, évêque de Hildesheim, où il mourut en 1038. Le roi Henri II, grand protecteur du clergé, des couvents et des religieux, avait pris Godehard en amitié; ils étaient unis par un même goût pour la vie sérieuse et réglée que menaient alors les chrétiens d'élite. Laïques et religieux s'entraînaient par les lectures pieuses, les méditations, et surtout par l'exemple de ceux qui, les ayant précédés dans la voie de la piété, avaient mérité le nom de saints. Henri avait lu un grand nombre de ces vies de saints, et désira connaître aussi celles de ses ancêtres, principalement de sa bisaïeule, la reine Mathilde. Un auteur, qui doit être Godehard, répondit à ce vœu.

Voilà ce que nous savons par la préface même de ladite biographie, préface en forme d'épître au roi Henri. Mais tout cela, de l'aveu de Fœrstemann, ne prouve qu'une chose, à savoir que l'abbé Godehard a pu écrire ce livre. D'autres arguments nous obligent à croire que c'est bien lui qui l'a écrit. D'abord la sollicitude que l'auteur témoigne

en faveur du couvent de Nordhausen, sollicitude telle, que l'ouvrage semble avoir été composé uniquement en vue de stimuler le zèle du roi à l'égard de ce couvent et de provoquer ses libéralités[1]. Or, il est prouvé que Godehard était dans une telle disposition d'esprit, et qu'il ne fit pas en vain appel à la générosité d'Henri II. On a une lettre de lui, datée de Mulhouse, la seizième année de son règne (il était empereur depuis quatre ans, en 1017), où se trouvent les lignes suivantes :

« Nous reconnaissons que si la divine Providence nous a élevé à ce faîte de l'empire, c'est pour que nous puissions confirmer les donations faites par nos devanciers, en vertu de leur autorité impériale, aux églises vénérables et autres lieux consacrés à Dieu, et les augmenter encore par la munificence gratuite de nos largesses. Il faut donc que tous les fidèles serviteurs de Dieu et les nôtres sachent bien que nous donnons et concédons, par la présente lettre impériale, le domaine de Gamin..., avec toutes ses dépendances..., etc., sans que nul homme de notre royaume puisse y mettre obstacle, au monastère bâti par notre bisaïeule, la bienheureuse Mathilde, à Nordhusen, en l'honneur de la sainte Mère de Dieu, Marie, de saint Jean-Baptiste et du bienheureux martyr Eustache, monastère actuellement

1. On a pu voir plus haut (chap. IV et VII) que cette appréciation est exagérée; Mathilde s'intéressait, il est vrai, tout particulièrement au monastère de Nordhausen; mais bien d'autres furent l'objet de sa sollicitude.

gouverné par la vénérable abbesse Bia; cette donation a été faite jadis par ladite reine à l'église susmentionnée, et c'est pour le salut de notre âme, pour celui de nos parents, et *grâce à l'intervention du vénérable Godehard, abbé de l'église d'Altahensis*, que nous la confirmons, et avons ordonné, et ordonnons que nul comte, nulle autorité judiciaire de haute ou de basse justice n'ait l'audace de se substituer aux droits qui appartiennent à ce couvent..., etc., sauf le cas où l'abbesse aurait choisi à cet effet un délégué légitime[1]. »

Ce document, conclut Fœrstemann, prouve bien l'attachement et l'intérêt que Godehard portait à l'église de Nordhausen. On peut affirmer, en outre, que nul autre écrivain de cette époque n'était capable d'écrire ce livre; et il s'ensuit que l'on doit présumer que Godehard en est l'auteur, et qu'il le composa vers l'an 1010 ou 1012, et en tout cas avant 1014. (L'auteur, qui ne connaissait pas la Vie ancienne, suppose en outre, — et non sans motif, on le voit, — que la biographie de sainte Mathilde par saint Godehard s'appuyait sur des récits antérieurs, rédigés par des contemporains de la reine, et probablement intéressés à la prospérité comme à la gloire du couvent de Nordhausen.)

1. Voir, pour le rôle de saint Henri dans la vie religieuse de son temps et surtout pour la protection qu'il accordait aux couvents, la remarquable vie de ce saint, que M. l'abbé Lesètre vient de publier dans notre collection. Il ne mentionne pas, du reste, le document que nous citons ici.

La seconde partie du mémoire de Fœrstemann nous paraît moins intéressante, moins probante aussi, et surtout moins utile à connaître pour le but que nous nous proposons. Après avoir affirmé (ce que nous admettons volontiers) que le style de saint Godebard est infiniment supérieur à celui de ses contemporains, dont le latin est toujours barbare et incorrect, il prétend démontrer que ce style dénote une préoccupation rythmique dont l'oreille est facilement frappée, que ses phrases ont des cadences particulières, analogues à celles des vers, et un parallélisme très curieux à constater. Il laisse à d'autres le soin de se prononcer sur l'origine de ce rythme et de ces cadences, dont on attribue le premier emploi aux Arabes, ou aux anciens Germains, ou plutôt aux cantilènes ecclésiastiques; il rejette pourtant l'hypothèse d'après laquelle l'auteur de la biographie aurait reproduit, en le mettant en prose, un poème en vers léonins écrit en l'honneur d'Henri Ier et de Mathilde, poème dont il aurait tâché de détruire le rythme, tout en en conservant les parties essentielles et souvent le texte entier[1].

Ce qu'il veut mettre en relief, c'est la préoccupation presque constante, chez le biographe, de

1. Cette manière d'écrire était fort en vogue au moyen âge et surtout au XIe siècle, où la prose rimée avait fini par supplanter la poésie. Quelques savants allemands, postérieurs à Fœrstemann, ont repris la thèse, qu'il combat ici, d'un poème antérieur qui aurait servi de texte aux deux biographies; rien n'autorise cette supposition.

donner à son récit cette tournure élégante, ce style sémi-poétique, qui lui paraissaient le mieux appropriés à un pareil sujet. Et il en donne un exemple frappant, en transcrivant la narration des fiançailles et du mariage de Mathilde, et en ayant soin d'indiquer, par des signes typographiques, la symétrie et les cadences du style.

Nous ne suivrons pas le critique dans cette démonstration, qui nous a paru assez plausible, et nous admettrons volontiers avec lui que c'est bien saint Godehard qui a pu écrire la Vie la plus récente de sainte Mathilde, et que, pour se mettre à la hauteur d'un pareil sujet, il a employé la forme de style réputée alors comme la plus brillante. Ajoutons aussi cette remarque, qui a déjà été faite plus haut, dans le corps même de notre livre, que l'auteur, évidemment sincère, convaincu, véridique et bien renseigné, a cru devoir, de temps à autre, agrémenter son style d'emprunts faits à des poètes ou à des écrivains antérieurs, — mais uniquement lorsqu'il s'agit de faits ou d'idées d'un ordre général, ou de vertus et d'actions qui pouvaient convenir également à son héroïne et à des personnages plus anciens. C'est, en somme, mais à un degré moindre, le système qu'avait déjà suivi son prédécesseur, le premier biographe de Mathilde.

II. *Comparaison des deux biographies de sainte Mathilde.*

Il serait intéressant de comparer la *Vie ancienne* et la *Vie récente*, et de voir ainsi ce qu'il peut y avoir de fondé dans les accusations de plagiat portées contre le second auteur. Nous nous bornerons ici à montrer, par quelques citations, comment ces deux biographes ont entendu leur rôle d'historiens. On verra mieux ainsi combien les accusations de la critique moderne à leur endroit sont exagérées. Quelques pages, ensuite, seront consacrées à la comparaison des deux Vies au point de vue de leur contenu, de leur distribution et de leur manière de présenter les faits : le lecteur sera ainsi à même de se prononcer en connaissance de cause sur la question de savoir si le second biographe n'a réellement fait que copier le premier; ce n'est pas notre avis, et ce ne sera sans doute pas non plus le sien.

Préface ou Prologue de la Vie récente (écrite sur l'ordre de l'empereur saint Henri, et gardée en manuscrit dans le couvent de Saint-Pantaléon, à Cologne).

« Ici commence le prologue de la Vie de la très illustre reine Mathilde. — L'auteur de cet ouvrage souhaite au roi Henri, digne de la plus grande vénération, l'accroissement des dons spirituels, le développement des vertus et la prospérité des affaires

temporelles. » Suit un développement sur la rare instruction du prince, qui a beaucoup lu, surtout des livres relatifs à la vie des saints, dont l'exemple influe avec tant de force sur sa propre conduite : aussi a-t-il le louable désir de connaître les faits et gestes de ses ancêtres, et principalement de sa pieuse et illustre aïeule, la reine Mathilde, « dont la vie lumineuse est si digne d'être imitée, et dont la vertu est d'autant plus glorieuse que son sexe est plus fragile ». L'auteur continue en s'excusant, avec des formules de modestie un peu exagérées, de traiter un pareil sujet; mais, « quoique incapable d'un si grand effort, il croit devoir obéir à l'ordre du prince en écrivant cette Vie. Toutefois, il a bien à craindre la critique des envieux et des railleurs, » et prie le roi de lire et de corriger cet ouvrage avant de le livrer à la publicité. Il termine en formulant des vœux ardents pour que Dieu donne au prince Henri le bonheur de profiter des exemples de ses aïeux; tout ce passage, vraiment noble et religieux dans sa simplicité, mérite d'être reproduit.

« Puisse le souverain de l'univers, qui a visité leurs cœurs, qui leur a permis de reconnaître le bien et de le pratiquer, vous accorder, à vous aussi, de mettre vous-même en pratique et de faire exercer aux autres, par votre puissante influence, tout ce qui est juste et bon, de fuir avec une virile énergie et d'interdire à autrui tout ce qui est mal; qu'il vous prête, pour dompter la fureur de vos ennemis, ses armes les plus invincibles. Puisse sa

grâce être pour vous une puissante protectrice, une compagne assidue; puisse-t-elle faire de vous, dans le gouvernement et l'administration fidèle de l'Église, le modèle et l'idéal de la justice, afin que, toujours soumis à son protecteur, à ce Dieu qui sait tout, vous soyez rempli de haute sagesse, de zèle et de vertu. Que le Seigneur guide donc tous vos pas de telle sorte que vous viviez sans reproche à l'ombre de ses commandements et soyez un jour participant des récompenses de la félicité céleste, et receviez là-haut la couronne de la justice et tous les dons des trésors divins. — Et maintenant, si quelque chose dans ce petit livre peut plaire à qui que ce soit, la gloire en reviendra à celui qui m'en a commandé l'exécution. »

La préface de la Vie ancienne offre un caractère tout différent; elle est plus savante, plus artificielle, et empruntée en grande partie à des ouvrages antérieurs, notamment à la *Vie de Saint-Martin*, par Sulpice Sévère. Nous avons déjà dit ce qu'il fallait penser, selon nous, de ces emprunts, qui ne portent, après tout, que sur des idées générales, des lieux communs; rien d'étonnant, par suite, si l'auteur a cru pouvoir les adapter à son sujet et s'en servir, pour la circonstance, en les dédiant à l'empereur Otton.

« *Ici commence la préface de la vie de la reine Machthild.* — Tandis que la plupart des mortels, attachés dans leur vanité aux plaisirs du monde, désirent éterniser leur nom et gagner l'approbation des hommes..., etc. » (tout ce début est presque littéra-

lement copié dans Sulpice Sévère), « nous avons, pour obéir aux ordres du très illustre empereur Otton, écrit la vie si digne de louanges de ses plus nobles ancêtres, pour servir de modèle soit à lui-même, soit à leurs autres descendants, et nous n'avons point voulu nous livrer à un exercice de philosophie, mais dire simplement la vérité, quoique sans art. Mais, si nous nous sentons incapable d'atteindre à la hauteur du mérite littéraire..., etc. » (encore un développement qui appartient à peu près textuellement à Sulpice Sévère).

« Mais toi, maître de toute éloquence, qui n'es pas seulement occupé des soins si relevés d'un grand empire, et qu'ennoblit encore la haute valeur de la philosophie; toi en qui se vérifie cette parole du Sage : « Heureux sera l'empire, lorsque ceux qui le gouverneront arriveront à aspirer à la sagesse » (cette citation, ainsi que la phrase suivante, est empruntée à la *Consolation* de Boèce), « car nous avons le bonheur de voir que ce n'est point le rang qui donne de l'éclat à la vertu, mais au contraire la vertu qui honore le rang : c'est toi, empereur Otton, que nous établissons juge de cet ouvrage, afin que, si peut-être quelque détail a été omis ou mal présenté par nous, tu charges le zèle des sages de l'ajouter ou de le modifier, et, puisque nous ne sommes pas à la hauteur d'un pareil sujet..., etc. » (toute la fin de la préface, avec ses formules de modestie, est encore prise dans Boèce et dans Sulpice Sévère : on y voit notamment cette phrase,

qui trouve bien son application ici) : « Nous avons laissé de côté un grand nombre de faits parmi ceux qui sont venus à notre connaissance, parce qu'il nous semblait qu'il suffirait de mentionner seulement les plus saillants, et aussi pour ne point fatiguer le lecteur par des détails superflus. Et celui qui prendra ce livre en main, nous le prions d'accorder une foi entière à nos paroles et d'être bien persuadé que je n'ai inscrit que des faits absolument authentiques. »

Ces dernières lignes, quoique copiées dans Sulpice Sévère, expriment une pensée tellement simple et naturelle, que l'on ne peut évidemment pas inférer, de cet innocent plagiat, que l'auteur manque de bonne foi ou de sincérité; on serait plutôt porté à croire, ce nous semble, que la naïveté de ces emprunts exclut toute idée de supercherie, même pieuse.

Les premières pages des deux récits.

« Au temps du glorieux roi des Francs, Conrad (dit la Vie récente), il y avait, dans une contrée de la Germanie, un certain duc nommé Otton, remarquable par l'honnêteté de ses mœurs, prudent aussi dans toutes ses décisions, illustre par la noblesse de sa race et fameux par ses triomphes à la guerre. » La Vie ancienne avait dit : « Au temps de Conrad, jadis roi des Francs, le duc le plus puissant dans toute la Germanie se nommait Otton ; c'était, d'après l'estime du monde, l'homme le plus noble par son origine ; riche en trésors, il surpassait, grâce aux

vertus dont il était doué, tous les autres en considération. Haduwich lui fut unie par le mariage, femme digne de respect, qui ne lui était pas inférieure en dignité morale. » Ce dernier passage est ainsi résumé dans la Vie récente : « La vénérable matrone Harthuwic lui était unie par le lien du mariage. » Mais l'auteur prend sa revanche, lorsqu'il en vient à parler des parents de Mathilde, en traçant un tableau idéal de cet intérieur après la naissance de leur enfant, et en déployant toutes ses facultés oratoires et poétiques pour louer dignement, dans la jeune fille, la sainte à venir.

« Thietric s'était donné pour compagne la vénérable Reinhild, qui, par une grâce de Dieu, mérita de mettre au monde une enfant aimable aux yeux des hommes. O heureux enfantement de cette fille, qui obtint dans la suite, par la grâce du Christ, la dignité royale ! car elle fut la gloire de ses parents, la joie de ses proches, l'espoir de sa descendance et l'honneur de toute sa postérité ; aimable dès sa naissance, et plus aimable encore pendant qu'elle fut allaitée. Bref, on ne pouvait que rarement voir, à cette époque, une enfant pareille. Lorsque cette illustre fillette eut été sevrée, l'abbesse Mathilde, mère du comte Thietric, qui gouvernait l'abbaye d'Herevord, désira prendre la susdite jeune fille pour faire son éducation. Ses parents consentirent à la demande de l'abbesse, et lui confièrent l'enfant pour l'instruire dans la lecture des livres saints et les travaux manuels. Donc l'illustre jeune fille faisait

des progrès en tout d'une manière admirable, toute jeune par l'âge, mais déjà grande et mûre par la vertu, habile dans l'étude des lettres et dans toute espèce d'ouvrages. »

La Vie ancienne avait présenté cela un peu autrement : « Elle habita au couvent d'Herevord avec la mère de son père, laquelle. pour ses œuvres pies, accomplies dans l'état de veuvage, avait été choisie comme guide et abbesse des religieuses. La jeune fille, également bien partagée pour la noblesse de son origine et pour la grâce de ses qualités intérieures, vivait là, non pour être admise au nombre des sœurs, mais pour être élevée, au moyen du livre et du travail, dans la pratique de toutes les choses utiles. Car en elle rayonnait l'image de la dignité de ses ancêtres et de ses parents. Elle était belle de visage, aimable dans ses manières enfantines, active, chaste, libérale, et, malgré son extrême jeunesse, par la faveur de la grâce céleste, digne d'éloges que rien ne pouvait surpasser. »

Il est assez singulier que la Vie récente, qui avait pour but principal la glorification de la sainte, ait supprimé ce développement sur ses vertus dans sa première enfance ; elle insiste d'autant plus, il est vrai, dans la suite, sur les qualités de Mathilde, dont la réputation s'étendait au loin, et qui décidèrent les parents d'Henri à la demander pour lui en mariage. Elle insiste aussi davantage sur la mission du comte Thitmar, sur la première entrevue du prince avec Mathilde, etc. Mais, au fond, les

deux récits concordent assez exactement pour cette partie, tout en offrant quelques divergences qui doivent faire écarter l'idée d'un plagiat pur et simple.

III. *Documents fournis par les chroniqueurs du temps.*

Pour la vie de la sainte elle-même, les chroniqueurs contemporains ou un peu postérieurs ne nous donnent que des renseignements analogues à ceux des deux biographes, et puisés probablement aux mêmes sources. On peut supposer que l'abbesse Richburg, l'amie et la confidente de Mathilde, a fourni de nombreux détails sur sa maîtresse, et que les religieuses de son couvent, et de plusieurs autres monastères, sans doute, ne se sont point fait faute de répandre autour d'elles tous les récits qui pouvaient présenter leur bienfaitrice sous le jour le plus favorable. On ne doit donc pas s'étonner que les écrivains d'alors, tous ecclésiastiques, aient connu dans ses moindres détails l'histoire de la pieuse reine, soit de son vivant, soit après sa mort. En faisant la part de l'exagération, bien naturelle chez les saintes filles qui considéraient Mathilde comme leur mère, on peut encore admettre comme véridiques, au moins pour le fond, la plupart des faits ainsi racontés. Quant aux appréciations, il est permis de les admettre

aussi dans leur sens général, en ce qui concerne la piété, les vertus, la sainteté de la reine; on ne trouve pas une note discordante au milieu de tous ces témoignages de sympathie et d'admiration.

Une seule difficulté se présente, un seul fait peut nous causer quelque étonnement. Les deux biographies de saint Brunon, archevêque de Cologne, ne disent pas un mot de Mathilde, et pourtant l'occasion semblait bien belle de glorifier le fils en montrant la sainteté de la mère. L'une, rédigée avec force détails, souvent inutiles, par Ruotger (*Monumenta Germaniæ*, t. IV, p. 254-275), parle de son père, Henri Ier, et de son frère, l'empereur Otton Ier, ainsi que de divers autres membres de la famille; Mathilde n'est même pas nommée. Ce silence doit s'expliquer, ou par l'ignorance où pouvait se trouver un moine habitant Cologne, relativement aux vertus de la reine, qui paraît n'être venue qu'une seule fois dans cette ville, ou par le désir qu'il avait de consacrer exclusivement son ouvrage à la glorification de son archevêque. Mais, nous le répétons, cette omission peut sembler bizarre.

Divers faits, dans cette biographie, sont intéressants, et, quoique étrangers à la vie de Mathilde elle-même, peuvent être signalés ici. D'abord la science de Brunon, remarquable pour l'époque, égale à sa piété, nous dit l'auteur, et qui donna, ainsi que ses vertus, un éclat particulier à la cour du roi Otton, où Brunon passa sa jeunesse. Cette cour était le rendez-vous des savants de divers pays, qui s'en

retournaient, émerveillés de la science autant que de la charité et de la sainteté de Brunon, et convaincus de leur propre ignorance. Brunon emportait avec lui sa bibliothèque dans tous ses voyages, même dans les camps (car il fit parfois la guerre, à son corps défendant, comme cela arrivait encore assez souvent aux prélats de cette époque : Luitprand raconte en effet que son frère, dans une circonstance, l'avait obligé à porter les armes, dans le but, il est vrai, de reconquérir une église sur les Normans[1]). Mais c'était un prêtre irréprochable, et dévoué de toute son âme à l'église de Cologne. L'auteur ajoute qu'il fut *élu* archevêque, en 953, par le consentement unanime des prêtres et des fidèles ; mais nous savons que cette élection dut être confirmée ou même provoquée par le roi.

Le biographe nous donne l'âge exact de Brunon au moment de sa mort (11 oct. 965) : il était alors environ dans sa quarante et unième année. Quelque temps auparavant, en 961, il avait été nommé tuteur d'Otton le Jeune, son neveu.

1. « Son vénérable père, après que les Normans eurent complètement détruit l'église d'Utrecht (*Trajectensem ecclesiam*), voulut que Brunon s'y rendît pour la reconquérir les armes à la main ». L'annaliste Witikind rapporte le même fait (pour l'année 930, ce qui est visiblement une erreur, puisque Brunon n'aurait eu alors que cinq ou six ans ; Luitprand a dû se tromper aussi, pour le même motif, et c'est probablement du frère, non du père de Brunon qu'il s'agit). Il défend Brunon du reproche qu'on pourrait lui adresser pour avoir porté les armes. Samuel, dit-il, et bien d'autres saints les ont portées pour le service de Dieu.

L'autre vie de saint Brunon, plus courte d'ailleurs, renferme diverses parties évidemment empruntées à la précédente ; on y trouve pourtant un grand nombre de détails nouveaux, la plupart relatifs aux miracles qui se produisirent sur son tombeau.

Thietmar est bon à consulter; on a remarqué qu'il fait des emprunts textuels à la vie récente de sainte Mathilde, et comme il écrit en 1012, on en conclut forcément que ladite vie est antérieure à cette date. Ses Chroniques mentionnent souvent le nom de la sainte, et semblent parfois avoir puisé leurs renseignements ou leurs appréciations dans le domaine de l'opinion publique. Voici, par exemple, un éloge de la reine, qui ne se trouve point ailleurs, au moins sous cette forme : « Il ne m'appartient pas de rapporter ici les nobles actions de la vénérable Mathilde, qui, après la mort de son seigneur, mena une vie si haute en vertus, qu'elle pouvait servir d'utile exemple à tous les fidèles; car c'est une pensée sainte et salutaire, comme nous l'enseigne l'Écriture, de prier pour les morts et de leur obtenir par des aumônes l'absolution de leurs péchés. Et c'est ainsi que la reine Mathilde vint en aide à son époux défunt, en donnant la nourriture, non seulement aux pauvres, mais même aux oiseaux. » L'auteur rappelle aussi, à cette occasion, que la reine bâtit en 937 le couvent de Quedlinbourg et l'enrichit de donations considérables, « approuvée et louée en cela par ses fils ». Parlant

de la préférence de Mathilde pour son fils Henri et du désir qu'elle avait manifesté de le voir régner au lieu d'Otton, il ajoute : « Dieu s'y opposa, et la reine-mère se hâta de se résigner. » Ailleurs pourtant (*Chroniques*, I, II, cap. I), Thietmar se contredit en prétendant que, « après la mort du roi Henri, les grands, pour calmer la douleur de sa veuve, s'empressèrent de proclamer son fils Otton, qu'il avait lui-même désigné à leur choix ».

Au sujet de la naissance d'Henri, plus tard duc de Bavière, le chroniqueur raconte une anecdote fort invraisemblable, et qui ne se trouve nulle part ailleurs. L'enfant aurait été conçu et serait né dans de fâcheuses conditions; Satan lui-même, apparaissant à Mathilde, l'aurait réclamé comme sien, et la reine se serait crue obligée de le faire exorciser le jour du baptême, ce qui n'aurait pas empêché la malédiction céleste de s'appesantir sur lui et sur ses descendants, — sauf sur son petit-fils Henri, qui fut saint. Cette histoire n'a évidemment aucun sens, mais, en supposant qu'elle fût vraie, elle expliquerait certains faits et certaines paroles rapportées dans la seconde biographie, — le passage, notamment, où la sainte se lamente, en termes assez obscurs, sur la fatalité qui a poursuivi Henri et qui doit encore poursuivre son fils; elle expliquerait encore, jusqu'à un certain point, le faible qu'elle avait pour Henri.

Ce qui est plus exact, et plus important à noter, c'est ce fait que le roi Otton, plus tard empereur,

avait toujours soin d'envoyer des messagers à sa mère, après les batailles ou les expéditions difficiles, pour la renseigner et la rassurer. Ainsi fait-il après une défaite des Avares, en 755 : « il avait hâte de délivrer sa sainte mère de tout souci »; ou bien encore, à son second retour d'Italie « l'absence avait été longue, il tardait à sa vénérable mère de le revoir ».

Thietmar raconte, de la même façon que les biographes, la mort de sainte Mathilde, précédée de la mort de l'archevêque Guillaume, qu'elle a prédite en termes bien touchants : « *mon fils* Guillaume vient d'être appelé à Dieu... ». Il attribue également un rôle charitable et bienfaisant à la première compagne d'Otton, à la reine Édith, dont il fait, à tort, la sœur du roi Édouard d'Angleterre (elle était sa fille, et sœur d'Edmond); il la fait mourir, comme les autres chroniqueurs, après dix-neuf ans de mariage, en 946.

Il consacre enfin tout un chapitre (*Chron.*, VII, 4) au récit de la mort de sa petite-nièce l'abbesse Mathilde, petite-fille de la sainte, dont lui-même était cousin. Il raconte qu'elle fut mariée à treize ans avec un riche seigneur, le marquis Sigfrid, qui mourut sept ans après, et qu'alors elle prit le voile et servit Dieu pendant cinquante-cinq ans, au couvent de Quedlinbourg, où elle serait morte en 1014. D'autres historiens la font mourir plus tôt, et ne parlent pas de son mariage.

On ne peut, du reste, admettre certaines dates,

données par Thietmar, qu'avec beaucoup de précautions. Il s'est manifestement trompé sur celle du mariage d'Henri Ier, comme on a pu le voir plus haut. Il parle aussi de ce mariage en des termes qui ne doivent pas être très exacts : « En 919, le roi Henri, fatigué de sa première femme, après la naissance de leur fils Tammo (Tankmar), s'éprit de la *jeune* Mathilde, et celle-ci, comme l'âme féminine est flexible et qu'elle connaissait le prince pour un homme *parfait* en tout (le latin dit : *élegant*), s'empressa de consentir, et s'unit à lui pour lui être utile dans les choses divines autant qu'humaines. » Cette dernière phrase a une grande portée et rentre bien dans le sens général de la vie de sainte Mathilde; mais comme le récit brutal de ce mariage nous fait regretter la charmante idylle racontée par les biographes !

Luitprand [1], contemporain de Mathilde, donne divers renseignements qui concordent avec ceux des autres historiens. Il insiste principalement sur sa piété pour les morts : « La vénérable épouse d'Henri, celle qui règna de concert avec lui, était nommée Machtild et appartenait à la même nation (Saxonne) ; plus qu'aucune des femmes que j'ai vues ou dont j'ai entendu parler, elle ne cessa jamais de faire célébrer des messes solennelles de funérailles et d'offrir à Dieu la sainte et vivante hostie pour le repos des âmes et l'expiation des péchés. » Il a une

1. Appelé généralement, dans les vieux textes, Liutprant ou Liudprand.

grande admiration pour Henri, le fils préféré de la reine, et ne peut se consoler de sa mort : « Ce prince était orné des grâces de l'esprit, prévoyant dans ses desseins, remarquablement beau et aimable de visage, avec un regard à la fois calme et vigilant; sa mort encore toute récente (1er nov. 955, — ce qui nous fixe sur la date de la Chronique de Luitprand), nous fait verser jusqu'à ce jour des larmes abondantes. » Il pleure, du reste, non moins amèrement la mort prématurée du jeune Liudolf, ou Luitolf (957), fils d'Henri Ier et de la reine Édith (qu'il appelle Otgith). Il fait le plus bel éloge d'Henri lui-même, puis de son fils Otton, et, en racontant la guerre que celui-ci eut à soutenir contre son frère Henri, il ne parle nullement du rôle joué par leur mère en cette circonstance, et accuse seulement un faux ami, un conseiller dangereux, Heverard, qui l'aurait excité à la révolte contre son roi, dans les années 938 et 939.

Le moine Witikind, de l'abbaye de Corvey (Corbiensis), outre ses Chroniques et ses Annales de la Saxe, a écrit une biographie assez longue de l'abbesse Mathilde, petite-fille de la sainte; on y trouve un certain nombre de renseignements qui concordent avec ceux des deux Vies de notre Mathilde et des autres historiens. Il raconte, ainsi, qu'après une victoire sur les Hongrois, Otton commence par remercier Dieu, puis envoie des messagers à sa mère pour la rassurer : « le roi voulut que dans toutes les églises on rendît honneurs, louanges et

actions de grâces au Dieu souverain, et que des envoyés allassent porter la nouvelle à sa sainte mère... ». C'est là un touchant exemple de piété chrétienne et de piété filiale, dont nous aimons à retrouver ici le témoignage sous la plume d'un écrivain qui paraît être généralement exact et surtout consciencieux.

Un chapitre entier sur les vertus, la piété, la mort de sainte Mathilde, qui rappelle les passages analogues des biographes (textuellement, parfois), semble prouver que Witikind avait rédigé son récit sur des documents analogues à ceux dont ils s'étaient servis. Nous ne croyons pas à un plagiat. Remarquons, à la fin, l'expression *pleine de jours* (*plena dierum*), appliquée à Mathilde au moment de sa mort, et qui concorde bien avec l'hypothèse d'une très longue vie.

Les *Annales de Quedlinbourg* ne nous apprennent rien de nouveau sur notre sainte ni sur son entourage (v. *Monum. Germ.*, t. III, p. 54). On y lit la date de 937 (au lieu de 936) pour la mort d'Henri I[er] et la fondation du couvent de Quedlinbourg par Mathilde : « L'illustre reine Mechtild, après la mort de son époux, fit construire, avec une sainte dévotion, sur la montagne de Quedlingen, un couvent, comme lui-même l'avait décidé auparavant. Elle voulut que ce fût là le royaume offert aux nations, et elle le protégea de toutes ses forces. Née vertueuse et n'ayant jamais dégénéré de cette vertu, remarquable dans toute sa personne et d'une

innocence parfaite, elle réunit en ce lieu les jeunes filles qui devaient s'instruire dans la religion selon le rite canonique, et, jusqu'à la fin de cette vie caduque, elle ne cessa jamais de les élever en les entourant, comme une mère, de tous les avantages à la fois spirituels et temporels. » Sa petite-fille, l'abbesse Mathilde, agrandit encore l'église, qui, « telle que l'avaient construite son grand-père et son aïeul, Henri et Mathilde, était trop petite pour sa haute mission et pour la foule de peuple qui s'y pressait », et la consacra à saint Servat.

IV. *Bibliographie*

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ALLEMAGNE

Giesebrecht, *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, Iter Band (5te Aufl., Braunschweig, 1881).

Moritz, *Jahrbücher des D. Reiches, unter Heinrich I* (3te Aufl., Leipzig, 1885).

Bibliotheca historica medii ævi : Wegweiser durch die Geschichtswerke des europæischen Mittelalters bis 1500, von Aug. Potthast, aus Hœxter in Westphalien.

HISTOIRES PARTICULIÈRES

Vita B. Mathildis (seu Mahtildis) reginæ Germaniæ, + 28 febr.[1] 968. (C'est la biographie la plus ancienne,

1. Erreur du copiste, pour : 14 mars.

découverte, dans un manuscrit du siècle dernier, par Koepke; écrite en 974 (?), à Nordhausen, sous Otton II. — Ce manuscrit se trouve dans les *Monum. Scripta*, de Pertz (Gœttingen), t. X, p. 574. — Édité par Koepke, *Monum. Germaniæ*, t. X, p. 575-582. — V. aussi Migne, *Patrol. lat.*, t. CLI, p. 1311-26. — Traduction allemande, par Phil. Jaffé, Berlin, 1858, in-8°; 2e éd. Leipzig, 1891, in-8°).

Vita altera, jussu S. Henrici II imperatoris, pronepotis, scripta ab auctore anonymo, clerico vel monacho. C'est, pour quelques-uns, une réédition, retouchée et embellie, de la Vie ancienne ci-dessus mentionnée; un critique allemand l'appelle « un beau tableau de famille, qui nous touche encore aujourd'hui et fait couler nos larmes avec celles de la reine. » — Écrite vers l'an 1010, et non dénuée de mérite littéraire; on y trouve un certain nombre de renseignements nouveaux qui ne manquent pas d'importance. — V. les *Monum. Scripta* de Pertz, t. IV, p. 283-302. — Bollandistes, *Acta Sanctorum*, 14 mars, t. XI, p. 358-370. — Éd. par Leibnitius, *Script. rer. Brunsw.*, t. I, p. 192-208, avec additions et corrections, au t. III, p. 653-7. — Erath, *Cod. diplom. Quedlinb.*, Francof., 1764, in-fol., p. 925-944. — Cf. Migne, *Patrol. lat.*, t. CXXXV, p. 886-920.

Breitenbauch : *Leben der Kaiserin Mechthilde, Gemahlin K. Heinr. I;* Reval, 1780. — Clarus (Ludw.) : *Die heilige M., ihr Gemahl Heinrich I und ihre Sœhne, Otto I, Heinrich und Bruno, ein Stück deutscher Geschichte;* Münster, 1867, grand in-8°[1]. — *Commentarius prævius in AA. SS. Boll.*, loc. cit., p. 356. — Contzen : *Die Geschichtschreiber der Sæchs. Kaiserzeit*, p. 112.

1. Cet ouvrage, écrit au point de vue religieux et fort apprécié à Quedlinbourg, laisse à désirer au point de vue critique.

— *De Sancta Mathilde regina*, ap. MABILLON, AA. SS., p. 347-353 (divers passages tirés de la Vie ancienne). — FOERSTEMANN : *Commentatio de Vita s. Mathildis*, Nordhusiæ, 1838. — GIESEBRECHT : *Geschichte der D. Kaiserzeit*; t. I, p. 144. — HEERWAGEN : *Einige Bemerkungen zu den beiden Lebensbeschreibungen der Kœnigin Mathilde* (in : *Forschungen zur deutch. Geschichte*; Gœttingen, 1868, t. VIII, p. 369-384). — HOFFBAUER : *Studien zur ælteren Geschichte der Abtei Herford* (in : *Zeitschrift für Gesch. und Alterthumskunde Westfalens*; 1859; t. XX, p. 34). — JAFFÉ : *Einleitung zu seiner Ubersetzung der ælteren Lebensbeschreibung der Kœnigin Mathilde* (in : *Forschungen zur deutschen Geschichte*; 1869; p. 343-345). — KOEPKE : *Die beiden Lebensbeschreibungen der K. Mathilde*; 1866; p. 149-171. — *Lebengeschichte der K. Math. Gemahlin Heinr. I*; Leipzig, 1780. — LOHER, in : *Gelehrte Anzeigen der kgl. baierischen Akademie der Wissenschaften*, 1857; p. 393, 404-5. — *Mathilde, Græfin von Oldenburg*(?), *Gemahlin K. Heinr. I*; Leipzig, 1780. — RANKE (Leop. von) : *Die beiden Lebensbeschreibungen der K. M.* (*in seiner Weltgeschichte*, Leipzig; 1887; t. VIII, p. 628-634). — ROMMEL : *Der Aufstand Herzog Ludolfs von Schwaben in den Jahren 953 und 954* (in : *Deutsche Forschungen*, 1864, p. 121, 158). — SCHWARZ : *Die K. M., Gem. H. I.* Regensburg, 1846. — SCHWARZ : *Dissert. de Mathilde, abbatissa Quedlinburgensi, aliquando vicaria Imperii.*, Altorfi, 1736. — STRUNCK : *Westphalia Sancta*, t. I, p. 68-80. — TREITSCHKE : *Heinrich I, Kœnig von Deutschland, und seine Gemahlin Mathilde*; Leipzig; 1814. — WAITZ : *Nachrichten von der Gœttinger Akad.*, 1852. — WECK : *Geschichte Math., Gemahlin H. I; Charakterbild einer deutschen Frau* (in : *Neues Lausitzisches Magazin*; Gœrlitz, 1871). — Anonyme : *Mathilde, Græfin von Oldenburg* (?), *Gemahlin*

Kaiser (?) *Heinrichs I*; Augsb., 1832, in-8°. (Cet opuscule, dont le titre contient deux erreurs, ne semble être que la reproduction de celui qui a été signalé ci-dessus et qui a paru à Leipzig en 1780).

Pour Quedlinbourg, qui joue un rôle si important dans l'histoire de notre sainte, v. VOIGT : *Geschichte des Stifts Quedlinburg* (3 Bände, Leipzig, 1786-1787). FRITSCH : *Gesch. des vormaligen Reichsstifts und der Stadt Quedl.* (2 Bände, Quedl., 1828).

FIN

TABLE DES MATIÈRES

39095. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

